UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01691566 2

F 11933

ROMANCERO

DE

CHAMPAGNE

[ed Prosper Tarbe]

TOME II.

DEUXIÈME PARTIE

CHANTS POPULAIRES

Vous, qui voulez des chansonnettes,
Venez, venez en faire emplettes,
Fill's et garçons!
Fermez la bouche, ouvrez l's oreilles,
Et vous entendrez des merveilles.
Chansons! chansons!

Le Marchand de Chansons. — FAVART.

REIMS

1863

167536.
21/11/21

PQ
1168
T3
t. 2

PRÉFACE

En 1590, Jean Duruau publiait à Troyes son premier recueil de toutes les chansons nouvelles, tant amoureuses que rustiques. Ce qu'il a fait, ce qu'ont fait après lui les Oudot et les Garnier, nous le faisons à notre tour. Seulement, ce que nous éditons, ce ne sont pas chansons nouvelles, mais chansons anciennes, les unes prêtes à mourir, les autres résolues à vivre en dépit de la mode; ce sont des rimes populaires, non pas à Paris, cette grande ville qui s'inquiète peu de savoir s'il y eut, s'il est encore une Champagne, mais en Champagne, cette honnête province qui, depuis trois quarts de siècle, s'occupe beaucoup trop de ce que veut, de ce que dit, de ce que chante la Grand'Ville.

Dans ce volume, nous avons ouvert un refuge aux poésies qui ont bercé nos pères, qui ont embelli leur jeunesse, chassé les soucis de leur âge mûr et calmé les peines de leurs derniers jours. Dans ce volume est l'asile du passé : n'en faites fi, vous tous enfants de la belle jouvence; viendra le temps où vous direz comme nous :

> Et nos plus doux plaisirs
> Sont dans nos souvenirs (1).

Rondes galantes et joviales, jeux chantés et dansés, récits fantastiques, complaintes touchantes, sombres légendes.

(1) *Joconde.*—Etienne.

chants d'us et coutumes, antiennes traditionnelles, poésies railleuses, malicieuses compagnes du bruyant charivari, toutes ces œuvres, acceptées et gardées dans notre province par les amis des plaisirs honnêtes, de cette bonne joie qui fait oublier la vie sans troubler la conscience, formeront le livre des chansons populaires de la Champagne.—Plus de chants religieux, pas encore de chants politiques. Regrets et déceptions, espérances et calculs, chagrins de l'âme et blessures du cœur, en arrière! Champagne, en avant! Trinquons à la mémoire de nos pères! buvons à leur gaîté, buvons à leur esprit! car ils en avaient. Bonnes Gens, qui n'avez plus de marguerites à cueillir en ce monde, allons! le cœur gaillard! Ne vous souciez de savoir si la neige tombe! Gai! gai! le sourire sur les lèvres! Semons des fleurs sur les pas de la jeunesse, et disons-lui franchement, comme la mère Bontemps aux fillettes :

Dansez, mes enfants,
Pendant que vous êtes jeunettes.
La fleur de gaîté
Ne croît pas l'été.
Née au printemps, comme la rose,
Cueillez-la dès qu'elle est éclose!
Dansez à quinze ans :
Plus tard, il n'est plus temps (1).

En rond! en rond! Nos chansons ne sont pas faites pour être analysées. Il faut danser en les chantant. En rond! en rond! Enfants, fillettes, jeunes garçons, jeunes mères qui souriez aux sages amours, jeunes hommes dont le cœur encore bon ignore la soif de l'or et nargue l'ambition, en rond! en rond! Voilà le chansonnier de Champagne! Lisez et choisissez, chantez et dansez! La fleur de gaîté ne fleurit qu'en Mai. A nous, vieux routiers de la vie, le chemin d'ornières et d'épines ; à vous le sentier bordé de pâquerettes ; à vous le bel espoir, la foi brûlante, l'horizon sans borne. A nous la lutte, à nous les orages ; à vous, enfants, à vous le ciel d'azur, le soleil d'or et les chansons.

De tous ces couplets, quels sont les auteurs? Vous voudriez bien les connaître? —Et nous donc! Presque jamais nous ne

(1) Philipon de la Madelaine.

pourrons vous dire leurs noms. Parmi tous ces ménestrels, il y a des enfants du peuple, il y a des gentilshommes de leurs œuvres. Les unes ont la verte allure qui respire dans la mansarde, dans le carrefour ; les autres ont un air cavalier qui ne leur messied pas : elles portent la cape et l'épée. Celles-ci sont nées sur le métier du tisserand, sur l'établi du tailleur ; celles-là sont venues en ce monde à la noce, à la ferme, et leur santé n'en est que meilleure. J'en sais qui jaillirent du cerveau d'un lettré ; quelques-unes se rimèrent au coin du feu, sous le manteau de la grande cheminée ; quelques autres fermentèrent dans le pressoir aux vapeurs enivrantes, au bruit du bouchon qui saute. La blanche mousse de nos vins écumeux les a baptisées. Aussi, ont-elles bon pied, bon œil et la vie dure.

Quelle est la date de ces naissances? Qui la saura, la dira. De nos chansonnettes, les unes comptent peut-être cinq ou six siècles ; les autres sont nées d'hier. Qu'importe, après tout? Ici, point ne s'agit de généalogie : en fait de chansons, celles qui sont de meilleure race, ce sont les plus gaies. Ne leur dites pas : — « D'où venez-vous? » mais : — « Amusez-vous. »

Et cependant nos chansons ne sont pas les filles du hasard et de la nature : toujours, sous notre ciel, il y eut des hommes au cœur noble et joyeux, des hommes dont les yeux doucement se mouillaient en voyant la fleur s'épanouir, en écoutant gazouiller la fauvette, en voyant la blonde jeunesse, la jeunesse aux yeux bleus, s'embarquer gaiment dans la nacelle de la vie ; toujours, sur notre sol, il y eut des hommes qui passèrent des heures à voir trembler la feuille au bois, à voir couler l'eau limpide du ruisselet, à regarder sourire les jeunes femmes ; toujours il y eut des hommes, insouciants des choses de ce monde, riches d'âme et d'esprit, qui vécurent d'idées naïves et de songes gracieux. En Champagne, jamais ne manquèrent les poètes.

Déjà nous avons fait connaître ceux qui précédèrent le règne de François Ier : qui sait si, de leurs œuvres, quelques-unes ne sont pas parvenues jusqu'à nous? Sans doute, elles auront reçu le baptême des âges : comme celui de la guerre, il mutile et déchire ; mais l'âme ne survit-elle pas à ce corps? A la forme, l'idée a survécu. Les bardes et les trouvères ont-ils pu chanter autre chose que ce que chan-

terent les poètes de la Renaissance, les poètes qui précédèrent le grand siècle? La pléiade formée par ces derniers n'est ni moins riche, ni moins brillante que sa devancière. Nous avions aussi cru pouvoir publier ses œuvres et raconter sa légende; mais :

> Il est un âge, dans la vie,
> Où chaque rêve doit finir ;
> Un âge où l'âme recueillie
> A besoin de se souvenir (1).

La brise d'automne nous apporte les premiers sons de la cloche du soir : voici venir la fin de la journée de travail, de cette journée qui n'a pas de lendemain. Le temps des projets s'est écoulé comme l'eau du torrent, qui passe et ne revient pas. Il nous les faut laisser à gens, non pas aimant mieux notre vieille histoire, mais plus jeunes, plus braves, ayant droit aux sourires de Maia. Pour eux, nous avons réuni nos souvenirs, nos notes, les noms de ceux qui, depuis Louis XII jusqu'au règne de Louis le Grand, ont cultivé les Muses dans notre province. Qu'à d'autres notre travail puisse servir : nous en serons heureux; ces notes, ces noms, les voilà!

Citons d'abord le poète ardennais Charles de Navières, né à Sedan, en 1544. Gentilhomme, poète, musicien et compositeur, il était de la maison du duc de Bouillon ; il défendit, toute sa vie, la cause de la monarchie légitime. Grand partisan du Béarnais, il l'aidait selon sa force avant et pendant son règne, et le pleurait après sa mort. En son honneur, il écrivit un poème de 30,000 vers, la première de nos *Henriade* (2). Ce bon patriote, qui n'attendait pas le jour où la monarchie triomphait pour s'y dévouer, qui chantait son roi trépassé, cet ami d'Henri le Grand dut, comme lui, faire des chansons.

A la même époque, vivait en Champagne Jean Lebon, né

(1) *Ma Normandie.*—F. Bérat.

(2) *Biographie ardennaise,* Bouillot. — *Cantique de la paix*, 1570 ; — *Cantiques sacrés*, Anvers, 1579 ; — *Le Poème de la Renommée*, 1572 ; — *les douze Heures du jour artificiel*, Sedan, 1595; Langres, 1597 ; — *Poésies sur la mort de Henry IV*, 1610, etc.

à Autreville, près de Chaumont en Bassigny. Médecin du cardinal de Guise, archevêque de Reims, il dissimulait son nom sous l'anagramme de Jehan Nobel, et rappelait sa patrie par le surnom d'Hétéropolitain. Il écrivait sur la vertu des eaux de Plombières (1), sur l'origine et l'invention de la rime (2), et rimait des invectives contre les poètes *confrères de Cupidon et rithmailleurs françois* de son temps (3). En Champagne, nous verrons plus d'un médecin cultiver les lettres et sacrifier aux Muses. — Esculape n'est-il pas fils d'Apollon (style du premier empire)?

En 1575, le Rémois Nicolas Chesneau composait un *Dialogue entre Apollon et les neuf Muses, sur le sacre du roy Henry III*. En 1576, il le dédiait à Louis de Lorraine, archevêque de Reims (4).

Indiquons, en passant, l'ouvrage intitulé : *Poemata Jo. Wulteii Remensis*, publié par Colin, en 1538, à Paris ; les *Métamorphoses de l'Amour et les Elégies amoureuses*, composées en vers latins, à l'imitation d'Ovide (*quoad licuit*), par Nicolas Brizard, d'Attigny (5).

Rumilly donnait aussi son poète à la Champagne : Claude Colet, qui s'amusait parfois à voiler son nom sous l'anagramme de Daluce Locet, était l'ami de Marot et composait en sa faveur quelques vers contre Sagon. Traducteur du roman espagnol d'*Amadis des Gaules*, il écrivait, en vers héroïques, l'*Oraison de Mars aux Dames de la cour, ensemble la Réponse des Dames à Mars*, l'*Epistre de l'amoureux de vertu aux Dames de France fugitives pour les guerres* (6). Claude Colet était l'une des

(1) 1576, 1581.

(2) 1582.

(3) Rouen, 1544. — V. Lacroix du Maine, t. I, p. 455.

(4) M. Auguste Duchesne en possédait le manuscrit. L'un des seize bibliophiles de Reims, il nous a, dans le cours de notre vie, fait plus d'une utile communication. Dans ce livre des souvenirs, n'oublions pas celui qui fut notre ami.

(5) Paris, J. Hulpeau, 1556.

(6) Paris, 1544. — V. Lacroix du Maine, t. I, p. 134; — Duverdier, t. I, p. 329 ; — Goujet, t. II, p. 11.

étoiles de la pléiade patronée par François Ier. Grâce à vous, Bonnes Gens, on ne dira pas de lui :

Encore une étoile qui file,
File, file et disparait.

La mémoire d'un ami de Marot ne doit pas périr.

C'était alors le règne des Muses dans nos contrées, et le vieux proverbe, que vous savez, n'avait pas grand crédit; nos gens de lettres avaient bien soin, au titre de leurs ouvrages, de nommer leur patrie. Il parait qu'ils n'y perdaient pas : aussi l'idée vint-elle à un littérateur breton de se faire passer pour un enfant de la Champagne. Noël du Fail, sire de la Hérissaye, tout conseiller au parlement de Rennes qu'il était, publia ses joyeux ouvrages sous le nom de Léon Ladulfi, Champenois (1). Le succès fut complet. On ne prête qu'aux riches, dit-on, mais la Champagne est assez riche pour rendre à ses sœurs ce qui leur appartient.

Et de fait, Pégase, en Champagne, pouvait ressembler à Bayard, le cheval des quatre fils Aymon. Dans la première partie du XVIe siècle, naissait à Troyes François Le Duchat, auteur de bonnes poésies latines (2), d'un poème de Lucrèce imité d'Ovide, et de deux tragédies consacrées l'une à l'histoire de la chaste Suzanne, l'autre à celle d'Agamemnon (3), le roi des rois.—Après sa mort, son compatriote et son ami Jacques Mangot publiait des vers en son honneur (4). Un souvenir à ceux qui pensent aux trépassés.

Citons encore les Troyens Le Bé, auteur d'un poème sur l'entrée de Charles VIII à Troyes ;—Jean Piquelin, auteur de la *Légende de sainte Reine* (5); —Nicolas Mauroy, dit le Jeune, auteur de la *Complainte de la grosse cloche de*

(1) *Propos rustiques*, 1554;—*les Contes d'Eutrepel*;—*les Ruses et Discours de Ragot, jadis capitaine des gueux de l'Hostière*, etc.—Noël du Fail cachait aussi son nom sous cet anagramme : *Fol n'a Dieu*.

(2) Paris, 1553.

(3) Paris, J. Le Preux, 1561.

(4) *Tricassibus*, 1588, in-4°.

(5) Troyes, J. Lerouge.

Troyes en Champagne (1), et d'une collection d'hymnes en français dédiée à Marguerite de Valois, reine de Navarre, la Marguerite des marguerites, la sœur du roi chevalier (2).

Voulez-vous des noms rémois?—Un maître chirurgien de Reims, Simon Barbier, rimait des paraphrases sur le livre de Job (3).—Claude Chaudière, fils de Regnault Chaudière, le fondateur de la typographie rémoise, imprimeur, comme son père, de Charles de Lorraine, le cardinal-ministre, cultivait les lettres; en 1555, il éditait un opuscule tiré de sa propre Minerve : il avait pour titre : *Dialogue du vrai amour, duquel les entreparleurs sont l'ami et l'amie.*—Qui pourrait réunir ces livrets et bien d'autres dont nous allons parler, pourrait chanter son : *—Dimitte nunc servum tuum, Domine.*

Jetons, en passant, le nom de François Angier, qui fit contre les ligueurs de Reims de violentes chansons. Nous le retrouverons en route.

En 1629, à Reims, l'imprimeur Bernard publiait, dans le format in-4°, *les Exploits et le Triomphe d'Amour*, par Manneron (4).

En 1626, mourait un archidiacre du chapitre de Reims, neveu d'un poète célèbre et poète lui-même, Jacques Dorat. Né vers 1566, il chanta dans quelques opuscules la gloire de Jeanne d'Arc. On lui doit un poème sur le sacre de Louis XIII, intitulé : *la Nymphe rémoise au Roy* (5).

(1) Troyes, 1513.—Réimpression, 1831.

(2) Troyes, J. Lecoq, 1527, in-4°.

(3) Reims, 1608, in-8°.

(4) Cet opuscule est devenu très-rare. Il s'en trouvait un exemplaire dans la bibliothèque de Bachelier, doyen du chapitre de Reims, vendue en 1725 Une note manuscrite porte que l'exemplaire ne s'est pas trouvé à la vente; qu'était-il devenu?

Quid non mortalia pectora cogis,
Libri sacra fames?

(5) M. A. Duboys a publié, en 1851, la vie et les œuvres complètes de J. Dorat.

Encore un Rémois, un savant archéologue, Nicolas Bergier, l'auteur des *Grands Chemins de l'empire romain*. Il mourut en 1623, après avoir écrit en vers latins une vie de saint Albert, et en vers français de nombreuses poésies. — Citons seulement une épopée nationale, celle de la vierge de Vaucouleurs : elle n'a pas le mérite littéraire du poème de M. de Voltaire, mais c'est l'œuvre d'un bon citoyen, d'un homme d'honneur.

Toujours des Rémois ! — Jean Morel s'en allait chercher en Auvergne une position digne de son savoir. Premier régent au collége de Clermont, il cultivait les Muses latines et françaises (1). — Gardez-vous bien de le confondre avec Frédéric Morel, autre savant enfant de la Champagne, imprimeur du roi, né en 1523, mort en 1583, chef d'une famille d'érudits, dont le petit-fils, Nicolas Morel, interprète du roi, se permettait les vers français.

En ce temps-là, un élu de la ville de Reims, bien oublié de nos jours, Edmond du Boulloy, sacrifiait parfois aux Muses (2).

Simon Barbier maniait à Reims la plume et la lancette ; poète et chirurgien, il publiait, en 1607, un *Panégyrique pour le doctorat de M. J. Coustier*, et le dédiait à MM. les docteurs en la salubre faculté de Reims (3). A la suite de cette œuvre doctorale, on trouve deux sonnets composés par N. Le Comper, sans doute, je ne dirai pas un compère, mais un confrère.

Des chansons ! des chansons ! — Patience, mon jeune ami : je vous tiens. Les archéologues sont sans pitié, quand ils ont mis la main sur un auditeur. N'allez pas me dire avec le comte de Bonneval :

> A quoi sert d'apprendre l'histoire ?
> N'est-ce pas la même partout ?

(1) *Entrée du comte de Rendan, gouverneur d'Auvergne, en la cité de Clermont.* — R. Rigault, in-8°, 1579.

(2) V. Duverdier, t. I, p. 488.

(3) Reims, S. de Foigny, 1607. — Cabinet de M. Saubinet, toujours ouvert à qui cherche bon accueil et choses curieuses.

Apprenons seulement à boire.
Quand on sait bien boire, on sait tout.

Votre Bonneval n'était qu'un circoncis dont je vous dirais bien l'histoire : mais il n'y a pas cent vingt ans qu'il est mort. Un moderne!... fi donc!

Dans les XVI[e] et XVII[e] siècles, la Brie ne produisait pas que des fromages : voici d'abord Oudin, de Gournay-en-Brie, auteur de la *Légende de saint Hyldevert*, livre introuvable maintenant (1);—Cosme du Port, gentilhomme de Brie, dont les œuvres sont restées inédites. Est-ce un malheur? Il vivait en 1584 (2).

Avec eux citons encore Simon Poncet, Melunois, auteur de XLVIII sonnets intitulés *les Regrets de la France* (3), et enfin le fameux oracle du destin, le poète des bergers, le bon berger Jean de Brie.—Il paraît être né vers la fin du XIV[e] siècle, dans la commune de Villiers-sur-Rougnon, châtellenie de Coulommiers. Si nous en croyons Lacroix du Maine, ses prognostications auraient été imprimées par Guillaume de la Mothe. En 1530, on publiait *le Vrai régime des bergers et bergères*, par le rustique Jean de Brie. Livres antiques, livres rares et curieux, qu'êtes-vous devenus? Combien n'en ont pas anéanti le temps, la pluie, les vers, le feu, les enfants, les rats, l'épicier au cornet destructeur! Grâce à ces Vandales éternels, nous ne ferons que vous nommer Balthazard Bailly, Troyen, auteur d'un poème intitulé : *l'Importunité et Malheur de nos ans*, imprimé par Claude Garnier, en 1576;—le Champenois Pierre d'Origny (4); — Etienne Dacier, poète de Bar-sur-Aube, auteur de *l'Hymne du pasteur en vers françois;*— Pierre de Montchault, principal du collége de Troyes, qui translatait du latin en vers français les hymnes de saint

(1) Rouen.—Jean Crevel — In-8°. — Duverdier, t. II, p. 165.

(2) V. Lacroix du Maine.

(3) Paris, Mamert Patisson, 1589.—V. *Notice sur S. Poncet*, par M. J.-M. Guichard. *Bulletin du bibliophile*, 4[e] série, p. 27.

(4) Lacroix du Maine —Goujet, t. XII, p. 392.

Prudence (1); —Nicolas Colin, trésorier du cardinal de Lorraine, qui rimait en 1578 (2); — son contemporain, Nicole Glotelet, enfant de Vitry-en-Perthois (3).

Un poète né dans la ville des Lingons, qui paraît avoir habité Dijon vers 1595, Pierre Constant composait son *Traité de la république des abeilles* (4); un ouvrage ayant pour titre : *Causes des guerres civiles de France* (5); un poème intitulé : *Le grand Avant-Messie de saint Jean-Baptiste* (6), et des *Invectives contre le parricide attenté sur le roy Henry IV* (7).

Faut-il ici nommer un Italien que les flots de la vie conduisirent à Troyes, et menèrent mourir sur les bords de la Loire? Antoine Caracioli, de la famille des princes d'Amalfi, fils de Jean Caracioli, maréchal de France, né sous le règne de Louis XII, fut d'abord chartreux, puis chanoine de Saint-Victor, enfin évêque de Troyes. En 1517, il éprouva le besoin d'avoir un chapeau : ce n'est pas défendu ; mais il le voulait rouge : là fut la difficulté. Messire Antonio fit le voyage de Rome pour obtenir ce qu'il désirait, mais il ne l'obtint pas. Dès lors, et naturellement, il inclina vers le protestantisme. Il composa des prières, des oraisons, des cantiques (8) tant soit peu calvinistes. Les Troyens, gens orthodoxes s'il en fut, n'entendirent pas raillerie sur ce point : ils trouvèrent que leur évêque n'était pas assez catholique pour eux, s'insurgèrent contre lui et le chassèrent comme hérétique. Le cardinal manqué se fit tout-à-fait disciple de Calvin, et finit par aller

(1) Troyes, J Duruau, 1577.

(2) Lacroix du Maine, t. II, p. 188.—Duverdier, t. III, p. 139.

(3) Duverdier, t. III, p. 141.

(4) Paris, G. Maltot, 1582.

(5) Morel, 1597, in-8°.

(6) Langres, 1601.

(7) Morel, 1595. — V. *Mémoires de Condé*, t. VI, édition de 1743.

(8) *Oraison à Notre Seigneur pour impétrer secours en la calamité présente*, 1562. — Sans lieu, sans nom d'imprimeur.

faire des vers à Châteauneuf-sur-Loire, où il mourut en 1569.

Un peu plus tard, vécut à Reims une petite académie composée de gens aujourd'hui peu connus, alors estimés et qui méritaient de l'être. A leur tête, nous placerons un chanoine de Reims, un homme d'un nom aimé dès lors dans nos murs, et qui n'a cessé d'être respecté : Claude Aubert, archidiacre de Champagne et grand-vicaire de Loys de Lorraine. En 1611, il publiait ses *Passe-Temps spirituels*, poésies religieuses qu'il dédiait à son archevêque. A tout seigneur tout honneur (1). A la suite de ce pieux ouvrage sont d'abord d'autres œuvres chrétiennes ; puis viennent d'autres vers, enfants de l'amitié, composés en l'honneur de Claude Aubert : or, il avait beaucoup d'amis ; citons d'abord une odelette de notre compatriote Soret, assez riche de verve ; — des rimes affectueuses écrites par J. Lallemant et C. Violart ; — quelques vers adressés à son client par l'imprimeur Simon de Foigny. Voici les derniers :

Escoute, c'est l'un des doctes Aubert,
Dont les vertus et la piété sainte
Font voir l'amour qui tient son âme ceincte,
Et qu'il avoit dès qu'il estoit au bers.

Pardonnons-lui ce petit jeu de mots en faveur de l'intention. Parmi les amis de Claude Aubert, il faut encore citer le médecin Claude Gillot. Ses poésies ne furent pas seulement faites pour ses amis. Il dédiait à Renée de Lorraine, abbesse de Saint-Pierre-les-Dames, à Reims, des vers élégiaques sur la mort de notre archevêque Loys de Lorraine (2). Il chantait aussi les vertus de son autre ami, René de la Chèze. Celui-ci était aussi rémois et poète. Il est bien oublié, et cependant méritait mieux. Ses quatrains ont de la précision, de la facture ; ils sont empreints d'une haute morale.

Parmi les versificateurs qui survécurent à la Ligue et traversèrent le règne du grand Henri, il faut nommer P. de la Salle, membre du conseil de ville. Quand Louis XIII

(1) Reims, S. de Foigny, in-12.

(2) *Les Larmes de la ville de Reims sur le trespas du cardinal Loys de Lorraine.* Reims, N. Constant, 1621.

vint prendre à Reims la couronne de son père, de la Salle le harangua. Il organisa les fêtes données à cette occasion. On lui doit un poème pastoral et quelques sonnets adressés à ses amis.

Un mot, maintenant, d'un gentilhomme rémois, homme de cour et de cœur, Charles Cauchon de Maupas, baron du Tour et autres lieux, brave soldat au siége d'Amiens, ambassadeur et conseiller d'Etat, né en 1556, mort en 1629. Les malheurs de la France l'avaient porté, comme beaucoup d'autres enfants de la Champagne, vers les études religieuses. Il traduisait en vers français quelques-uns de ces psaumes qui font encore, après des siècles, la gloire de la littérature sacrée. Il composait des sonnets spirituels, c'est-à-dire religieux. Le plus bel éloge que nous puissions faire de Charles de Maupas, c'est de dire que Henri IV l'aimait. Mais le baron du Tour avait un autre ami moins élevé, mais bien dévoué : à Georges Baussonnet, il doit ce que ses poésies purent ajouter à son renom. Par les soins de son fidèle ami, ses œuvres étaient recueillies avec soin et publiées avec luxe (1). On aime à voir tous ces hommes, placés dans des conditions diverses, unis par une affection sérieuse, cultiver ensemble les lettres, se tendre la main les uns aux autres pendant la vie, et, après la mort, garder pieusement le souvenir de leur loyale amitié.

Quelques lignes à la mémoire de celui qui songeait à ceux qui n'étaient plus. Georges Baussonnet, artiste et poète, homme d'esprit et de talent, fut, en son temps, l'âme des plaisirs de la ville de Reims : il composait des dessins de tapisseries exécutées par Mesdames de Maupas et de Joyeuse, des dessins grotesques pour décorer l'appartement de son ami le chanoine Dorat ; il exécutait un plan du tombeau de saint Remi, gravé en 1668 ; des emblèmes et des armoiries pour son ami P. de la Salle. — C'est lui qui fut chargé de dresser les arcs de triomphe, les décorations qu'éleva la ville de Reims quand elle reçut tour-à-tour Henri IV et Louis XIII. Les poésies officielles nécessitées par ces deux grandes occasions furent l'œuvre de Baussonnet. Il dessinait à la plume et au lavis, traduisait les poètes italiens, rimait des chœurs, accompagnant des ballets dansés à Reims en 1600

(1) Reims, F. Bernard, 1639.

et 1605; il écrivait des paraphrases sacrées, un poème de *la Vierge* dédié à Madame de Maupas. On lui doit encore *la Sylvie*, suite de XXXVI sonnets, et un autre poème intitulé : *la Philomène*. Pendant trente ans, à Reims, pas de fête sans Baussonnet, pas de salon où il ne fût invité, pas de festin dont il ne fit la joie. Et de lui, cependant, qui se souvient? *Sic transit gloria mundi.* Mais, au temps qui, dans sa marche rapide, tout emporte avec lui, le *Romancero de Champagne* dira :

Halte-là! halte-là!
Les bibliophiles sont là!

Laissons là les bords de la Vesle pour ceux de la Marne; nous y trouvons encore un bon chanoine de Langres, Jean Lefèvre, auteur de poésies diverses et d'un dictionnaire de rimes, ouvrage alors nouveau, dont le titre seul vaut un poème (1); — un savant helléniste, Anselme de Marnay, qui, pour se distraire de ses travaux de linguistique, composait des vers français, si nous en croyons l'érudit Lacroix du Maine. Il vivait sous Henri III.

En 1620, les presses de Sedan mettaient au jour les œuvres de Salomon Certon, génie bizarre, cherchant les difficultés pour avoir la gloire de les vaincre (2). Il composait des vers léipogrammes, c'est-à-dire des vers dont, avec préméditation, est scrupuleusement bannie une lettre de l'alphabet. Qu'il en résulte d'aimables poésies, Dieu nous garde de le garantir! Pour la mémoire de Certon, ne vaudrait-il pas mieux qu'il fût seulement l'auteur de ce vieux et populaire couplet :

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand'ville ;

(1) *Dictionnaire des rimes françoises réduit en bon ordre et augmenté d'un grand nombre de vocables et monosyllabes, par lequel seront relevés en France bons esprits amateurs de la poésie françoise, lesquels, au lieu de ronger leurs ongles ou se grater la tête pour trouver la mémoire d'une contre-rime, perdent cependant de belles inventions qui s'écoulent.* — Paris, Galiot-Dupré, 1572.

(2) Né vers 1530, mort vers 1610, il traduisait en vers l'*Odyssée* et l'*Iliade*. — 1604, 1605. — V. *Carmen heroicum*. — Genève, 1618.

Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roy Henry :
Reprenez votre Paris.
J'aime mieux ma mie,
Au gai!
J'aime mieux ma mie!

Des Ardennes, sautons au pays des Tricasses, dans cette contrée où, de nos jours, s'épanouit le bonnet de coton avec sa mèche flamboyante ; où la hure de sanglier, farcie de pistaches couleur d'émeraude, réjouit la vue du voyageur. Dans ce temps-là, des poètes, et de bons poètes, y naissaient. A chaque temps son cachet. Citons d'abord un joyeux nom, celui de Bonadventure des Périers ; mais convenons franchement que deux villes, Arnay-le-Duc, en Bourgogne, et Bar-sur-Aube, en Champagne, se disputent l'honneur de le compter parmi leurs enfants. De pareils débats ne s'engagent pas autour de tous les berceaux. Émule de Bocace, prosateur piquant, l'auteur du *Cymbalum mundi* translatait en vers français l'*Andrie* de Térence, et rimait des poésies que Lyon imprimait.

Au milieu du XVI^e^ siècle, naissait à Troyes un auteur dramatique, Pierre de Larivey, mort vers 1612. Auteur de poésies diverses, il composa des comédies facétieuses imprimées à Paris dès 1579, et à Troyes en 1611.

Un second Pierre de Larivey, dit le Jeune, aussi né à Troyes, en 1596, publiait dans sa ville natale (1618-1647) un almanach enrichi de prédictions auxquelles il croyait. On n'en pourrait dire autant de bien des gens qui ont fait des constitutions.

En 1503, la commune de Vendœuvre, près Bar-sur-Aube, voyait naître Nicolas Bourbon, érudit et poète. Marguerite de Navarre, l'aimable auteur des contes que vous savez, lui confiait l'éducation de sa fille Jeanne, Jeanne d'Albret, la mère du Béarnais. Ce qui résulta des leçons du précepteur, l'histoire l'a dit. Parmi les noms littéraires qui font l'honneur de notre province, qu'on donne place à celui de Nicolas Bourbon :

Qu'on s'en souvienne,
Jusqu'à tant qu'on tienne

La lune avec les dents (1).

Son petit neveu, Nicolas Bourbon, dit le Jeune, né vers 1574, à Vendœuvre, professeur au Collége de France, oratorien en 1620, chanoine de Langres en 1623, membre de l'Académie française en 1637, et mort, enfin, en 1644, était poète aussi (2). Digne neveu de son oncle, il dut sa brillante carrière à son éloquente imprécation contre les meurtriers d'Henri le Grand. Bon cœur parle de race.

A Troyes encore, dans la première partie du XVI^e^ siècle, naissait Pierre de Montchault. — En 1575, il pleurait la mort de Charles IX et chantait l'avènement de Henri III (3). Faut-il nommer un autre enfant de la même ville, Nicolas Favyer, ligueur exalté, qui racontait en vers la mort de l'amiral de Coligny et de ses complices (4)? — Deux siècles plus tard, la Terreur n'a-t-elle pas eu ses poètes? — Toutes les illégalités, toutes les violences qui triomphent, ne trouvent-elles pas toujours à leurs ordres des Muses à la robe fripée?

Que les échos de la Saint-Barthélemy n'attristent pas encore notre recueil de chansons! Hâtons-nous de tendre la main à l'aimable émule de Ronsard, à notre célèbre compatriote Amadis Jamyn. Il naissait à Chaource, près de Troyes, probablement sous le règne de François I^er^. Traducteur de la seconde partie de l'*Iliade*, continuateur de l'œuvre commencée par Hugues Sadel, secrétaire et lecteur des derniers princes de la maison de Valois, il leur racontait ses voyages en Orient et leur lisait ses poésies légères, ses rimes amoureuses. C'était un gracieux poète de cour. Ses œuvres eurent, avant sa mort, arrivée vers 1585, de nombreuses éditions (5). Son histoire est peu connue, mais son

(1) *Nic. Borbonius, Vandoperanus, canonicus Lingonensis.*

(2) *Poemata Nic. Bourbonii*, 1630, 1651, 1654.

(3) Paris, Jean Delestre, 1575.

(4) Paris, 1572. — *Description de médailles frappées en l'honneur de la Saint-Barthélemy.* Paris, 1572. — Livret rarissime que nous ne réimprimerons pas.

(5) Robert Estienne, 1572, — 1577, — 1579, — 1582, — 1584.

nom est resté populaire. Lorsqu'après deux siècles une nacelle flotte encore sur la mer des âges, c'est que sous sa voile naviguent bel esprit et brave cœur.

A Troyes, toujours à Troyes, en 1534, faisait son entrée dans ce monde Jean Passerat. Elève de Cujas, professeur d'éloquence au Collége royal après la mort de Ramus, il quitta sa chaire pendant les saturnales de la Ligue et n'y remonta qu'après l'entrée d'Henri IV à Paris. Auteur de bonnes poésies latines, de gracieuses poésies françaises, ami de ces quatre Pithou, nés à Troyes, de Jacques Gillot, doyen de la cathédrale de Langres, tous cinq aussi bons Français que savants, il lutta de courage et d'esprit avec eux pour combattre les factions qui déchiraient la France et méconnaissaient les lois traditionnelles du royaume. Ils écrivirent ensemble la *Satyre Ménippée*. Les poésies que cet immortel pamphlet renferme sont l'œuvre de Passerat. Il mourait en 1602, huit ans avant la fin du prince qu'il avait, dans la mesure de ses forces, assis sur le trône de ses pères. De Jean Passerat gardons bon souvenir, et vive sa mémoire tant que fleurira le lis au doux parfum, le lis plus blanc que la blanche hermine!

Est-ce tout? — Non; mais, comme disait le bon roi Dagobert, il n'est si bonne société qui ne se quitte à la fin. Restons-en là. Qu'un autre achève de creuser cette mine simplement effleurée! Dans ces plaines où coulent l'Aube et la Seine, sur ces coteaux où fermente le vin des Riceys, où pétillent les vins de Tonnerre et de Sillery, jamais l'esprit des vieux Français n'a cessé de fleurir. Dans chacune de nos villes, dans chacun de nos villages, il y eut, il y aura toujours des compagnons du gai savoir. Les noms que nous ignorons, d'autres les remettront au jour, et les anciennes idées revivront, en dépit des idées nouvelles, parfois pleines de fatuité, comme les filles des parvenus.

Lorsque, dans nos campagnes, nous quêtions couplets antiques, ballades oubliées, il fallait voir le jeune instituteur, l'enfant superbe des écoles normales, celui qui croit tenir dans ses mains les destinées de la France et l'avenir de l'humanité, nous répondre avec une gravité magnifique : — « Nous ne connaissons plus cela; les hommes des jours futurs se soucient peu des jours passés. »

Entrions-nous chez le vieux maître d'école, celui qui sait

encore ce qu'est une fleur-de-lis, il nous répondait :—« Vous cherchez les chansons des Bonnes Gens de Champagne ? Depuis 1830, on ne chante plus.—Des rondes d'autrefois ? Depuis 1848, on ne danse plus.—Des couplets d'us et coutumes? On nous ordonne de les abolir. » C'est, à ce qu'il paraît, nécessaire au bonheur, à la dignité de la jeune France.

S'il est ainsi, qu'elle soit heureuse et noble ! Laissons, avec ses joueurs de flûte, passer le char du triomphateur, qui laisse, dans la terre humectée, la trace de sa route ; laissons passer le veau d'or d'Israël et ses enfants de chœur ; laissons passer les camélias, leurs dames et leurs troubadours ; laissons passer la machine qui fait de l'homme une cheville, de la pauvre ouvrière une bobine ; laissons passer le torrent aux eaux troubles, qui tout emporte : ensemble, Bonnes Gens, remontons le cours du tranquille ruisselet à l'harmonieux murmure; sur ses bords verdoyants naît la fleur bleue, la fleur d'amour, la fleur du doux souvenir. Ne m'oubliez pas, nous dira la fleurette jolie : je suis la reine de Mai, je suis l'azur de la vie, je suis la fleur de tous ceux qui, dans ce monde, aiment et gardent leurs amours ; pensez à moi, vous penserez à tout ce que votre cœur a chéri et chérit toujours.

Cueillons, Bonnes Gens, cueillons la fleurette jolie, la gracieuse fleur du passé, la fleur des beaux jours qui sont venus pour tous, qui viennent pour ceux que nous aimons, et retournons à nos chansons.

Il en est qui sont l'âme d'une nationalité, l'histoire d'une tribu, la légende d'une race ; il en est qui sont les échos de la grande horloge sonnant dans tout l'univers les heures de l'année.

Après les fleurs, les fruits ; après les fruits, la chute des feuilles : voici l'hiver. Janvier commence : il neige, il fait froid ; c'est le premier jour de l'an, de cette année qui vient en souriant, les belles promesses sur les lèvres. Salut au bon espoir qui vient avec elle ! Chantons et dansons !

Il vente, il gèle : faisons feu qui flambe ! Amis et parents se réunissent ; la table se dresse : l'oie, grasse à point, à point rôtie, parfume l'air. On s'est assis, les assiettes se vident, les verres s'emplissent. A la ronde circulent vieilles

bouteilles et joyeux propos. —Attention! voici le dessert : sur la nappe blanche on a posé la galette chaude et dorée, la galette à la fève, la galette qui va faire un roi. Le chef de la famille a pris son couteau, le couteau au manche d'ivoire, à la longue lame, le couteau des grands jours : chacun se tait. Tous les regards tombent sur le gâteau du destin ; les parts se taillent égales entre elles, et la serviette mystérieuse les recouvre. Le moment solennel, le moment où toutes les ambitions palpitent, est arrivé. Debout près de son aïeul, se tient un jeune enfant, le plus jeune de ceux qui sont présents : ses yeux étincellent de joie; il les promène avec une malicieuse hésitation sur tous ceux qui l'entourent, avant de prononcer un nom, d'attribuer une chance de royauté. Chacun, la main tremblante, interroge les feuilles brûlantes de la destinée.— «La fève ! la voilà !» crie l'un des convives.— «Vive le roi !» répondent ses loyaux sujets. Pas de belle cour sans reine : dame jeune et jolie partage la couronne que, sur une assiette, l'élu du hasard lui envoie avec la fève.—«A boire, et vivat!» crie-t-on de toutes parts en guise de serment et de discours officiels. Et bientôt des voix jeunes et joyeuses répètent en riant l'acclamation traditionnelle, le salut de bon cœur : «Le roi boit! la reine boit !»—Cependant, trois coups, humbles comme la prière, se font entendre à la porte : on ouvre. Entrent quelques enfants trop pauvres pour avoir bon feu, bonne table et beau gâteau ; serrés les uns contre les autres, ils grelottent, mais ils chantent; ils chantent en demandant quelques miettes de la grande galette, la part de l'indigent, la part du bon Dieu. Bientôt les petits chanteurs emportent leur portion du festin de famille. Quand on a fait des heureux, on a le cœur content. Le roi donne le signal des plaisirs : son règne est celui des chansons et des danses, et bientôt, sous les voûtes de la salle, retentissent les bonds des danseurs emportés par les refrains de la ronde des Rois, ronde à faire danser tout un corps diplomatique, y compris les maîtres des cérémonies.

Au carnaval, nouvelles fêtes, nouvelles gaîtés, nouveaux chants. — Riche, souviens-toi qu'il y a des indigents. Pauvres et petits, n'oubliez pas que contentement passe richesses.—A tous joie et bonheur, à tous oubli de la vie, à tous rondes et chansons!

L'hiver s'en va doucement et laisse derrière lui la fête des Brandons et ses chants cabalistiques. Mars s'avance, et

bientôt les foires de nos grandes cités ouvrent leurs boutiques : encore chansons et danses.

Le printemps! le voilà!—Voici fleurir la pâquerette, la fleur des saints jours ; voici fleurir l'aubépine, la fleur mystique, la fleur de nos fées. Au Mai! au Mai! voici le Mai, le joli mois de Mai! Le zéphyr se joue dans les jeunes feuilles ; l'abeille bourdonne gaîment autour des touffes de thym ; dans la forêt, le cerf brame, le coq chante en brave, l'oisel fait son nid et gazouille ; dans le monde, tout sourit à l'existence. Chantons et dansons !

Fillettes et garçons, voici le Mai, le premier jour du mois de Mai. La veille, au village, tantôt on coupe au pied un jeune peuplier droit et flexible ; à ses branches sont noués bouquets et rubans ; des guirlandes de fleurs lui font ceinture et couronne : c'est l'arbre des beaux jours, c'est l'arbre des amourettes. On le promène de rue en rue, on s'arrête en chantant devant toutes les fenêtres auxquelles se montrent frais et jolis minois. Le lendemain, on plante l'arbre de Mai sur la place de l'église, puis, à ses pieds, commence la ronde du printemps, aimable comme la jeunesse, la ronde du bel avenir. Quel entrain ! quel ensemble ! Le sol retentit en cadence, et les échos au loin répètent les éclats de rire, les refrains d'allégresse et d'amour.

Tantôt, la veille de ce jour bien aimé, chacun, en souriant, regarde le soleil tomber lentement derrière l'horizon : on se donne le bonsoir. Chaque famille rentre dans ses foyers. Peu à peu le silence s'établit dans la nature. Tout se tait, mais tout ne dort pas : les jeunes cœurs veillent. C'est une bien vieille histoire que celle des premières amours : à chacun sa légende, à chacun ses souvenirs, à chacun son mois de Mai. Mais, lorsque pour chacun les roses d'automne ont perdu leurs pétales désormais sans parfum ni couleur, point de regrets amers : que nos dernières heures s'égayent encore au reflet des beaux jours réservés à ceux que nous aimons ! Saluons le soleil qui se couche pour nous et se lève pour eux ! à tout ce qui sourit autour de nous, sourions en disant : *Et ego pastor in Arcadia fui.* Avec la jeunesse, avec tout ce qui est bon et joyeux, avec tout ce qui respire la vie à pleins poumons, avec tout ce qui, pour la première fois, cueille au bois l'églantine, avec tous les enfants du printemps, chantons :

Voilà le Mai! voilà le Mai!
Voilà le joli mois de Mai!

Les heures ont marché : il est minuit. Les portes des jeunes garçons s'ouvrent. Chacun d'eux sort sans bruit. Il tient à la main branches et bouquets, guirlandes ou couronne de fleurs. A pas de loup, il marche vers la maison où repose celle qu'il préfère à toutes, celle qu'il conduira bientôt à l'autel, celle qui, bientôt, partagera ses bons et ses mauvais jours. Au-dessus de la porte de sa bien-aimée, sa main, tremblante d'amour, place son mystérieux hommage; puis, doucement comme il est venu, il se retire en se disant : — « Peut-être m'a-t-elle vu ? » — Sans doute, mon bel ami, sans doute, elle vous a vu. — Pendant toute la soirée, la jeune fille ne fait que se répéter : — « Viendra-t-il? M'oublierait-il ? » — L'oreille bien éveillée au milieu du silence de la nuit, elle a reconnu le bruit des pas attendus. — La voilà! elle s'est levée : debout, derrière les rideaux entr'ouverts, elle a tout vu ; et son cœur lui dit tout bas : — « Il t'aime, il t'aimera toujours. » Et pour tous ces enfants de l'aurore, ces enfants du bel espoir, la nuit se termine au milieu des rêves les plus doux, rêves de fraîche verdure, rêves de lis et de roses. Rêves du mois de Mai, pour eux, vous vous réaliserez. — Le jour se lève : debout! garçons et fillettes! Debout! c'est le premier Mai! Debout, et chantez! — Les jeunes gens, rubans au chapeau, la fleur des champs à la boutonnière, s'en vont de porte en porte chanter le mois de Mai et leurs amours. — Chansons de Mai, chansons de la riante espérance, pourquoi ne peut-on vous chanter toujours? A leurs doux refrains, pas un cœur qui ne batte au moins de souvenir, pas un cœur qui ne dise avec Gace Brûlé, notre compatriote, l'ami de notre comte Thibault IV :

Les oiselets de mon pays
Ai oïs en Bretaigne :
A leurs sons, il m'est bien avis
Qu'en ma douce Champaigne
Les oïs jadis.

Mais tout le monde n'a pas vingt ans. — Hélas! non : à qui le dites-vous? — Lecteur respectable, il ne s'agit pas ici de ceux qui n'ont plus le droit de tresser des chapeaux de fleurs ; mais, dans la vie, il est un âge où l'on n'a pas encore quinze ans. Entre le berceau et les danses de Mai,

n'est-il pas une douce station? Avant la rose aux cent feuilles fleurit la petite pâquerette; avant la jeune femme, il y a la jeune fille; avant la jeune fille, il y a la bachelette. Elle est gentille sans afféterie, gracieuse sans prétention; ses yeux brillent d'un éclat naïf. D'amour ne sait rien, et sa blonde chevelure encadre son front candide, dont rien n'a flétri la pureté. Le premier jour de Mai, pour elle aussi, est jour de fête. Vêtue d'un voile blanc, elle s'est agenouillée devant l'autel de la Vierge; pour elle, le mois de Mai est le mois du lis sans tache, le mois de la prière dont rien ne trouble l'innocence.

Pour les bachelettes de Champagne, il était aussi, dans ce grand jour, des plaisirs innocents et des chansons naïves. Au 1er Mai, vêtues de blanc, elles plaçaient à leur tête la plus mignonne, la plus jeunette, la plus joliette d'entre elles. On l'habille : un voile blanc, une couronne de fleurs blanches aussi parent sa tête; elle porte un cierge à la main : c'est la reine des fillettes, c'est la Trimouzette. — Puis, toutes ensemble, elles vont de porte en porte répéter la chanson séculaire, la chanson des Trimouzettes : elles quêtent pour orner l'autel de la Vierge, pour célébrer, dans un joyeux goûter, la fête de la Reine des cieux, de la Reine des lis, de la Reine des cœurs sans tache.

Après le printemps, l'été; après la prairie, — verte et fleurie, — où femme jolie — aime à s'asseoir, viennent les moissons aux gerbes d'or, semées de fleurs rouges et bleues; viennent la Saint-Jean et ses feux, ses feux et leurs chansons.

L'année marche : voici venir l'automne aux pampres rouges, aux fruits de pourpre. On vendange, et les chansons recommencent. Quand les dons du Seigneur gémissaient sous le pressoir, en Champagne, on dansait *la Vigneronne*, danse antique, s'il en fut, peut-être fille du paganisme. Partout les vendangeurs rentraient en triomphe et toujours en chantant. Festins et rondes, rondes et festins égayaient les derniers beaux jours.

A la chute des feuilles, les veillées commençaient : les veillées, où l'on filait à la lueur d'une lampe tremblante; les veillées, où l'on chantait la complainte sans fin, la légende terrible. Puis venaient Noël et son réveillon, Noël et ses joyeux cantiques. Puis finissait la chanson de l'année, après avoir mêlé ses refrains à ceux de sa sœur, la

chanson de la vie, chanson courte pour les uns, longue pour les autres, railleuse ou caressante, chère à ceux qu'elle a doucement bercés, chère à ceux même qu'elle a trompés jusqu'à son dernier refrain. Près de notre berceau d'osier ou de bois doré, s'en disent les premiers couplets :

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

C'est la chanson du premier sommeil, des bons rêves pendant lesquels l'enfant sourit aux anges. C'est celle que chante la jeune mère à sa fillette en pleurs, à son mari trompé dans ses espérances, irrité par la lutte sociale ; à son vieux père, fatigué par l'âge. C'est la chanson du calme, de l'oubli, du doux espoir. — L'enfant a grandi : l'étude et les jeux se partagent ses jours. Que chante-t-il?

Nous n'irons plus au bois :
Les lauriers sont coupés.
La belle que voilà,
La lairons-nous entrer?
Entrez dans la danse :
Voyez comme on danse :
Sautez, dansez,
Embrassez qui vous voudrez.

Sautez, dansez, gentils enfants ! on ne vous dira pas toujours : — Embrassez qui vous voudrez. La grammaire aux règles rudimentaires et les rondes aux propos engageants ne vous suffiront plus bientôt. Bientôt, la jeune fille sourira le soir en chantant :

A la fleur du bel âge,
Georgette, chaque jour,
Disait dans le village :
— Jamais n'aurai d'amour (1).

Un soir du mois de Mai, sa jeune amie, errant avec elle au clair de lune, sous la feuillée, a son oreille murmurera doucement :

Depuis longtemps, gentille Annette,
Tu ne viens plus sous la coudrette

(1) *Le Pré-aux-Clercs*. — PLANARD.

Danser au son du chalumeau.
Lorsque tu quittes le hameau,
Fuyant les plaisirs de ton âge,
Tu vas rêver dans le bocage :
Dis-moi
Pourquoi (1)?

Pourquoi ?—Vous voulez le savoir ? Eh bien ! écoutez la chanson de ce jeune garçon :

Elle est blonde,
Sans seconde ;
Elle a la taille à la main.
Sa prunelle
Etincelle
Comme l'ombre du matin (2).

Un autre, le chapeau sur l'oreille, le ceinturon serré autour des reins, dira, cherchant à friser la moustache qu'il n'a pas encore :

Ah ! quel plaisir d'être soldat !
On sert par sa vaillance
Et son prince et l'État (3).

Les saisons ont marché : jeunes filles sont devenues jeunes femmes, L'une, dont le Ciel a béni la couche nuptiale, assise près d'un berceau cheri, répète à voix basse :

Dormez, dormez, chères amours :
Pour vous je veillerai toujours (4).

L'autre, devant un miroir, ne sait que broder ce thème :

Ma commère, quand je danse,
Mon cotillon va-t-il bien ?

Une troisième, peu soucieuse de son cotillon noir, dit, sous sa coiffe blanche :

Donnez, donnez sur cette terre :

(1) *Le Petit Chaperon Rouge*. — THÉAULON.
(2) HENRI IV.
(3) *La Dame blanche*. — SCRIBE.
(4) Amédée DE BEAUPLAN.

Dieu, dans le Ciel, vous le rendra (1).

Jeunes garçons sont hommes ; avec la barbe sont venues les passions. Tous, la tête baissée, se sont jetés dans l'arène du monde en répétant :

En avant, Fanfan la Tulipe !
En avant, Fanfan, en avant !

Alors commence la bataille de la vie : les chants se heurtent, se croisent. Ici l'on dit :

Gusman ne connaît pas d'obstacles.

La destinée lui répond :

Tu n'auras pas ma rose.

L'autre bravement s'écrie :

Roule ta bosse,
Petit luron !

Pif ! pouf ! paf ! — La faridondaine ! — En avant ! marchons ! — Larifla ! — Des lampions ! — Payera qui pourra, rira qui voudra ! — Ça ira, ça ira ! — Tontaine, tonton ! — La mêlée des refrains s'engage.

L'heure viendra : sachons l'attendre ;
Plus tard, nous saurons la saisir (2).

Que lui répond le caporal, qui mène fièrement sa patrouille ?

Garde à vous ! garde à vous !
Avançons en silence :
Il faut de la prudence ;
Sur mes pas marchez tous (3) !

Le feuilletoniste aux abois répète chaque soir :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,

(1) *La Part du Diable.* — SCRIBE.
(2) *La Muette.* — SCRIBE.
(3) *La Fiancée.* — SCRIBE.

Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.

L'ami d'Epicure entonne sans cesse ce refrain :

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaiment;
Que celui qui doit le suivre
Ne nous cause aucun tourment (1).

Pendant que l'ouvrier laborieux et sa jeune femme travaillent gaiment en répétant celui de la *Dot d'Auvergne :*

Cinq sous ! cinq sous !
Pour monter notre ménage.
Cinq sous ! cinq sous !
Femme, comment ferons-nous ?

le parvenu, jouant avec ses manchettes, se fait chanter :

Ah ! vous avez un droit superbe,
Comme seigneur de ce canton.
Vous avez la première gerbe,
Quand vient le jour de la moisson.
Arrivez-vous, on vous présente
Avec pompe le vin d'honneur;
Puis le bailli vous complimente.
C'est un bien beau droit du seigneur (2).

D'un autre côté, dans la campagne, entendez-vous des pleurs et des sanglots ? C'est l'heure de la séparation : une pauvre mère embrasse sa fille en lui disant :

Travaille bien, fais ta prière :
La prière donne du cœur;
Et quelquefois pense à ta mère :
Cela te portera bonheur (3).

Puisse la pauvre fillette toujours chanter :

Non ! non ! non, Monseigneur,
Qui me dites gentille ;
Car je suis pauvre fille

(1) Le comte DE BONNEVAL.
(2) *Le Nouveau Seigneur*. — SERVIÈRES.
(3) Gustave LEMOINE.

Et j'ai promis mon cœur (1).

Sur le champ de la bataille sociale, s'il en est qui peuvent dire d'un air superbe :

La victoire est à nous !

que d'autres chanteront la tête basse :

Monsieur de Marlborough est mort !

Tel a commencé la chanson de la vie dans le palais des fleurs de-lis, la continue dans l'exil en répétant, sans maudire sa patrie :

Mon pays sera mes amours
Toujours (2).

Tel autre, à son début, s'embarque sur la mer des aventures en chantant :

Amis, la matinée est belle ;
Sur le rivage embarquons-nous.
Montez gaiment votre nacelle
Et des vents bravez le courroux (3) !

et finit sa chanson sur le trône.

L'un entame sa ballade on ne sait où, et la finit dans un manteau ducal ; l'autre débute au milieu des triomphes et finit par dire :

Ah ! donnez, donnez, s'il vous plait,
A l'aveugle de Bagnolet (4) !

Puis arrive un jour où le sort dit à chacun son dernier mot ; le jour où sa voix ironique, à ceux qui font encore des rêves, dit en ricanant :

Va-t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent (5).

(1) Aristide DE LA TOUR.
(2) CHATEAUBRIAND.
(3) SCRIBE.
(4) BÉRANGER.
(5) LAMOTTE-HOUDARD.

Il faut battre la retraite : on enterre les trépassés, on ramasse les blessés ; les écloppés trainent la jambe, les gens meurtris se frictionnent, les hôpitaux de la vie se remplissent. Les uns se retirent à l'ombre et disparaissent ; les autres se reposent au soleil. Heureux qui peut dire :

Je vais revoir ma Normandie ;
C'est le pays qui m'a donné le jour (1).

Il en est qui, frappés, mais non vaincus, quittent la mêlée, le regret dans l'âme, et répètent le cœur serré :

Un autre, ô mon vaisseau,
Sur la poupe ennemie
Plantera ton drapeau.

Adieu, mon beau navire
Aux hauts mâts pavoisés !
Je te quitte, et puis dire :
Mes beaux jours sont passés (2).

C'en est fait : plus de lutte, plus de folles espérances ; l'avenir qu'il faut enfin regarder, c'est celui qui ne fait défaut à personne : il faut s'accoutumer à le regarder. L'œil l'interroge.—Bah ! répond à gauche le mauvais ange :

D'où nous venons, on n'en sait rien ;
Où nous allons, le sait-on bien (3) ?

A droite répond le bon ange :

Espérance,
Confiance,
C'est le refrain
Du pèlerin.

Et le pèlerin, la canne à la main, continue sa route : il vit de souvenirs, et permis à lui de dire :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans (4) !

(1) F. Bérat.
(2) *Les deux Reines*.—F. Soulié et Arnould.
(3) J.-P. de Béranger.
(4) M. de Béranger.

Au milieu des réminiscences du bon temps, si Madame Denys croit voir briller l'été de la Saint-Martin, M. Denys est obligé de répondre :

Mais, m'amour, j'ai sur le corps
Cinquante ans de plus qu'alors :
Car c'était en mil sept cent,
Souvenez-vous en, souvenez-vous en !
An premier de mes amours,
Que ne duriez-vous toujours (1)!

Puis, un autre jour, l'instant arrive où vos petits-fils vous font bisaïeul :

Quand on est là,
Danser n'intéresse plus guère.
On tousse en parlant,
On marche en tremblant ;
Au lieu de sauter la gavotte,
Dans un grand fauteuil on radote (2).

Quand on est là, ce qui reste à faire, c'est de prier pour ceux qu'on aime, d'aplanir, d'embellir leur chemin, si faire se peut, et de leur dire en les bénissant :

Moi seul, j'eus l'orage,
Et vous, enfants, vous aurez les beaux jours (3).

Puis, un soir, la lampe pâlit; sa flamme baisse et tremble. Autour d'un lit sont agenouillés parents, serviteurs, vieux amis. Que dit cette voix qui s'éteint :

Je pars demain. Ah! comme en notre enfance,
Un seul instant donnez-moi votre main ;
Et qu'un adieu de tendre confiance
Vienne adoucir les peines de l'absence!
Je pars demain (4).

Puis viennent ces graves paroles :

A qui pardonne sur la terre,

(1) Désaugiers.
(2) Philipon de la Madelaine.
(3) G. Lemoine.
(4) De Planard.

Dieu, dans le ciel, pardonnera (1).

Et chacun de répéter : — Adieu !

A la grâce de Dieu !
Adieu ! à la grâce de Dieu (2).

Tout est fini : le silence règne. Le lendemain, des chants résonnent sous le toit désolé : ce sont ceux du repos éternel.

Ainsi se termine ici-bas la chanson de la vie ; on le dit, du moins, mais nous n'en croyons rien. Ce qui chante sur la terre, est-ce la voix ? N'est-ce pas l'âme? Quand la voix s'éteint, l'âme remonte aux cieux. Devant le trône de l'Eternel, elle chante encore ses grandeurs et ses bontés. A ses pieds, elle chante en priant pour ceux qu'elle a chéris, pour ceux qu'elle attend. Lorsque, dans la verte prairie, des enfants aux joues roses chantent leurs rondes gracieuses, l'écho qui répète au loin :

Sautez, dansez,
Embrassez qui vous voudrez !

n'est-ce pas la voix de la jeune mère qu'ils ont perdue? Lorsqu'une tentation agite le cœur de femme jolie ou d'homme ambitieux, qui donc leur dit :

Prenez garde !
La Dame blanche vous regarde !
La Dame blanche vous entend (3) !

qui donc, si ce n'est l'ombre d'un père vénéré ? — Quand l'homme qui, dans ce monde, a forfait à l'honneur, veut goûter le repos, qui donc lui chante, veuille ou non veuille, la complainte du *Juif errant*, qui donc, si ce n'est la voix des pères de la vieille patrie ? Et quand l'honnête homme, le bon chef de famille, l'homme riche de courage, celui qui n'a qu'une foi, qu'une loi, touche à sa dernière heure, qui donc vient, pour la dernière fois, murmurer à son oreille affaiblie :

(1) Scribe.
(2) G. Lemoine.
(3) Scribe.

Espérance !
Confiance !

qui donc, sinon la voix des ancêtres qui lui tendent les bras ?

Non, la chanson de l'âme ne finit jamais. — Quant à celle de la vie dans ce monde, nous aurions pu vous la réciter, Bonnes Gens, avec les pages de votre *Romancero ;* mais nous n'avons pas voulu défleurer votre recueil. Le voilà tout entier : vous y trouverez tous les feuillets de votre histoire :

Forsan et hæc olim meminisse juvabit (1).

Où pour nous tous fut le bonheur, il est encore : il est toujours sous le toit qui nous vit naître, dans les champs témoins de nos premiers jeux, sous le ciel vers lequel notre mère nous apprit à lever les mains. Où fut le vrai plaisir, il est encore : il sera toujours auprès de ce foyer qui vit assis, serrés l'un contre l'autre, amis et parents ; autour de cette table qui vit réunis tous les enfants d'une même race. La famille, avec ses liens et ses traditions, est la planche de salut dans les tempêtes de la vie ; c'est dans son sein qu'on peut dire avec confiance :

Laissons passer l'orage :
Le ciel s'apaisera.
Ne perdons pas courage :
Le calme reviendra (2).

Aux cheveux blancs de l'aïeul, affection et respect : écoutons volontiers ses histoires vingt fois répétées, refrains d'une chanson qui fut la sienne. Avec l'enfant qui veut chanter, chantons gaiment. Avec la jeune fille qui veut danser, dansons nos meilleures rondes. A tous poignée de main cordiale, à tous bonne mine et bons propos. Ensemble oublions le monde qui trompe, et sourions au présent qui nous sourit franchement. Là, sur le cadran de la vie, l'aiguille n'en marchera pas moins vite, mais elle sonnera çà

(1) Un jour, ces souvenirs pour vous remplis de charmes,
A vos yeux attendris arracheront des larmes.
(VIRGILE. — DELILLE.)

(2) CREVEL DE CHARLEMAGNE.

et là de bonnes heures. Heureux le pèlerin qui, chemin faisant, trouve quelques fleurettes à cueillir!

Quand, sous un toit héréditaire, fût-il de chaume; quand, autour d'une table joyeuse, fût-elle sans nappe, l'affection réunira quelques vieux amis, quelques parents dévoués, qu'on donne une petite place au *Romancero de Champagne;* qu'à tous les repas de famille, il paye son écot; qu'à toutes les joies honnêtes, il apporte la gaîté d'un franc compagnon; que pour chacun, ne serait-ce qu'une fois, il adoucisse un regret ou calme un chagrin; que, dans les bonnes fêtes, il soit le dernier rayon de soleil qui vient terminer la fin d'un beau jour, et il aura rempli le but du vieux bibliophile.

PROSPER TARBÉ.

CHANTS POPULAIRES

CHAMPAGNE ET CHAMPENOIS

CHANTS POPULAIRES

DE

CHAMPAGNE ET CHAMPENOIS

LE ROMANCERO DE CHAMPAGNE

DEUXIÈME PARTIE

CHAMPAGNE ET CHAMPENOIS

LES CHAMPENOIS AU XIVe SIÈCLE.

En Picardie sont li bourdeur,
Et en Champaigne li buveur :
Et si sont li bon despancier;
Et si sont bon convenancier.
Telz n'a vaillant un angevin,
Qui, chascun jor, viaut boire vin,
Et viaut suir la compaignie,
Et tant boire que laingue lie :
Et quant ce vient aus cops donner,
Il se sevent bien remuer (1).

(1) *Roman du Renard contrefait*, par Le Clerc, de Troyes, 1320-1360. Manuscrit de la Bibliothèque Nationale, 7630. On disait aussi :

Teste de Champenois n'est que bonne ;
Mais ne la choque point personne !

LES CHAMPENOIS.

Veulz tu la congnoissance avoir
Des Champenoys, et leur nature?
Plaines gens sont sans décepvoir,
Qui ayment justice et droiture ;
Nulz d'eulz grant estat ne procure,
Et ne puevent souffrir dangier (1).
S'ils ont à boire et à mangier,
Contens sont de vivre en franchise
Et ne se scevent avancier :
Toutes gens n'ont pas ceste guise.

Bien veulent faire leur devoir
Envers chascune créature,
Servir, sans nullui décepvoir,
Tous ceuls qui ne leur font injure.
Mais qui mal leur fait, je vous jure,
Qu'ilz veulent leurs torfaiz vengier,
Paine mettre à eulx revongier,
Soient séculier ou d'église,
Sanz la riote commencier :
Toutes gens n'ont pas ceste guise.

Et pour leurs fais ramentevoir,
Habiles sont à l'escripture
Les pluseurs, et à concepvoir,
Dont cinq d'iceulx mets en figure :

(1) Oppression.

—Le Mangeur qui, par très grant cure,
Veult scolastique traictier ;
—Saincte-More,—Ovide esclairer ;
—Vittry,—Machault de haulte emprise,
Poëtes, que musique ot chier :
Toutes gens n'ont pas ceste guise.

L'ENVOY.

Princes, le cinq fait à prisier
Clamenges et auctorisier,
Que réthorique loe et prise
Et tout ly poëte estrangier :
Cilz est de Langres trésorier :
Toutes gens n'ont pas ceste guise (1).

(1) 1374.—E. Deschamps, auteur de cette ballade, fait l'éloge de ses compatriotes ; il vante leur indépendance et leur fidélité à leurs princes. En sa qualité de poëte, il n'oublie pas les littérateurs de notre province : —*Lemangeur :* Pierre Comestor, né à Troyes, dans le XII[e] siècle, auteur de divers ouvrages de théologie et d'histoire ;—*Saincte-More*, poëte français ;—*Vitry :* Ph. de Vitry, évêque de Meaux, poëte, ami de Charles V ;—*Machault :* Guil. de Machault, poëte et musicien, mort en 1377 ;—*Clamanges :* Nicolas de Clamanges, poëte latin, né à Clamanges, près de Châlons-sur-Marne, mort en 1431.

LES CHAMPENOIS (1550-1577).

Des Champenois souvent tu blames l'ignorance,
Qui n'ont point aux procès l'esprit bien entendu,
Pour débattre leur droit d'un autre prétendu,
Ou déguiser le faux d'une vraye apparence.

Tu dis que le Manceau sçait mieux telle science,
Et le Normant soigneux du proffit attendu.
Aussi des Lestrigons tel peuple est descendu.
Le Mans, Caux et Rouen servent d'expérience.

La piété, Sarmoise, errant par l'univers,
Après avoir laissé mille peuples divers,
Planta ses derniers pas au païs de Champagne.

Le vice, extrême ailleurs, y naist tant seulement.
S'ils n'aiment les procès, que la fraude accompagne,
C'est faute de malice, et non d'entendement (1).

(1) Amadis Jamyn, auteur de ces vers, naquit à Chaource (Aube) et mourut en 1585. C'était un poète de cour. — Voir ses œuvres, Paris, 1577.

DÉFENSE DES CHAMPENOIS.

Un proverbe que l'on cite
Nous refuse tout mérite;
N'a-t-on pas dit mille fois :
Bête comme un Champenois !
Jean La Fontaine et Racine
Etaient de ce pays-là :
La Nature, j'imagine,
En a fait d' plus bêtes qu' ça.

Et Colbert, ce grand ministre,
Ce Colbert, qu'à plus d'un titre,
La sage postérité
Au premier rang a porté,
A Reims il a pris naissance.
Ah! quand j' songe à c' grand homm'-là,
Je m' dis : Quand est-ce donc qu'en France
J'en verrons queuqzuns comm' ça ?

De ce proverbe l'injure
Me touche peu, je vous jure,
Quand je chante ou quand je bois
A la santé de nos rois.
Mousse brillante et légère
M'empêche de dire : Holà!
J'emplis et vuide mon verre,
J' n'ai pas plus d' rancune qu 'ça.

Dans maints lieux, un pamphlétaire,
Un obscur folliculaire,

S'armant de la fiction,
Egare l'opinion.
Pas un Champenois, je pense,
N'ambitionne c' talent-là ;
Il aim' les rois et la France,
Et ça n' va pas pus loin qu' ça.

Rémois, de la calomnie
Narguons la sotte ironie,
Et, toujours soumis aux lois,
Restons, restons Champenois.
Que le calme et l'assurance
Règn' chez nous ici comm' là :
Viv' les Bourbons ! viv' la France !
N' connaissons que ce r'frain-là (1) !

(1) *Précis de la double fête de saint Louis et de la restauration de la statue de Louis XV, sur la place Royale de Reims, célébrée dans cette ville le* 25 *Août* 1819.—Cette chanson est de Grassière (Jean-Louis), né à Reims, le 12 Septembre 1771, mort le 13 Août 1839.

LES ENFANTS DE LA CHAMPAGNE.

Vous, dont un proverbe malin
A séduit l'esprit trop crédule,
Fermez l'oreille avec dédain
A ce proverbe ridicule.
Pourquoi toujours nous contester
De justes titres à la gloire?
Voulez-vous ne plus en douter ?
Ouvrez les fastes de l'histoire.

Sachez que le sol champenois
A produit plus d'un homme illustre ;
A Jean La Fontaine, je crois,
Il n'a pas seul dû tout son lustre.
S'il est le plus grand, à vos yeux,
De ceux qu'admire la Champagne,
C'est un chêne majestueux
Sur le sommet d'une montagne.

Thibault, d'un ton simple et naïf,
Chanta la gloire et la tendresse :
Lattaignant, plus brillant, plus vif,
Chanta Bacchus et sa maîtresse.
Par la douceur de ses accents,
Doëte subjugua la terre;
Et Le Couvreur, par ses talents,
Se fit admirer de Voltaire.

Le savant pinceau de Cousin
A nos yeux fit parler l'histoire;

De Desportes, de Valentin,
La touche vraie a fait la gloire.
La gravure n'a plus d'écueil
Pour Cochin, que les amours suivent;
Et, grâce au burin de Nanteuil,
Que de grands hommes se survivent!

Diderot, sensible et disert,
Agrandit les jeux de Thalie;
Digne émule de d'Alembert,
Il créa l'*Encyclopédie*.
Dans les *Principes* de Batteux
Respire un goût pur et sévère.
La Caille mesura les cieux;
Et Duval mesura la terre.

D'un noble et suave pinceau
Mignard fut doté par Minerve.
Bouchardon, Phidias nouveau,
Revit dans les fruits de sa verve.
D'un Girardon l'heureux ciseau
De chefs-d'œuvre a rempli Versailles.
Un Linguet tonnait au barreau;
Un Turenne dans les batailles.

Molé, fidèle à son devoir,
Fit éclater son énergie;
Colbert, par son vaste savoir,
Au commerce rendit la vie;
Pluche, de l'immense univers
Nous fit admirer les merveilles.
Mabillon, tes succès divers
Signalèrent tes doctes veilles.

Partout enfin ce sol fécond
S'est montré prodigue de gloire;

Chaque jour, un glorieux nom
Vient ajouter à son histoire.
Gineau, Méhul et Corvisart
A peine ont-ils quitté la terre,
Que Lapie, Hachette et Savart
Sont déjà loin dans la carrière.

Courbé par l'âge et les travaux,
L'Ecuy, qu'honore la patrie,
Appelé vers des cieux nouveaux,
Va bientôt déserter la vie.
Il meurt... mais Paravey, Sainton,
Géronval, Becker et Daussagne,
Lebrun, Taillard, Pauffin, Loison,
Tous sont encor de la Champagne !

Veilande, au milieu des combats,
Vingt fois décide la victoire ;
Bertèche affronte le trépas,
Et Dunesme tombe avec gloire.
Des Hulot la rare valeur
Du temps ne craint plus les approches.
Macdonald fut toujours sans peur,
Hardy fut toujours sans reproches.

Ramé d'utiles monuments
Couvre la France et l'Allemagne ;
Clouet, Jacob, par leurs talents,
Immortalisent la Champagne.
Redouté, fier de ses succès,
N'a plus d'autre rival que Flore ;
Boulliot venge les Ardennais,
Duvivier les célèbre encore !

De tant de Champenois fameux
Je pourrais augmenter la liste ;

Je trouverais cent noms heureux,
Si je les suivais à la piste.
J'obtiendrais les secours puissants
De maint auteur digne d'estime :
Grosley fournirait le bon sens,
Richelet m'offrirait la rime (1).

(1) Les sept premières et la dernière strophes sont de M. Paillet, de Plombières ; les quatre autres sont de M. Letillois, de Mézières.

LE COMTÉ DE BRIE.

CHANSON ROYALE DE 1393.

L'en treuve ès droits de Champaigne (ce [tiens)
Que la Brie est sa serve et chamberière :
Car Champaigne est la forme de tous biens :
De blé, de vin, de foing et de litière.
Brie froide est, qui n'a grosse rivière,
Fors boscaiges, nèfles sauvaiges, noix :
Pour ce doivent livrer en la fourrière
Ceulx de la Brie la mousse aux Champenois.

Car quant il pleust, ès terres ne croist [riens,
Mais est le blef noiez en la royère :
De leurs boez font soliers sanz liens :
D'ardoir vert bois ont toudis la manière.
En leurs hostels n'a que cendres et fumière.
Leurs vignes sont des prunelles du bois :
Pour ce doivent livrer en la fourrière
Ceulx de la Brie la mousse aux Champenois.

Et si leur fault, plus qu'autre païs, chiens
Pour les bestes des bois chacier arrière.
Et qui leur dit : — Dont viens tu ? — Dont je [viens ?
Ils respondent ce que devant derrière.
De leur bestail font garde une bergière,
Qui par les champs queult la mousse à X dois :

Pour ce doivent livrer en la fourrière
Ceulx de la Brie la mousse aux Champenois.

Bailliage n'a en Brie, ce tiens;
Champaigne a Meaulx et Trois sa justicière,
Vitri, Chaumont, par ces IIII liens,
Ou par les deux est Brie en volière.
A ces grans jours vient toudis la première :
Car là li faut venir querre ses drois.
Pour ce doivent livrer en la fourrière
Ceulx de la Brie la mousse aux Champenois.

Les gens communs sont simples et insciens;
A estrangier ne scevent ne estrangière
Chemin monstrer. N'onques Saint Juliens
Pour bon hostel n'ot cette marche chière :
Brioys n'ont rien qu'à paine et de traschière.
A Champaigne ont leurs recours mainte fois :
Pour ce doivent livrer en la fourrière
Ceulx de la Brie la mousse aux Champenois.

L'ENVOY.

Princes qui veult de froit avoir matière,
D'yaue laper, de vert bois le fumière,
Et de vivre de boutons et de noix,
En Brie voist; car c'en est la manière,
Mais Champaigne li fait, à sa prière,
Secours souvent d'uille et de pois :
Pour ce doivent livrer en la fourrière
Ceulx de la Brie la mousse aux Champenois (1).

(1) Cette chanson d'E. Deschamps nous donne une idée des petites guerres de paroles que se faisaient les gens de Brie et ceux de Champagne. — Meaux est en Brie, et non pas en Champagne. — Troyes était le siége de la justice des deux comtés. — Chacun connaît ce vieux proverbe : — « La Brie est la chambrière de la Champagne. »

BALLADE CONTRE LE COMTÉ DE BRIE (1393).

Sur tous pays de mortier et de boe,
Ne se doit nulz à Brie comparer,
Que Dieux a fait de tous biens séparer ;
D'y chevauchier n'est homme qui se loe,
Et en tous temps y voy gens esgarer.
Sur tous pays de mortier et de boe
Ne se doit nulz à Brie comparer.
Vuignes n'y a, ne rivière, ne gloe ;
Hayes, buissons, pour les loups demourer.
Et au surplus, à tout considérer,
Sur tous pays de mortier et de boe,
Ne se doit nulz à Brie comparer (1).

(1) Ce couplet d'E. Deschamps n'est qu'une *boutade* de partisan littéraire contre des voisins. Parmi les adages proverbiaux du XIII[e] siècle, nous trouvons celui-ci : — « La crote de Miolx (Meaux). »

LA PROMENADE DU JARD

A CHALONS-SUR-MARNE.

Chantons tous l'art admirable,
Parure de ces beaux lieux.
Le Jard est incomparable :
Il fut formé par les dieux.
De ses eaux le doux murmure
Semble irriter les désirs,
Et son tapis de verdure
Destiné pour les plaisirs.

On entend sous son feuillage,
Aussitôt la fin du jour,
Du tendre amant le langage
Exprimer tout son amour.
Les oiseaux, par leur silence,
Semblent écouter ses soupirs ;
Et les cœurs d'intelligence
N'y respirer que plaisirs.

Profitons de ces merveilles
Dans la plus belle saison ;
Ne regrettons pas nos veilles :
Donnons-les à ce gazon.
Je sens déjà que ma flamme,
Au doux souffle des zéphyrs,
Porte tendrement mon âme
A goûter certains plaisirs (1).

(1) Ces vers sont de Devize de Sailly, chef de division à la préfecture de la Marne.—Ils ont dû être faits vers 1769.

CHAUMONTAIS ET LANGROIS.

Autrefô on aivô dit :
—Lé Langrois ont d' l'aisprit ;
Mâs od heû lé Chaumonois,
Chosissai-z-en deux, chosissai-z-en-trois,
Mâs od heû lé Chaumonois
L'empothent sû lé Langrois.

Ai Langre on â si éthodi
Qu'on ne sai qué jô on vi ;
Mâs ai Chaumont l' saimedi
Seulon leu quantième, seû le venredi,
Mâs ai Chaumont l' saimedi
Tojô lai s'maigne figni.

Leu dimanche, drès l' maitin,
Leu nommai Piarre Reubin
L' long das rues s'en vai criant :
—Neu l'eubliai pas, souvenai vos en,
L' long das rues s'en vai criant :
—Deu lai jonaie on fait ran.

Et peut tot après l' dignai,
On tient grande aissembiai ;
Chaicun dit son sentiment
Ai l'egâ du bée, ou ben du peu temps,
Chaicun dit son sentiment
D' qué côtai deut venir leu vent.

Dô que teut â raiseulu,

On grimpe vithe dessû
L' kiochai, poû leu queuc tonai
Et poû leu loyai, et poû l'airestai,
L' kiochai poû leu queuc tonai
Par ou quel â daicidiai.

Par haiza j'y fu in jô
Queu l' feu aitô au faubô ;
Poû faire chainger leu vent,
Leu mâre fit tonai l' queuc promtement,
Poû faire chainger leu vent
Deu lai ville su lé champs.

Ai Langre y fait frô, dit-on ;
Mâs y fait chaud ai Chaumont,
Car quand bige veut ventai,
Pou ben l'aitraipai, l'empoichai d'entrai,
Car quant bige veut ventai,
Lai pothe on y fait fremai.

Ai Nouei, ai lai Saint-Jean,
Lai music, ç'a du plain chant :
Stu, qui fait basse, at obligeai,
Poû grossi sai vô, d'allai s'enrimai ;
Stu, qui fait basse, at obligeai
Tojô d'allai seu baignai.

J' peurô pu long qu' ceci
Poussai mon panaigeri ;
Mâs croiai teujô qu' Chaumont
Me sârai ben grai deu son bée renom ;
Mâs croiai teujô qu' Chaumont
S' vanterai aveu rason (1).

(1) Collection de M. Carnandet. — Langres et Chaumont

ADIEUX A REIMS (1388).

Beauté, bonté, honneur et courtoisie,
Noble maintien, gent corps et noble atour,
Humble parler et belle compaignie,
Pour festoier toutes gens de valour,
Dames plaisans garnies de doulçour,
Que tant faictes d'onneur à estrangiers,
De grans festes et de nobles mengiers,
Pour le départ dont je souspire et plaings,
Adieu te dy, noble cité de Rains.

Sur toutes dois avoir la seignourie;
Et quant à moy, je te donne m'amour.
Tu es du roy et du sacre embelie;
Et si aymes ton naturel seignour,
Ses gens aussi : mais tu portes la flour
De festoier et chanter voulentiers.
Dames, aiés les cuers frans et entiers!
En merciant de cuer, jointes mains,
Adieu te dy, noble cité de Rains.

On mayne en toy très noble et bonne vie :
Du royaume es le droit chief et l'onnour.

sont situées sur des montagnes : le vent y joue donc un grand rôle.—Cette chanson, écrite en patois de la Haute-Marne, est encore une malice innocente dictée par des rivalités de voisinage. Les Langrois disaient encore :

C'est un enfant de Chaumont :
Belle entrée et la fin non.

Si me fait mal de toy la départie,
Et n'aray bien jusques à mon retour.
Devers Saint-Lié me suis mis en destour,
Et tant com j'ay peu voir tes clochiers,
T'ay regardé ; et par agenoulliers,
Piteusement fu de dire contrains :
Adieu te dy, noble cité de Rains (1).

(1) En 1388, Charles VI vint à Reims, au retour de la guerre de Gueldres ; il y fut déclaré majeur, et, à cette occasion, il y eut dans la ville du sacre repas somptueux et fêtes galantes. — Saint-Lié est une petite chapelle bâtie sur la montagne qui domine la plaine de Reims. — L'auteur de cette ballade est E. Deschamps.

REIMS AU XVII^e SIÈCLE.

Que Reims est un triste séjour!
Tout l'hiver, le soleil à peine
S'y montre une fois par semaine.
La nuit y dure tout le jour!
Tout l'été, l'objet que j'adore,
Pour les champs, quitte la cité :
Tout bien pesé, Reims est encore
Plus plaisant l'hiver que l'été (1).

(1) Ces vers ont été composés par F. de Maucroix, lorsqu'il était avocat, en 1653. Né à Noyon, en 1619, il mourut chanoine de Reims, en 1718. — *Œuvres diverses de Maucroix*, — L. Paris, t. I, p. 15.

LES RÉMOISES DU XVII^e SIÈCLE.

Il n'est cité que je préfère à Reims :
C'est l'ornement et l'honneur de la France ;
Car, sans compter l'ampoule et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.
Par ce point-là je n'entends, quant à moi,
Tours ni portaux, mais gentilles Galloises,
Ayant trouvé telle de nos Rémoises
Friande assez pour la bouche d'un roi (1).

(1) Ces vers célèbres sont de Jean de La Fontaine, l'élève des professeurs de Reims, l'ami du chanoine Maucroix et du peintre Hélard. — Ce jugement, rendu par un expert, a été confirmé par la postérité. — Note galante.

LE VOYAGE A REIMS.

Oh! ma foi! vive la Champagne!
A Reims me voici pour longtemps.
C'est un vrai pays de cocagne;
On y passe très-bien son temps. *bis.*
Dieu! quelle existence nouvelle
Pour un gourmet, un paresseux!
Je me roule dans la flanelle,
Et ne bois que du vin mousseux! *bis.*

Plus de chagrins,
Plus de chagrins sur les bords de la Vesle.
Non, je ne crains
Plus les chagrins;
Tous mes jours sont sereins.
A Reims, Reims!

On carde, on file, on lave, on tisse
Tant de fine laine chez vous,
Que toute femme, avec justice,
Devrait à Reims prendre un époux. *bis.*
L'hymen, dans sa moelleuse chaîne,
D'un bon mari lui ferait don,
Car l'homme qui vit dans la laine
Doit être doux comme un mouton. *bis.*
Plus de chagrins, etc.

L'air est pur, la cité tranquille;
Pour s'y plaire, que de raisons!
D'un coup d'œil on peut voir la ville,

Grâce à la hauteur des maisons. *bis.*
Des bras l'activité propice
Vous offre à Reims, dans tous les temps,
Des bons hommes.... en pain d'épice
Plus qu'on n'y compte d'habitants. *bis.*
Plus de chagrins, etc.

Si, par quelque folle incartade,
Voyageant loin du sol natal,
Par malheur, je tombe malade,
Je choisis Reims pour hôpital. *bis.*
Pour me guérir, au lieu de manne,
Je n'ai qu'à prendre des biscuits,
Biscuits trempés dans la tisane
Que l'on récolte en ce pays. *bis.*
Plus de chagrins, etc.

Pour mieux voir votre basilique,
Où plus d'un grand souvenir dort,
Auprès du chef-d'œuvre gothique,
J'ai pris ma chambre au *Lion-d'Or*. *bis.*
Ces beaux clochers du Moyen-Age
Parlent au voyageur fervent;
Mais, pour quelqu'un du voisinage,
Les cloches parlent trop souvent. *bis.*
Plus de chagrins, etc.

Ardent amateur de l'antique,
Vainement, et j'en ai gémi,
J'ai cherché, comme une relique,
La Sainte Ampoule à Saint-Remi. *bis.*
Mais au théâtre, où va la foule,
J'ai tant applaudi de refrains,
Que moi, qui voulais une ampoule,
Je m'en suis trouvé plein les mains. *bis.*

Plus de chagrins,
Plus de chagrins sur les bords de la Vesle,
Non, je ne crains
Plus les chagrins;
Tous mes jours sont sereins
A Reims, Reims (1)!

(1) Chanson composée par E. de Pradel, improvisateur. — 1837.

LES RÉMOIS D'AUJOURD'HUI.

Jadis, une humble diligence
De maint Rémois étonnait l'œil;
Pour une affaire d'importance,
On allait jusqu'à.... Cormontreuil!
Aujourd'hui, grâce à la vapeur,
Le Rémois voyage sans peur,
Et, ce qu'à bon droit on remarque,
S'il meurt ailleurs qu'en son pays,
Ce n'est point parce qu'il s'embarque
Sans emporter quelques biscuits.
Voilà pourquoi tous les Rémois
Voyagent bien plus qu'autrefois!

A cette époque de lumière,
Reims fut longtemps déshérité.
Houzeau parut : la ville entière
A resplendi de sa clarté.
S'il y demeure, par hasard,
Quelque pessimiste en retard
Ou quelque louche misanthrope
Qui rêve un monde tout en noir,
Honte à cet entêté myope,
Qui persiste à ne pas y voir!
Voilà pourquoi tous les Rémois
Sont plus éclairés qu'autrefois!

Parfois, l'amant, près de sa belle,
N'ose laisser parler son cœur,
Et la plume tombe, rebelle,

D'entre les doigts de maint auteur.
Pour rendre l'homme audacieux,
Il est un philtre précieux;
Et si l'esprit bat la campagne,
Quand il veut s'unir à l'amour,
A Reims, dans les flots du Champagne,
Tous deux renaissent chaque jour.
Voilà pourquoi tous les Rémois
Ont bien plus d'esprit qu'autrefois (1)!

(1) Cette chanson est l'œuvre de M. P. Dubois. — Elle est tirée d'une comédie-proverbe intitulée : 99 *Moutons*, etc. — Reims, 1853.

LE RENDEZ-VOUS DE LA FOIRE DE REIMS.

Aujourd'hui qu' la gaîté brille,
Faut joliment s'amuser ;
Faut fair' danser les jeunes filles ;
Amis, il faut s'en donner.

A la foire de Reims courons,
Jeunes garçons, jeunes fillettes ;
Que l'harmonie des violons
Nous fasse pincer l' rigodon !

A Reims, il y a d' jolies filles,
Des minois faits pour charmer ;
Dans leurs yeux l'amour pétille,
Leur vertu est admirée. — A la foire, etc.

Les filles des voisins villages
Ont aussi jolis maintiens.
Ell' viennent pour danser, je gage,
Au refrain des tambourins. — A la foire.

Les garçons, justes et paisibles,
Sont aimés d' la société.
Leur gaîté franche et sensible
Partout sera respectée. — A la foire, etc.

Jeunes garçons, jeunes filles,
Accourez donc folâtrer :
Aux hiboux faisons la mine,
Conservons notre gaîté. — A la foire, etc.

Pères et mères de famille,
Quelle ivresse de voir danser
Jeunes garçons et jeunes filles !
Vous en êtes les ouvriers.

A la foire de Reims courons,
Jeunes garçons, jeunes fillettes ;
Que l'harmonie des violons
Vous fasse pincer l' rigodon (1).

(1) Il s'agit de la grande foire ouverte à Reims le lundi de Pâques. Nous engageons nos jeunes compatriotes à conserver la bonne réputation de leurs devanciers. — On n'osera plus leur appliquer ce foudroyant couplet qu'un soir j'entendis chanter dans le faubourg Cérès :

Quand un garçon vaut mieux qu'un chien,
C'est par aventure :
Si par hasard il fait du bien,
C'est contre sa nature.

LA FOIRE DE REIMS AU XVIe SIÈCLE.

L'autr' jour, je revenois
De la foire de Reims.
Je rencontrai trois nonnes
Qui dansoient main à main :

— Faut-il que je vous aime,
Moi qui n' vous connois point !

Je rencontrai trois nonnes
Qui dansoient sur le foin ;
La plus jeune des trois,
Elle ne dansoit point. — Faut-il, etc.

La plus jeune des trois,
Elle ne dansoit point ;
Je la pri' de me dire
Quelle douleur la point. — Faut-il, etc.

Je la pri' de me dire
Quelle douleur la point :
— Si vous êtes malade,
Ne me le célez point ! — Faut-il, etc.

Si vous êtes malade,
Ne me le célez point ;
Je vous don'rai d'une herbe
Qui croît dedans la main. — Faut-il, etc.

Je vous don'rai d'une herbe
Qui croît dedans la main.
Si-z-en prenez le soir,
Guarirez le matin. — Faut-il, etc.

Si-z-en prenez le soir,
Guarirez le matin.
— Vraiment, se dit la fille,
Voilà bon médecin ! — Faut-il, etc.

Vraiment, se dit la fille,
Voilà bon médecin,
Qui guérit les fillettes
Et ne les blesse point.

— Faut-il que je vous aime,
Moi qui n' vous connois point (1).

(1) 1548. — *Molière musicien*. — Castil-Blaze, tome II, page 186.

SENS AU XVIe SIÈCLE.

Noble ville de Sens, ville de renommée,
Auprès de la rivière tu es bien colloquée.
D'une part, les bons vins, et d'autre part, la prée ;
Les jardins d'environ valent une contrée.

SENS AU XIXe SIÈCLE.

Sens, ville agréable et simple en apparence,
Tu contiens en tes murs mille magnificences ;
Car qui voit Sens et ses environs
Sent en son sein cinq cents sensations.

TROYES EN CHAMPAGNE (1385).

Adieu, m'amour! adieu, Troye en Cham-
Adieu, plaisant et très douce cité! [paigne!
De mon départ faut que je me complaigne :
Adieu, m'amour! adieu, Troye en Champaigne!
En France n'a, n'en royaume d'Espaigne,
Ville que soit de tel authorité :
Adieu, m'amour! adieu, Troye en Champaigne!

Noble cité, ville très amoureuse,
Adieu te dy, jusques à mon retour :
De Champaigne es comtesse vertueuse.
Noble cité, ville très amoureuse,
Troye as nom; à tous es gracieuse,
Bons cytoyens, dames de bel atour,
Noble cité, ville très amoureuse.

Troie est biaux noms, plaisant et gracieux,
Où l'on sçet bien gens d'onour festoyer;
De raison doit li lieux estre amoureux.
Troye est biaux noms, plaisant et gracieux :
Preuver le puis par Hélène et par ceulx
Qui de Grèce vouldrent la ostoyer.
Troye est biaux noms, plaisant et gra-
[cieux (1).

(1) Quand E. Deschamps fit cette ballade, il n'y avait pas encore un siècle que Troyes était la capitale du comté de Champagne. La cour y passa : réception gracieuse lui fut faite, et le poète paya la dette de la reconnaissance par d'aimables propos. — On disait jadis :

Femme de Troye,
Femme de proye.

VERTUS EN CHAMPAGNE (1380).

Vertus est ville vertueuse,
Où Dieux fist vertueusement
Mainte fontaine merveilleuse,
En sec lieu merveilleusement,
Pour arrouser le tenement.
Bons vins a, froment, soille, avaine,
Moulins, jardins, rivière saine,
Et qui court contre le souleil.
Sans tarir, vient de vive vaine :
Chascun le peut veoir à l'ueil.

Au piet du mont est fructueuse,
Fondée très dévotement,
De mainte église précieuse,
Deux crosses, collége ensement,
Nostre Dame premièrement,
Saint Sauveur, et sur le domaine
Saint Jehan : l'autre église prochaine
Est Saint Martin de doulz acueil,
Parroche du lieu souveraine :
Chascun le peut veoir à l'ueil.

Maison Dieu y a gracieuse,
Maladerie, et mesmement
Conté, seaulx, justice piteuse,
Très bon air, bel esbatement ;
Brie au-dessus, boys largement,
Carrières, Moymer, la Champaigne,

Et Marne de près l'accompaigne,
D'Espernay et à Bussueil.
Bons fruits a, bestaulx et montaigne :
Chascun le peut veoir à l'ueil.

L'ENVOY.

Prince, dès le temps Charlemaine,
Qui ficha son tref sur la plaine,
Devant Moymer est en estueil
Vertus, qui a moult à soufrir paine
Des Anglois par feu gasté et vaine :
Chascun le peut veoir à l'ueil (1).

(1) E. Deschamps, dans cette ballade, nous dépeint Vertus, sa patrie, à la fin du XIV^e^ siècle. En 1380, les Anglais saccagèrent cette ville et détruisirent la maison du poète. En 1388, Charles VI lui donna quatre cents écus d'or pour la relever. — La *Berle* est une source qui sort de dessous l'église Saint-Martin. — *Moymer* est un des noms donnés au mont Aimé. — *Bisseuil*, petit village situé entre Vertus et Epernay.

CHANSONS D'US ET COUTUMES

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Voici le premier jour de l'an!
Que donnerai-je à ma mie?
Une perdrisole
Qui va, qui vient, qui vole
Et qui vole aux champs.

Voici le deuxième jour de l'an!
Que donnerai-je à ma mie?
Deux tourterelles, une perdrisole, etc.

Voici le troisième jour de l'an!
Que donnerai-je à ma mie?
Trois ramiers au bois, deux tourterelles, etc.

Voici le quatrième jour de l'an!
Que donnerai-je à ma mie?
Quatre canards volant en l'air, trois ramiers.

Voici le cinquième jour de l'an!
Que donnerai-je à ma mie?
Cinq lapins courant par terre, quatre canards.

Voici le sixième jour de l'an !
Que donnerai-je à ma mie ?
Six lièvres aux champs, cinq lapins courant par [terre, etc.

Voici le septième jour de l'an !
Que donnerai-je à ma mie?
Sept chiens chassant, six lièvres aux champs.

Voici le huitième jour de l'an !
Que donnerai-je à ma mie?
Huit pourceaux grillant, sept chiens chassant.

Voici le neuvième jour de l'an !
Que donnerai-je à ma mie?
Neuf moutons tondus, huit pourceaux gril- [lant, etc.

Voici le dixième jour de l'an !
Que donnerai-je à ma mie?
Dix bœufs cornus, neuf moutons tondus, etc.

Voici le onzième jour de l'an !
Que donnerai-je à ma mie ?
Onze tonnes de vin blanc, dix bœufs cornus.

Voici le douzième jour de l'an !
Que donnerai-je à ma mie?
Douze moulins tournant,
Onze tonnes de vin blanc,
Dix bœufs cornus,
Neuf moutons tondus,
Huit pourceaux grillant,
Sept chiens chassant,
Six lièvres aux champs,
Cinq lapins courant par terre,
Quatre canards volant en l'air,

Trois ramiers au bois,
Deux tourterelles,
Une perdrisole
Qui va, qui vient, qui vole,
Et qui vole aux champs (1).

(1) Ardennes.—Collection de M. Nozor.—Aux étrennes données dans chaque couplet, on ajoute celles indiquées dans le précédent; aussi le dernier a-t-il seize vers.

LE JOUR DES ROIS.

LA PART DE DIEU.

Bonjour, dame de céans,
Vous et votre compagnie :
Si je viens ici présent,
Ce n'est pas par gourmandie,
Mais c'est pour l'amour de Dieu.
Donnez-nous la part à Dieu !

Si vous ne voulez la donner,
Ne nous faites point attendre,
Car il fait bien froid ; voyez,
J'ai ma camarade qui tremble,
Et nous tremblons bien tous deux.
Donnez-nous la part à Dieu !

La part à Dieu, ma bonne dame,
La part à Dieu, s'il vous plaît (1) !

(1) Yonne, Aube. — Collection de M. Lorin. — Le jour des Rois, à la nuit tombante, les jeunes filles de chaque village, par groupe de cinq à six, la tête cachée dans leur mante, et un panier neuf au bras, allaient chanter ces couplets à la porte des maisons où l'on fêtait les Rois. — On les faisait entrer, et elles recommençaient leur chanson ; après avoir tenté de les reconnaître, on leur donnait du gâteau

LA CHANSON DU JOUR DES ROIS.

Ecoutez, seigneurs bourgeois,
Nous prions Dieu et saint Eloy,
Le grand saint Hubert, notre Ardennois,
Qu'ils vous donnent bonne santé,
Bonne santé à volonté.
Quand nous serons tretous morts,
Et dans la terre boutés,
Point de parents ni d'amis
Ne nous viendront visiter.
Voilà la mort! qu'en ferons-nous?
En la jetant, elle fleurira
A l'honneur des trois rois (1).

(1) Gespunsart (Ardennes).—Collection de M. Collin.—Le jour des Rois, à l'heure où, sous chaque toit, se faisait le repas de famille, les pauvres gens, les petits chevriers allaient de porte en porte demander la part des pauvres, la part de Dieu.—Avant de prononcer les trois derniers vers, un des chanteurs pénétrait dans la maison, s'avançait vers le foyer, y prenait un charbon rouge, le jetait par terre comme pour purifier le sol, et sortait en achevant son couplet. Peut-être était-ce une réminiscence d'une vieille coutume ardennaise. La veille du jour des Rois, on allumait des torches de paille avec lesquelles on parcourait les jardins, en prononçant des malédictions contre les animaux malfaisants.

LA CHANSON DU ROY DE LA FÊVE.

Crions tous : — Le roy boit,
De forte haleine.
Vuider ore se doit
La tasse pleine.

Elisons quelque roy
Qui aime à boire :
Le vin chasse l'esmoy
De la mémoire.

Amis, en ce repas,
Beuvons sans trêve;
Nous n'élirons là-bas
Un roy de fêve.

Au Louvre, aussi bien
Qu'aux maisonnettes,
La mort n'espargne rien
De sa sagette.

Il ne nous faut nourrir
Longue espérance :
On voit souvent mourir
Qui, sain, n'y pense (1).

(1) *OEuvres d'*Amadis Jamyn, né à Chaource (Aube), édition de 1579.

LA RONDE DU JOUR DES ROIS.

Le jour des Rois, j'ai tant dansé,
Lon fariri, farira dondé,
Que je me suis mis une épine,
Une épine au, au,
Une épine au pied.
Lon fariri, farira dondaine,
Lon fariri, farira dondé.

Que je me suis mis une épine au pied,
Lon fariri, farira dondé.
Un jeune abbé a voulu l'o, l'o,
A voulu l'o, l'o,
A voulu l'ôter.—Lon fariri, etc.

Un jeune abbé a voulu l'ôter,
Lon fariri, farira dondé.
Mais je n'aime pas tous ces a,
Tous ces a, a, a,
Tous ces abbés-là.—Lon fariri, etc.

Je n'aime pas tous ces abbés-là,
Lon fariri, farira dondé.
Ils ont de si vilains ra,
De si vilains ra,
De si vilains rabats.—Lon fariri, etc.

Ils ont de si vilains rabats,
Lon fariri, farira dondé.
J'aime bien mieux tous ces o,
Tous ces o, o, o,
Tous ces officiers.—Lon fariri, etc.

J'aime bien mieux tous ces officiers,
Lon fariri, farira dondé.
Ils m'ont fait un si jo, jo,
Un si jo, jo, jo,
Si joli bouquet.—Lon fariri, etc.

Ils m'ont fait un si joli bouquet,
Lon fariri, farira dondé.
Ils me l'ont mis à mon blanc,
A mon blanc, blanc, blanc,
A mon blanc corset.—Lon fariri, etc.

Ils me l'ont mis à mon corset,
Lon fariri, farira dondé.
Puis ils m'ont fait tant ah! ah!
Fait tant ah! ah! ah!
M'ont fait tant danser.—Lon fariri, etc.

Puis ils m'ont fait tant danser,
Lon fariri, farira dondé,
Que je me suis mis une épine au, au,
Une épine au, au,
Une épine au pied.
Lon fariri, farira dondaine,
Lon fariri, farira dondé (1).

(1) Yonne.—Le dernier couplet ramène le second, et la chanson est sans fin.

LE MARDI-GRAS.

Mardi-Gras est arrivé
Tout couvert de lauriers;
Arrive, arrive avec ta fricasse,
Que je t'en barbouille la face.
Mardi-Gras est arrivé
Tout couvert de lauriers (1)!

LA QUÊTE DU MARDI-GRAS.

Saint Pançard n'a pas soupé :
Vous plaît-il de lui en donner ?
Une petite croûte de pâté ?
Taillez haut, taillez bas.
Si vous n'avez pas de couteau,
Donnez-lui tout le morceau (2).

(1) A Gouaix (Seine-et-Marne), les enfants parcourent le village en chantant ces vers.

(2) Dans les Ardennes et dans quelques villages du département de la Marne, on place sur un âne un garçon gras et joufflu, et on le présente de porte en porte en chantant ce couplet. On fait un joyeux souper avec ce qu'on a recueilli.

LA CHANSON DU MARDI-GRAS A MOIREMONT.

Cousin, cet anue, l' mardi gras, *bis.*
Tous les hommes sont à la rue bar,
Lon lan la di ri rette ;
Y mingeons dés tripes de berbis,
Lon lan la di ri ri.

C'est Pierrot Hérault qu'est le rouai : *bis.*
Sa royauté n'vaume in navai,
Lon lan la di ri rette,
Quand y s'rait a moyaietii pourri,
Lon lan la di ri ri.

Tous les souldats sont assi lûe ; *bis.*
On n'a ouarême iun da la rue,
Lon lan la di ri rette ;
Pou l' détrôner, on fri c' qu'on pourri,
Lon lan la di ri ri.

Cousin, tout c' qu'il avont de pu biau, *bis.*
C'est dés cocardés à liu chapiaux,
Lon lan la di ri rette,
Faites avo des ribans d' papiï,
Lon lan la di ri ri.

Verdeau y ine robe d'avocat, *bis.*
L' bounet carré et in rabat,
Lon lan la di ri rette :
C'est pou jugiër l' coq à mori,
Lon lan la di ri ri.

C'est in viï co qui pus d' dix ans ; *bis.*
Il est aussi dur qu'un fer blanc,
Lon lan la di ri rette ;
In loôe n'a pourrais point maingier ;
Lon lan la di ri ri.

Ma foi, v'là tous les baroteux : *bis.*
Jacquot Thoumás est avec zeux,
Lon lan la di ri rette.
Sauve-tu, Potier, la qu'on viï t' cris,
Lon lan la di ri ri.

Qu'est-ce aco ces foôes-là qui v'nont, *bis.*
L'un y n' civière, l'aute in palon?
Lon lan la di ri rette ;
Jean d'ssus in âne le d'vant derriir,
Lon lan la di ri ri.

On va faire sauter lés étaux *bis.*
Au bieau mitan de la rue haut,
Lon lan la di ri rette ;
J'ouarans comme y s'ront bourbillüs,
Lon lan la di ri ri (1).

(1) Patois de Moiremont (Marne). — *Almanach du département de la Marne.*

LE CHANT DES BRANDONS.

(1er DIMANCHE DE CARÊME.)

Saint Panceau, qui n'a pas soupé,
S'il vous plaît de lui en donner !
Taillez haut,
Taillez bas
Un bon morceau
Au milieu du plat.
Si vous n'avez pas de couteau,
Donnez tout le morceau ;
La jambe de fer,
Qui court comme un cerf;
La jambe de bos,
Qui reste au culot.
Si vous ne voulez rin donner,
Trois fourchettes,
Trois fourchettes,
Si vous ne voulez rin donner,
Trois fourchettes
Dâ vô gozier (1) ! ! !

(1) Canton de Charleville (Ardennes).—Le premier dimanche de Carême, se célébrait, dans les Ardennes, la fête des Brandons. Après avoir jeté dans un feu de fagots quelques chats, complices évidents des sorciers, on faisait, dans chaque maison, un joyeux souper. Les pauvres venaient à la porte chanter le couplet ci-dessus.—La malédiction contenue dans les six derniers vers ne se prononçait qu'en cas de refus. Saint Panceau, ou saint Pançart, était un saint de fantaisie, patron des gens de bon appétit : aussi, sa requête

LE SAMEDI-SAINT.

Je vous salue avec honneur :
N'oubliez pas les brouilloneurs.
Un jour viendra,
Dieu vous le rendra.
Alleluia !
Alleluia !
Alleluia (1)!

était-elle chantée dans toutes les occasions où il y avait festins, telles que baptêmes et noces.—La jambe de fer et la jambe de bois rappellent une légende ardennaise, aux termes de laquelle un laboureur hospitalier et charitable reçut de la Providence des jambes infatigables, des jambes de fer, tandis que son voisin, homme avare, se vit nanti de jambes de bois.—Collection de M. Collin.

(1) Cormontreuil (Marne). — Dans les communes sises aux environs de Reims, le Samedi-Saint, les enfants parcourent les rues en faisant retentir des crécelles, chantent ce couplet et crient tous ensemble : — « Voici l'heure des vêpres ! voici l'heure de la messe ! voici l'heure des ténèbres ! voici l'heure des matines ! » Puis ils demandent des œufs de Pâques. — Les enfants de chœur parcourent aussi nos communes en chantant, dans le même but, le cantique : *O filii*.

LES ŒUFS DE PAQUES.

Bonjour, la société!
Donnez, donnez, donnez!
Je viens quérir mes roulés :
Donnez, donnez, donnez (1)!

(1) Gouaix (Seine-et-Marne).— Les enfants de la Brie avaient l'habitude d'aller demander ainsi les œufs de Pâques. —Les *roulés* sont des œufs roulés et teints dans une liqueur rouge.

LA FLEUR D'AUBÉPINE.—MAI.

Aubépine, mon bien,
Je te cueille et te prends ;
Si je meurs en chemin,
Sers-moi de sacrement (1).

(1) Ardennes.—Collection de M. Colin.—L'aubépine, la fleur blanche, la fleur du printemps, était vénérée dans nos campagnes. On en faisait un emblème de pureté, et on lui prêtait des vertus merveilleuses ; on en portait aussi une branche comme un préservatif contre le tonnerre.

LE MAI.

Debout, fillettes! v'là le Mai!
Le Mai! le joli mois de Mai!

C'est le mois des amourettes;
C'est le mois chéri des fillettes;
C'est le joli mois de Mai!

A votre porte on boute, en Mai,
Bouquets, couronnes et le mai;
Aux filles de belle tournure,
Un peuplier de verte allure.—C'est, etc.

A votre porte on boute, en Mai,
Bouquets, couronnes et le mai;
A la bonne ménagère,
Chêne et bouleau qui prospère.—C'est.

A votre porte on boute, en Mai,
Bouquets, couronnes et le mai.
V'là pour la reine de nos belles:
Chapeau tout frais de fleurs nouvelles.

C'est le mois des amourettes;
C'est le mois chéri des fillettes;
C'est le joli mois de Mai (1).

(1) Sens (Yonne).—Nous avons recueilli grand nombre de chansons de Mai; souvent elles dépassent les dernières limites de la décence : nous ne pouvons les publier.

AUX MAI! AUX MAI!

Mère, voici le mois de Mai, *bis.*
Que tous ces garçons vont aux mai.
Pour couler la la la la la,
Pour couler la lessive.

Que tous ces garçons vont aux mai. *bis.*
Mère, m'y lairez-vous aller? — Pour, etc.

Mère, m'y lairez-vous aller? *bis.*
Un beau mai je rapporterai. — Pour, etc.

Un beau mai je rapporterai; *bis.*
A ma mie je le planterai. — Pour, etc.

A ma mie je le planterai. *bis.*
En lui plantant, je lui dirai. — Pour, etc.

En lui plantant, je lui dirai : *bis.*
Tenez, m'amie, voilà-z-un mai. — Pour, etc.

Tenez, m'amie, voilà-z-un mai. *bis.*
— On n'a pas un' fill' pour un mai. — Pour.

— On n'a pas un' fill' pour un mai. *bis.*
— Ni un garçon pour un bouquet.
Pour couler la la la la la,
Pour couler la lessive (1).

(1) Ardennes. — Collection de M. Nozot.

LA RONDE DU MOIS DE MAI.

Voici le mois de Mai,
Lon la la, tire lire,
Voici le mois de Mai :
Que donnerai-je à ma mie? *bis.*

Nous lui plant'rons un mai,
Lon la la, tire lire,
Nous lui plant'rons un mai
Devant sa porte jolie. *bis.*

Tout en plantant le mai,
Lon la la, tire lire,
Tout en plantant le mai,
Nous demand'rons la fille. *bis.*

Nous demand'rons la jeune,
Lon la la, tire lire,
Nous demand'rons la jeune,
Car c'est la plus jolie. *bis.*

La vieill', qui monte en haut,
Lon la la, tire lire,
La vieill', qui monte en haut,
Qui pleure et qui soupire. *bis.*

Son père, qui l'entend,
Lon la la, tire lire,
Son père, qui l'entend :
— Que vous faut-il, ma fille? *bis.*

— Ma sœur a des amants,
Lon la la, tire lire,
Ma sœur a des amants,
Et moi, je rest'rai fille. *bis.*

— Consolez-vous, ma fille,
Lon la la, tire lire,
Consolez-vous, ma fille,
Nous vous marierons riche. *bis.*

A un vendeur d'oignons,
Lon la la, tire lire,
A un vendeur d'oignons
Et marchand de pommes cuites. *bis.*

S'en va parmi la ville,
Lon la la, tire lire,
S'en va parmi la ville,
En criant aux pommes cuites. *bis.*

A quatre pour un sol,
Lon la la, tire lire,
A quatre pour un sol,
C'est d' la bonn' marchandise (1). *bis.*

(1) Boutancourt, Daigny (Ardennes). — Collections de MM. Collin et Nozot. — Le 30 Avril au soir, les jeunes gens des Ardennes parcouraient les villages en chantant des chansons joyeuses telles que celle-ci. On leur donnait des œufs ou de l'argent. — Le lendemain, ils plantaient un arbre orné de rubans et de fleurs devant la porte de l'église, et le plaçaient sous l'invocation de la Vierge. — Dans certaines communes, à la porte de chaque maison où se trouvait une jeune bachelette, on plaçait des branchages de charme, de bouleau, si elle était aimable et bonne; d'épine, si son humeur était revêche; de sureau, dont le fruit tache, si sa conduite n'était pas sans reproche.

MINUIT DU PREMIER MAI.

Voici le mois de Mai :
Il ne faut plus dormir.
Faut aller voir sa mie
A l'heure de minuit.
Lurette à fin luron !
Lurette à luron fin !

Elle est à sa fenêtre :
—Ma mie, y dormez-vous ?
—Je n'y dors pas : j'y veille.
Ami, je pense à vous.—Lurette, etc.

—J'ai l'épaule rompue
D'avoir porté le mai.
Si ma mie était sage (1),
Ell' m'en remercierait.—Lurette, etc.

Ma mie est trop jeunette :
D'amour n' sait ce que c'est.
Ma mie, ma douce amie,
Faites-moi un bouquet.—Lurette, etc.

—Quel bouquet vous ferais-je ?
Les romarins sont secs.
—La blanche marguerite
Ne perd pas sa couleur.—Lurette, etc.

(1) Ce mot a ici le vieux sens de la langue des Francs : il signifie savante, intelligente, qui connait les usages.

Non plus qu'une fillette,
Près d'un franc serviteur.
Ma mie, ma douce amie,
Pour un bouquet, mon cœur.
Lurette à fin luron!
Lurette à luron fin (1)!

(1) Yonne, Ardennes : Velly, Malandry.—Collection Th.-G. Tarbé. Collection de M. Nozot.

LE JOLI MOIS DE MAI.

Laissons le lit et le sommeil,
Cette journée :
Pour nous l'aurore au front vermeil
Est déjà née.
Or que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de Mai,
Aimons, Mignonne;
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Viens, belle, viens te promener
Dans ce bocage :
Entends les oiseaux jargonner
De leur ramage.
Mais écoute comme sur nous
Le rossignol est le plus doux,
Sans qu'il se lasse.
Oublions tout deuil, tout ennui,
Pour nous réjouir comme lui :
Le temps se passe!

Ce vieillard, contraire aux amants,
Des ailes porte,
Et, en fuyant, nos meilleurs ans
Bien loin emporte.
Quand ridée, un jour, tu seras,
Mélancolique, tu diras :
—J'étois peu sage,

Qui n'usois point de la beauté
Que si tost le temps a osté
De mon visage.

Laissons ce regret et ce pleur
A la vieillesse :
Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeunesse.
Or que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de Mai,
Aimons, Mignonne,
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne (1).

(1) Ces gracieux vers sont de notre compatriote Jean Passerat.—1580.

LA QUÊTE DU MOIS DE MAI.

Marie est une merveille
Plus brillante que le jour :
Sa beauté est sans pareille ;
Sans pareil est son amour.
A l'honneur de Notre Dame
Il nous faut chanter toujours :
Marie, à toi notre flamme !
Marie, à toi notre amour !

O mère de mon Dieu,
Vous quittez ce bas lieu
Pour jouir dans le ciel
Du repos éternel.
Ouvrez-nous donc, un jour,
Le céleste séjour.
Nous sommes à genoux :
Reine, priez pour nous (1).

(1) Collection de M. Collin.—Ces deux chansons étaient en usage à Gespunsart (Ardennes); la première est l'œuvre de M. Brouet, curé de cette commune : il fut enlevé, le 2 Août 1705, par des cavaliers autrichiens qui ravageaient les Ardennes, et ne reparut plus.—La seconde fut composée par M. Marcel, ancien officier des armées royales, mort en 1800.—On appelait *trimazettes* les jeunes filles qui chantaient ces couplets. Elles allaient les dire de porte en porte, pendant les quatre dimanches du mois de Mai. Les personnes mariées dans l'année leur devaient cinq sous. Le résultat de la quête servait à l'entretien de l'autel de la Vierge. Les trimazettes portaient des cierges aux processions; le dimanche, elles escortaient le pain bénit.

LA CHANSON DE MAI.

Bonjou, ma dame, vous n' savez?
C'est le mois qui est entré :
Il est venu vous demandei
Vote divine charité.

Oh! Jésus-Christ!
Oh! Jésus-Christ!
C'est le mois, note mois,
Le mois de Mai, qui est entré!

Trimasots! en nous en allant
Nous promenei eddans les champs,
Nous y ons trouvé les blés si grands,
Les aubépin' en fleurissant.—Oh! Jésus.

Dam', quand vot' mari s'ra dehors,
Que Dieu lui garde son sain corps!
N'en soit de peu, ni moins ni peu,
Ni en danger de sur son corps.—Oh! Jésus.

Ma dame, nous vous remercions;
C'n'est pas pour nous qu' nous demandons :
C'est pour la Vierge et son enfant;
Ell' priera Dieu et son fils.

Oh! Jésus-Christ!
Oh! Jésus-Christ!
C'est le mois, note mois,
Le mois de Mai, qui est entré (1)!

(1) Sainte-Menehould (Marne).—Le produit de la quête faite en chantant ces couplets était destiné à l'entretien de la chapelle de la Vierge.

LES TRIMOUZETTES.

Trimouzettes, emmi les champs! *bis.*
Nous ervenons eddans les champs ;
J'avons trouvé les blés si grands
Et lus avaines on avenont,
Trimouzettes, trimouzettes.

C'èt le Mai,
Mois ed Mai ;
C'èt le joli mois ed Mai.

Quand vot' mari s'on va déhors, *bis.*
Que Dieu soit bon à soun accord,
Et à l'accorde de son fils,
Fils Jésus, fils Jésus! — C'èt le Mai, etc.

Quand vous couchez vot' bel enfant, *bis.*
Vous le couchez et le leuvez,
Et à toute heure ed la journée,
Eddevant Dieu, eddevant Dieu. — C'èt, etc.

En passant eddevant vot' porte, *bis.*
C' n'èt pas pou nous qu' nous edmandons :
C'èt pou aidey achetey u cierge,
Et pou lumey la noble Vierge
Eddevant Dieu, eddevant Dieu. — C'èt, etc.

U p'tit brin ed vot' farine! *bis.*
C' n'èt pas pou nous qu' nous edmandons :

C'ét pou la Vierge et son saint fils,
Fils Jésus, fils Jésus! — C'ét le Mai, etc.

Mamselle, nous vous remercions. *bis.*
C' n'ét pas pou nous qu' nous edmandons :
C'ét pou la Vierge et son saint fils,
Fils Jésus, fils Jésus!

C'ét le Mai,
Mois ed Mai;
C'ét le joli mois de Mai (1).

(1) Berru, près Reims (Marne). — La quête des Trimouzettes avait aussi pour but de faire, avec la farine recueillie, un gâteau que mangeaient, le soir du premier Mai, les jeunes quêteuses.

LA CHANSON DE LA TRIMOUZETTE.

Trimouzette! belle femme de céans,
Nous revenons d'avas les champs ;
Nous ont trouvé les blés si grands,
La blanche épine en florissant,
Son fils Jésus, belle femme de céans.

Si nous venons devant votre porte,
C'est pas pour boire ni pour manger :
C'est pour aider à avoir un cierge,
Pour y lumer la Sainte Vierge,
Son fils Jésus, belle femme de céans.

Un petit grain de votre farine
Ne nous faites pas tant demander :
Notre Dame est bonne assez
Pour vous bien récompenser.
Son fils Jésus, belle femme de céans (1).

(1) Variante du pays de Rethel. — Au 1er Mai, une fillette, aussi jolie qu'on peut la trouver, est habillée de blanc : on lui pose sur la tête une couronne de fleurs et de rubans. Ses compagnes l'escortent et, en chantant ces trois couplets, elles vont de maison en maison demander de la farine pour en faire un gâteau. — L'argent recueilli sert à l'entretien de l'autel de la Vierge. — La jeune fille vêtue de blanc se nomme la *Trimouzette*.

LES TRIMOUZETTES DE SELLES.

Belle dame de céans,
En revenant parmi ces champs,
Nous avons trouvé les blés si grands,
Les avoines et l'avenant,
La blanche épine fleurissant.

Trimouzettes !
C'est le bai mois de Mai,
C'est le joli mois de Mai.

Quand votre mari s'en va dehors,
Que Dieu lui donne son accord,
Et l'accord de son fils,
De son fils Jésus-Christ.—Trimouzettes.

Quand vous couchez votre bel enfant,
De la main de Dieu doit être sagné (1),
Au coucher, au lever,
A toute heure de la journée,
Devant Dieu.—Trimouzettes, etc.

Un petit brin de vot' farine!
Un petit œuf de vot' géline!
C' n'est pas pour boire, ni pour manger:
C'est pour avoir un joli cierge,
Pour lumer la Sainte Vierge.—Trimou-
[zettes, etc.

(1) Signé.—A Châlons, on disait le *sanne*, pour le signal, la cloche.

Madame, nous vous remercions :
Nous prierons Dieu pour votre maison.
Notre-Dame est bonne assez
Pour vous bien récompenser.

Trimouzettes !
C'est le bai mois de Mai,
C'est le joli mois de Mai (1).

(1) Commune de Selles (Marne). — *Statistique* de la commune, par M. l'abbé Bosc.

LES TRIMAZOTS

No vlà au temps des trimazots,
Qui vont chanté pé mont, pé vaux !
Voleu savoué tot plein d' novelles
Sur les guechons, sur les bachelles ?
O trimazos !
Ç'at le Maye !
O mi Maye !
Ç'at le joli mois de Maye !
Ç'at le trimazots(1) !

(1) Patois du pays de Bar-le-Duc, de Vitry-le-François, de Chaumont, de Langres.—Cette chanson, dont nous n'avons, malheureusement, que ce couplet, était chantée par trois jeunes garçons : on les nommait les *trimazots*.

CHANSON DE LA FONTAINE D'AZON.

(20 Juillet.)

Auprès d'Azon,
Sur le gazon,
On voit des fillettes gentilles
Jeter dans l'onde leurs aiguilles,
Pour connaître, à leur mouvement,
Si, dans le cours de l'an,
Elles cesseront d'être filles.
Je ne sais si le signe est bon,
Mais l'aiguillette allait au fond.

Dans ce mystérieux bassin,
Gente Samaritaine,
Jadis, consultait de l'hymen
La fortune incertaine.
Pour jouir d'un parfait bonheur,
Mes amis, faut avoir un cœur
Pur comme la fontaine (1).

(1) Sens. — Collection G.-Th. Tarbé. — Lorsque sainte Colombe eut été martyrisée près de Sens, un seigneur, nommé Azon, lui donna la sépulture, et sur sa tombe éleva un oratoire détruit seulement en 1793. Près de là jaillissait une source qui prit le nom du fondateur. Le jour de la fête dite de Sainte-Colombe, les jeunes filles de Sens se rendaient à cette source, et plaçaient légèrement sur les eaux des épingles ou des aiguilles. Si elles surnageaient un instant, elles se mariaient dans l'année. — De là joie, crainte et désespoir ; de là ces deux couplets, et bien d'autres que nous ne pouvons publier.

LA TOUSSAINT,

OU LES NIFLETTES DE PROVINS.

Voilà mes petites, voilà mes grosses,
Voilà mes niflettes toutes chaudes!
C'est mon maître qui les fabrique,
Pour contenter ses pratiques.
Arrivez tous, petits et grands,
Voyez, c'est tout chaud, tout bouillant!
Voilà mes petites, voilà mes grosses,
Voilà mes niflettes toutes chaudes (1)!

(1) Provins. — MM. Michelin et Bourquelot. — A Provins, depuis un temps immémorial, ce couplet est chanté, le jour de la Toussaint, par de jeunes marchands de *niflettes*. On nomme ainsi des pâtisseries chaudes et pleines de crême. — *Niflet* est un surnom donné aux gourmets. — *Nifler*, *renifler*, c'est flairer avec affectation.— Se régaler le 1er Novembre, est-ce une réminiscence des repas funéraires des anciens? est-ce célébrer joyeusement la fête de tous les saints?

LE DIT DU COUVRE-FEU, A PROVINS.

Au soir que chascun voise
En son hotel pour peur de noise,
Et au matin la gent pour voir,
A Dieu servir faire emouvoir :
Le nom de Marie je porte,
Qui est de paradis la porte.
1398 (1).

(1) La moyenne cloche de l'église de Saint-Pierre, à Provins, servait à sonner le couvre-feu et l'angélus. Elle portait ce sixain, et fut refondue en 1700.—Collection de M. MICHELIN.

LES PETITS PATÉS DE MELUN.

Eh ! v'là les p'tits,
Eh ! v'là les gros,
Eh ! v'là les p'tits
Pâtés tout chauds !

C'est mon maître qui les fabrique,
Pour contenter sa pratique :
Ils sont tout chauds et tout bouillants,
Brûlent la gueule et cassent les dents.—
[Eh ! v'là, etc.

Descendez, jeunes fillettes !
J'ai de quoi vous contenter.
Si vous en voulez, bellettes,
Faites un signe : je vais monter.

Eh ! v'là les p'tits,
Eh ! v'là les gros,
Eh ! v'là les p'tits
Pâtés tout chauds (1) !

(1) Melun (Seine-et-Marne).—Collection de M. G. Leroy.

LA CHANSON DE GUINANDO.

(NOVEMBRE.)

Guinando ! par saint Simon,
Dieu bénit votre maison
Et les quatre cierges !
Dieu bénit la Vierge !
Je m'enfuis parmi ces champs :
Je rencontre trois colombes blanches
Et trois cierges tout ardents.
Ouvrez-moi les portes du paradis.
—Elles y sont d'hier à minuit,
Pour les morts et pour les en vie,
Et pour les bons saints du paradis.

Donnez, donnez du pain à Dieu !
Donnez ces œuvres à Dieu,
Qui sont si belles ;
Elles reluisent comme une chandelle.

Comme une étoile,
Marie pucelle s'en va devant,
Pleurant son fils, montrant son sang.
Ah ! que de peines ! que de tourments !

En quinze jours et quinze nuits,
En quinze vendredis bénis,
Béni le fruit qui m'a nourri !
Va, Guinando !

Guinando en fleur de lis,
Prête-moi tes souliers gris,
Pour aller en paradis,
Paradis qu'il fait si bon!

Dans le jardin de Notre Seigneur,
Notre Seigneur aveint sa nappe,
Son pain et son fromage.
Va, Guinando (1)!

(1) Gouaix (Seine-et-Marne).—Chaque année, quand l'hiver commençait, des femmes, des jeunes filles, des jeunes garçons, allaient de maison en maison réciter la chanson de Guinando. On leur donnait de la farine, des noix, de l'huile, de la chandelle et de l'argent. La recette servait à assurer le luminaire et le passe-temps des veillées auxquelles chacun se rendait.—Cet usage est tombé en désuétude. Le texte de la chanson de Guinando est bien loin de sa rédaction primitive : tel que nous le donnons, il a peu de sens ; nous n'avons pas voulu le rectifier.

LE DICT DE LA SAINTE LUCE.

(13 Décembre.)

Heureux jour de sainte Luce,
Qui croit du saut d'une puce,
Raccourcissant les ennuis
Qu'apportent les longues nuits,
France t'honore et te remarque,
D'autant qu'à ce jour fut né
Son roi du ciel ordonné.
Déjà vingt et vingt années
A tel jour sont retournées,
Depuis qu'en ce monde vint :
Dieu veuille encor qu'il en compte
Vingt encore et encor vingt,
Avant d'estre au bout du compte (1)!

(1) Ces vers sont du Troyen Jean Passerat, un des auteurs de la *Satyre Ménippée*, ce spirituel ouvrage qui sauva la nationalité française et nous donna un grand roi. Henri IV naquit à Pau, le 13 Décembre 1553.—Ces vers furent donc faits en 1594.

EXORCISMES AU NOM DE SAINT NICAISE, DE SAINT ESTRICQUE ET DE SAINTE GERTRUDE.

(14 Décembre.)

Rats et rates, souviens-toi
Que c'est aujourd'hui la Saint-Nicaise.
Tu partiras de chez moi,
Sans attendre ton aise,
Pour aller à..... en poste.
Tu t'en iras trois par trois (1).

1re VARIANTE.

Rats et rates, souviens-toi
De la mort et martyre de sainte Gertrude.
Tu partiras deux par deux et par un,
Pour aller à. . . . . .

(1) Ardennes. — Collection de M. Nozot. — On devait écrire cette formule sur autant de feuilles de papier qu'il y avait d'endroits ravagés par les rats, nommer la personne qui les chassait, désigner l'endroit où on les envoyait, ordonner le défilé par nombre impair, 3, 5 ou 7. — Si, pour aller au lieu où on les expédiait, il fallait passer un cours d'eau, il était nécessaire d'y placer une planche en guise de pont. Enfin, on devait réciter cinq *Pater* et cinq *Ave*. — Au bout de neuf jours, les rats avaient quitté la maison.

2e VARIANTE.

Rats et rates, je vous conjure,
Au nom du grand Dieu vivant
Et en celui de sainte Gertrude,
D'aller à. . . . . .

3e VARIANTE.

Rats et rates, vous qui avez mangé le cœur de saint Estricque, je vous conjure, en son nom, de vous en aller à. . . . . .

4e VARIANTE.

Rat, roi des rats,
De la Saint-Nicaise
Te souviendras.
Va-t-en, va-t-en,
Sans attendre ton aise!
Dirige-toi sur. . . .
Et ne reviens plus (1)!

(1) Pour chasser les souris, on écrivait sur quatre morceaux de papier cette formule : *Ubi ceciderunt qui operant iniquitates, expulsi sunt, nec potuerunt stare.* — On les plaçait aux quatre coins de la pièce ravagée, puis on y jetait de l'eau bénite en disant : *Asperges me, Domine,* etc.

Il y avait dans le diocèse de Reims un formulaire qu'on disait approuvé par le cardinal de Mailly et qu'on récitait pour défendre la vigne contre les insectes qui lui nuisaient. Il est en latin et trop long pour être rapporté ici.

L'ORAISON DU LOUP.

—Où vas-tu, loup ?
—Je vais, ne sais où,
Chercher bête égarée
Ou bête mal gardée.
—Loup, je te défends,
Par le grand Dieu puissant,
De plus de mal leur faire
Que la Vierge, bonne mère,
N'en fit à son enfant (1).

(1) Cet exorcisme, usité, dans le siècle dernier, en Brie, a été par nous recueilli à Gouaix (Seine-et-Marne).—Le loup est aussi, dans notre province, le héros d'un jeu d'enfants : l'un d'eux joue le rôle du loup ; les autres se tiennent à la queue *leu leu*, et chantent ces vers en marchant :

Prom'nons-nous dans les bois,
Pendant que le loup n'y est pas.
—Loup, y es-tu?

Le loup répond :

—Non, je n'y suis pas.

La chanson recommence jusqu'à ce que le loup dise :

—Oui, j'y suis !...

Alors, il doit toucher l'enfant qui se trouve le dernier de la queue leu leu. Ses camarades doivent le défendre, sans se séparer, en faisant d'habiles évolutions pour fermer le passage au loup. Quand il a triomphé, l'enfant touché devient *loup*, et le loup passe, comme *berger*, à la tête de la colonne.

L'ORAISON DE SAINT CHASSETRUBLE.

Saint Chassetruble,
Chassez le mulot qui truble
Champ, meule et grenier ;
Qu'il suive la dent de harse
Cassée, dans les champs éparse ;
Qu'il aille périr ou se noyer (1).

(1) Everly, Gouaix (Seine-et-Marne). Pour chasser les mulots de son toit, il faut ramasser la dent d'une herse cassée par hasard, et la mettre dans une carrière ou un marécage. Ils s'y rendront dès que la prière ci-dessus sera dite. — Dans quelques communes des Ardennes, on croit aussi au pouvoir de la dent de herse brisée de même par hasard. Il faut, entre onze heures et minuit, en frapper des coups rapides sur une pelle, en faisant trois fois le tour du bâtiment ravagé par les rats. La formule suivante est de rigueur : « Rats et rates, je vous conjure, de la part du grand Dieu vivant, de sortir de cette demeure, et d'aller prendre résidence à ..... »

EXORCISMES CONTRE LES MULOTS

ET AUTRES ANIMAUX MALFAISANTS.

Sortez, sortez d'ici, mulots!
Ou je vais vous brûler les crocs!
Quittez, quittez ces blés!
Allez, vous trouverez
Dans la cave du curé
Plus à boire qu'à manger.

VARIANTE.

Taupes et mulots,
Sortez de l'enclos!
Allez chez le curé!
Beurre et lait
Vous y trouverez
Tout à planté (1).

(1) Yonne, Marne, Aube.—On prononçait ces exorcismes, qui variaient suivant les pays, en parcourant les champs le 1er dimanche de Carême, des torches allumées à la main.

MARIÉS ET MAL MARIÉS

LA REQUÊTE DE LA MARIÉE

Je suis mariée,
Vous le savez bien.
Si je suis trompée,
Je n'en dirai rien.
Ouvrez-moi la porte :
Je dînerai bien.
Ouvrez-moi la porte :
J'vous aimerai bien (1).

(1) Everly, Gouaix (Seine-et-Marne).—Au retour de la messe, le marié seul est reçu dans la maison nuptiale. La mariée doit chanter ce couplet avant de voir la porte s'ouvrir devant elle.

LA MARIÉE A SON MARI, A SA FAMILLE.

Souvent, par un doux entretien,
Tu me parlais de mariage.
Je me faisais, de ce charmant lien,
La plus délicieuse image.
Les serments que me fit ton cœur,
Font l'aurore de mon bonheur.

L'amour,
En ce jour,
M'unit à toi pour toujours.

Tu me s'ras doux et complaisant;
Moi, j' te s'rai fidèle et sincère.
On verra de ce lien charmant,
On verra enfin le modèle.
Toujours unis, toujours amants,
Nous fixerons l'aile du temps. — L'amour.

De tes respectables parents
J'entre aujourd'hui dans la famille;
Je m'unis à leurs sentiments,
Je veux être leur bonne fille.
Maman, je n'oublierai jamais
Ni vos tendress's, ni vos bienfaits.

L'amour,
En ce jour,
M'unit à toi pour toujours (1).

(1) Brie.—Blandy, Moisenay, Champeaux.

LA REQUÊTE DE LA MARIÉE.

Mon mari,
Mon petit mari,
Ouvrez-moi la porte !
Mon cœur me porte,
Mon ami doux,
A coucher avec vous
Tantôt,
Tôt et tôt.

Ma femme,
Ma petite femme,
Ouvrez-moi la porte !
Mon cœur me porte,
Mon cœur, mon choux,
A coucher avec vous
Tantôt,
Tôt et tôt (1).

(1) Villages de la montagne de Reims.—Après la messe de mariage, on ramenait les mariés à la maison nuptiale. Le marié y entrait le premier et fermait la porte. Sa femme, à genoux sur un fagot d'épines, chantait trois fois ce premier couplet, puis la porte s'ouvrait pour elle. Le marié, à son tour, allait, à genoux sur le même fagot, chanter trois fois le deuxième couplet ; après quoi on le recevait, et le repas des noces commençait.

LA CHANSON DE LA MARIÉE.

LES ADIEUX.

Quand on marie sa fille,
On doit la revêtir.
On lui met robe sur robe,
Mariage à son plaisir :
Allez, allons, la deridette,
Et allons donc, la deridon !

On lui met robe sur robe,
Mariage à son plaisir,
Et un cotillon rouge,
Pour dire : Adieu, plaisir ! — Allez, etc.

Et un cotillon rouge,
Pour dire : Adieu, plaisir !
Adieu, père ! adieu, mère !
Adieu, tous mes amis ! — Allez, etc.

Adieu, père ! adieu, mère !
Adieu, tous mes amis !
Je me mets en ménage,
Avecque mon mari. — Allez, etc.

Je me mets en ménage,
Avecque mon mari,
Pour toute ma jeunesse,
Et ma vieillesse aussi.
Allez, allons, la deridette,
Et allons donc, la deridon (1) !

(1) Marne, Ardennes — Ces adieux ont été d'usage dans toute la Champagne.

CHANT DE GRACES
APRÈS LE REPAS NUPTIAL.

Grâce soit rendue
Au Dieu de lassus
De la bienvenue
De son filz Jésus,
Qui nasquit de Vierge
Sans corruption,
Pour nostre descharge
Souffrit passion.

Alleluia, alleluia,
Kyrie, Christe, Kyrie,
Eleison.

Adam, nostre père,
Nous mit en danger,
De la pomme chère
Qu'il voulut manger.
Il nous mit en voie
De damnation;
Mais Dieu nous envoie
La salvation.—*Alleluia*, etc.

Dieu conserv' la vie
A nostre bon roi!
Qu'il nous l' garde en vie
Toujours dans la foi!
Chantons sa victoire
De nos ennemis!

Rendons à Dieu gloire
De son paradis !—*Alleluia*, etc.

Lui étant fidèles,
Il nous conservera,
Et toutes les querelles
Il apaisera ;
Rendant la justice
Aux petits, aux grands,
Punissant le vice ;
Et vivrons contents.—*Alleluia*, etc.

Nous ferons prières,
Généralement,
Pour pères et mères,
Frères, sœurs et parents,
Et pour toutes les âmes
Qui sont en prison :
Que Dieu, par sa grâce,
Leur fasse pardon!—*Alleluia*, etc.

Grâce aussi faut rendre
Au sauveur Jésus,
Qui de bonnes viandes
Nous a tous repus,
Pain et vin sur table
Et bon feu aussi..
Rendons-lui hommage !
Crions : Dieu, merci !—*Alleluia*, etc.

Voisins et voisines,
Bienvenus soyez !
Pour une chopine
Ne vous enfuyez !
Et suivons les traces
De nos pères les vieux :

Faut boire après graces,
Pour estre joyeux.—*Alleluia*, etc.

Avant de sortir
De cette maison,
Il faut avertir
Avecques raison
Qu'on nous donne à boire
Encore une fois,
Puisqu'on s'en retourne,
Tout chacun chez soi.

Alleluia, alleluia,
Kyrie, Christe, Kyrie,
Eleison (1).

(1) Cette chanson remonte au moins au XVI[e] siècle.— Elle est indiquée comme très-ancienne dans les Mémoires de notre compatriote Pussot, contemporain d'Henri IV.— Voyez tome XXV des *Travaux de l'Académie de Reims*.

LA RONDE DU MARIAGE.

Jeunes filles de mon âge,
Qui pensez à vous marier,
Pensez bien à ce que vous faites,
Auparavant de commencer.

C'est un lien qui se lie,
Et qui ne peut se délier.

Pensez bien à ce que vous faites,
Auparavant de commencer.
Quand les garçons sont en âge,
Ils sont serviteurs assez. — C'est, etc.

Quand les garçons sont en âge,
Ils sont serviteurs assez ;
Quand ils sont à leur ménage,
Ce sont des diables déchaînés. — C'est, etc.

Quand ils sont à leur ménage,
Ce sont des diables déchaînés.
Ils s'en viennent voir leur femme
Dessous la cheminée pleurer. — C'est, etc.

Ils s'en viennent voir leur femme
Dessous la cheminée pleurer.
—Que pleurez-vous, chère femme ?
Qu'avez-vous donc à pleurer ? — C'est, etc.

Que pleurez-vous, chère femme ?
Qu'avez-vous donc à pleurer ?

— J'ai beau à pleurer, dit-elle,
Mes plus beaux jours sont passés. — C'est.

J'ai beau à pleurer, dit-elle,
Mes plus beaux jours sont passés.
Quand j'étais fille, chez mon père,
Tous les soirs, j'allais danser. — C'est.

Quand j'étais fille, chez mon père,
Tous les soirs, j'allais danser;
Tous les soirs, j'allais danser,
Le matin, me promener. — C'est, etc.

Tous les soirs, j'allais danser,
Le matin, me promener;
A présent, dans mon ménage,
J'ai autre chose à penser. — C'est, etc.

A présent, dans mon ménage,
J'ai autre chose à penser :
J'ai mon mari à complaire,
Des enfants à contenter.

C'est un lien qui se lie,
Et qui ne peut se délier (1).

(1) Ardennes. — Collection de M. Nozor. — Dans quelques cantons du Vermandois, les jeunes filles adressaient à la mariée une chanson dont nous n'avons que ces quelques vers :

Vous voilà donc liée,
Madame la mariée,
Avec une chaine d'or,
Jusques à la mort....

LE CHAUDEAU,

OU LE LENDEMAIN DES NOCES.

UNE JEUNE FILLE OU UN JEUNE GARÇON.

Sur le pont d'Avignon, j'ai ouï chanter la [belle,
Qui, dans son chant, disait une chanson nou- [velle :

Ouvrez la porte, ouvrez, nouvelle mariée !
Nos amours sont sur l'eau dans un bateau de [verre;
Le bateau s'est cassé, nos amours sont par [terre.
Ouvrez la porte, ouvrez, nouvelle mariée !

LA MARIÉE.

Comment que j'ouvrirais? Je suis au lit [couchée,
Auprès de mon mari, la première nuitée.
Attendez à demain, la fraîche matinée,
Pour que mon lit soit fait, ma chambre balayée,
Et que mon mari soit à gagner sa journée.

UN JEUNE HOMME.

Comment que j'attendrais? J'ai la barbe [gelée,
La barbe et le menton, la main qui tient l'épée.

J'ai mon cheval grison qui en a la tranchée,
Et mon petit chien blanc qui mord dans la gelée.

Ouvrez la porte, ouvrez, nouvelle mariée !
Sont trois petits oiseaux qui ont pris leur volée.

Ils ont volé si haut, qu'ils ont la mer passée;
La mer et les poissons, et toute la marée.

Sur le château du roi ils ont pris reposée,
Ils ont pondu, couvé, ont amené grouillée.

Sur la table du roi ils ont pris leur béchée.
Ouvrez la porte, ouvrez, nouvelle mariée (1)!

(1) Collection de MM. Lhuillier et Leroy, de Melun.— Dans quelques cantons de la Brie, notamment dans celui de Crécy, le lendemain des noces, les jeunes garçons et les jeunes filles du village allaient de bonne heure frapper à la porte des nouveaux mariés, et leur chantaient ces couplets. —Quand ils avaient fini, on leur ouvrait la porte, et ils offraient aux jeunes époux du vin chaud et sucré avec des grillades de pain : c'est ce qu'on nommait le *chaudeau*.— L'origine de cet usage se perd dans la nuit des temps.

LA QUESTION D'ARGENT.

Jeunes filles à marier,
Qui pensez au mariage,
Ne regardez pas le bien :
Regardez le personnage.

Je le voudrais, mais ne puis,
Dans mon cœur mettre en oubli.

Ne regardez pas le bien :
Regardez le personnage.
J' voulus regarder au bien :
J' suis malheureuse en ménage.

Je le voudrais, mais ne puis,
Dans mon cœur mettre en oubli.

J' voulus regarder au bien :
J' suis malheureuse en ménage.
Mon père m' dit tous les jours :
— Ma fill', fais-lui bon visage.

Je le voudrais, mais ne puis,
Dans mon cœur mettre en oubli.

Mon père m'dit tous les jours :
— Ma fill', fais-lui bon visage.
— Bon visage ! hélas ! on n' peut
Contrefair' son personnage.

Je le voudrais, mais ne puis,

Dans mon cœur mettre en oubli.

Beau visage ! hélas ! on n' peut
Contrefair' son personnage.
Je voudrais qu'il fût noyé :
Je rirais bien davantage.

Je le voudrais, mais ne puis,
Dans mon cœur mettre en oubli.

Je voudrais qu'il fût noyé :
Je rirais bien davantage.
Je ne mettrais pas de noir :
Cela sent trop le veuvage.

Je le voudrais, mais ne puis,
Dans mon cœur mettre en oubli.

Je ne mettrais pas de noir :
Cela sent trop le veuvage.
Je mettrais mon habit gris,
Qu'exprès pour cela je garde.

Je le voudrais, mais ne puis,
Dans mon cœur mettre en oubli (1).

(1) Yonne.

LA MAL MARIÉE.

Mon père me maria
Avecque un planteur de vignes.

Tra la, mal mariée me voilà déjà !
Déjà mal mariée !

Le premier jour de mes noces,
Je couchai au pied de la vigne.

Tra la, mal mariée me voilà déjà !
Déjà mal mariée !

Il m'a battue,
Que je ne puis m'endormir.

Tra la, mal mariée me voilà déjà !
Déjà mal mariée !

Je l'irai dire au roi,
Au curé de la ville.

Tra la, mal mariée me voilà déjà !
Déjà mal mariée !

— Bonjour, Monsieur le curé, hier,
[vous m'avez fait femme,
Aujourd'hui, faites-moi fille.

Tra la, mal mariée me voilà déjà !
Déjà mal mariée !

— Je ne sais faire les filles
Comme je sais faire les femmes.

— Tra la, mal mariée me voilà déjà !
Déjà mal mariée !

Le curé lui répond :
— Retournez au village.

— Tra la, mal mariée me voilà déjà !
Déjà mal mariée (1) !

(1) Ardennes.— Collection de M. Nozor.

LE BON MARI DE NOGENT-SUR-SEINE.

Ce matin, je me suis levé de bon matin.
J'ai couru chez mon voisin.
Voisin?—Ouin.
—Ma femme est morte; si la tienne l'était aussi,
J' ferions la noce.
Tra déri déra,
Tra la la la la.

J'ai couru chez le marguillier.
Marguillier?—Ouin.
—Ma femme est morte, sonne bien tes cloches,
Afin qu'on sache qu'elle est bien morte.
Tra déri déra,
Tra la la la la.

J'ai couru chez Monsieur le curé.
Monsieur le curé?—Ouin.
—Ma femme est morte. Si vous voulez venir,
Je l'emporte dans une hotte.
Tra déri déra,
Tra la la la la.

J'ai couru chez le fossoyeur.
Fossoyeur?—Ouin.
—Ma femme est morte : creuse bien ta fosse,
Afin qu'elle ne revienne plus.
Tra déri déra,
Tra la la la la.

J'ai couru vers le paradis :
J'ai rencontré le grand saint Pierre.
Saint Pierre ?—Ouin.
—Ma femme est morte. Si elle vient à passer,
Ferme bien toutes tes portes.
Tra déri déra,
Tra la la la la.

Je suis descendu aux enfers :
J'ai rencontré Lucifer.
Lucifer ?—Ouin.
—Ma femme est morte. Si elle vient à passer,
Ouvre bien toutes tes portes.
Tra déri déra,
Tra la la là lá (1).

(1) On disait proverbialement : *Les bons vivants de Nogent-sur-Seine.*

LE BUVEUR ET SA FEMME.

Mon mari est à la taverne :
Il n'est jamais à la maison !
Il ne revient qu'à la chandelle :
Il est saoul tout comme un glouton.
Tout en entrant, se met à dire :
—Ta laïta laïta laïtère !
Ta laïta laïta la la la !
Tout en entrant, se met à dire :
—Ta laïta laïta la la la !

D'où reviens-tu, coquin d'ivrogne ?
Dans ta maison n'y a pas de pain !
Tu veux me réduire à l'aumône.
Quand tes enfants meurent de faim,
Tu as encor le front de dire :
—Ta laïta, etc.

Le mari met un genou en terre,
Et d'une main tient son chapeau :
—Le vin n'est pas fait pour les dames,
Il faut bien que nous le buvions.
Ma chanson est toujours de dire :
—Ta laïta, etc.

Les joujoux de mon mariage,
Coquin d'ivrogne, qu'en as-tu fait ?
Tu les as donc portés à gage
Dans quelqu'endroit, au cabaret ?
Tu as encore le front de dire :
—Ta laïta, etc.

Mon mari, si tu recommences
A te livrer à la boisson,
Je te ferai porter des cornes
Comme en portent les limaçons ;
Et puis, tu auras lieu de dire :
—Ta laïta laïta laïtère !
Ta laïta laïta la la la !
Et puis, tu auras lieu de dire :
—Ta laïta laïta la la la (1) !

(1) Lamoncelle, près Sedan (Ardennes). — Collection de M. Nozor.

LE MARI SOUPÇONNEUX.

— Qu'as-tu fait à la fontaine ?
Morbleu ! catibleu !
Qu'as-tu fait à la fontaine ?
Morbleu !

— C'est que l'eau y était trouble,
Mon Dieu ! mon mari.
C'est que l'eau y était trouble,
Mon Dieu !

— Qu'est-ce qui a troublé cette eau ?
Morbleu ! catibleu !
Qu'est-ce qui a troublé cette eau ?
Morbleu !

—Ce sont les chevaux de la reine,
Mon Dieu ! mon mari.
Ce sont les chevaux de la reine,
Mon Dieu !

—Qu'est-ce que c'est d' ça au coin du feu ?
Morbleu ! catibleu !
Qu'est-ce que c'est d' ça au coin du feu ?
Morbleu !

—C'est ma tasse et mon gobeau (1),
Mon Dieu ! mon mari.

(1) Verre, pot à boire.

C'est ma tasse et mon gobeau,
Mon Dieu !

—Qui a couché avec toi cette nuit ?
Morbleu ! catibleu !
Qui a couché avec toi cette nuit ?
Morbleu !

—C'est ma plus proche voisine,
Mon Dieu ! mon mari.
C'est ma plus proche voisine,
Mon Dieu !

—Les femmes ont-elles la barbe noire ?
Morbleu ! catibleu !
Les femmes ont-elles la barbe noire ?
Morbleu !

—C'est qu'elle avait mangé des meures (1),
Mon Dieu ! mon mari.
C'est qu'elle avait mangé des meures,
Mon Dieu !

—Entre Noël et la Chandeleur, y a-t-il des meures ?
Morbleu ! catibleu !
Entre Noël et la Chandeleur, y a-t-il des meures ?
Morbleu !

—Il y a un arbre, chez mon père, qui produit sept fois l'année,
Mon Dieu ! mon mari,
Il y a un arbre, chez mon père, qui produit sept fois l'année,
Mon Dieu !

(1) Mûres.

—Viens donc me montrer cet arbre !
Morbleu ! catibleu !
Viens donc me montrer cet arbre !
Morbleu !

—Il a neigé cette nuit, tous les pas sont remplis,
Mon Dieu ! mon mari.
Il a neigé cette nuit, tous les pas sont remplis,
Mon Dieu !

—Tu ferais bonne bergère, tu sais bien les ra-
Morbleu ! catibleu ! [tournées (1),
Tu ferais bonne bergère, tu sais bien les ra-
Morbleu (2) ! [tournées,

(1) Détours, moyens de défense.
(2) Raucourt (Ardennes).—Collection de M. Nozor.

MICHAUD,

OU LE MARI DE SOIXANTE ANS.

Mon père m'a mariée ;
J'ai d' bon beurre dans mon panier,
En mariage il m'a donné...

Michaud ?—Oh !
—Tu n' sais pas ?—Quoi ?
—J'ai d' bon beurre, la faridondaine !
J'ai d' bon beurre dans mon panier !

En mariage il m'a donné...
J'ai d' bon beurre dans mon panier,
Un vieux de soixante ans passés.
Michaud ?—Oh ! etc.

Un vieux de soixante ans passés,
J'ai d' bon beurre dans mon panier,
Qui n'a pas vaillant un denier.
Michaud ?—Oh ! etc.

Qui n'a pas vaillant un denier,
J'ai d' bon beurre dans mon panier,
Mais un bâton de vert pommier.
Michaud ?—Oh ! etc.

Mais un bâton de vert pommier,
J'ai d' bon beurre dans mon panier,
Dont il se sert pour me frapper.
Michaud ?—Oh ! etc.

Dont il se sert pour me frapper,
J'ai d' bon beurre dans mon panier.
Ah! s'il me bat, je m'en irai.
Michaud?—Oh! etc.

Ah! s'il me bat, je m'en irai,
J'ai d' bon beurre dans mon panier,
Avec ce jeune marinier.
Michaud?—Oh! etc.

Avec ce jeune marinier,
J'ai d' bon beurre dans mon panier,
Qui sait si joliment aimer.
Michaud?—Oh! etc.

Qui sait si joliment aimer,
J'ai d' bon beurre dans mon panier.
Si tu m'avais mieux écoutée...
Michaud?—Oh! etc.

Si tu m'avais mieux écoutée,
A tous je t'aurais préféré;
Mais tu n'es qu'un nigaud fieffé.

Michaud?—Oh!
Tu n' sais pas?—Quoi?
J'ai d' bon beurre, la faridondaine!
J'ai d' bon beurre dans mon panier (1)!

(1) Yonne.

JEUNE FEMME ET VIEUX MARI.

Mon père m'a mariée,
Il est temps d'en raller ;
Un vieillard il m'a donné.

—Ma jolie brune,
Il est temps d'en raller :
Je vois la lune.

Il ne sait ni battre ni vanner :
Il est temps d'en raller.
Ne sait que me faire aller.
—Ma jolie brune, etc.

Encor n' m'a-t-il rien rapporté,
Il est temps d'en raller,
Qu'un bâton au bout ferré.
—Ma jolie brune, etc.

Pour me battre le côté,
Il est temps d'en raller ;
Mais moi, là je l'ai planté.

—Ma jolie brune,
Il est temps d'en raller :
Je vois la lune. (1)

(1) Ardennes.—Collection de M. Nozot.

JEUNE FEMME ET VIEUX MARI.

Mon père m'a mariée
A l'âge de quinze ans.
Un homme il m'a donné,
De quatre-vingt-dix ans.
Et moi, jeune fillette,
Comment passer mon temps ?
Comment passer mon temps ?

L' premier jour de mes noces,
J'ai couché avec lui :
Il m'a tourné l'épaule,
Et il s'est endormi.
Et moi, jeune fillette,
Comment passer la nuit ?
Comment passer la nuit ?

Le lendemain, j' me lève,
Mon père j' vas trouver :
—Bonjour, bonjour, mon père !
Bonjour vous soit donné !
Donné vous m'avez homme
Qui ne vaut rien du tout,
Qui ne vaut rien du tout.

—Prends patience, ma fille :
C'est un riche marchand ;
Au lit il est malade ;
Je crois qu'il est mourant.
Tu seras héritière

De tout ce qu'il aura,
De tout ce qu'il aura.

—Au diable la richesse,
Quand n'y a pas d' bonheur !
L'ami de ma jeunesse
Plaît bien plus à mon cœur
Que toute la fortune
De ce vieux marmoteux,
De ce vieux marmoteux (1).

(1) Yonne, Marne.

LA BONNE FEMME DE JOIGNY.

Mon mari est bien malade,
En grand danger d'en mourir.
Je m'en vais cueillir des pommes,
Des pommes de paradis.
Que je l'aimais tant, mon mari !

Quand j' revins à la maison,
Je le trouvai enseveli
Dans la meilleure de mes toiles,
Que mes parents avaient pris.
Que je l'aimais tant, mon mari !

Je pris mes ciseaux d'or fin ;
Point à point je le décousis :
Puis, en entrant dans l'église,
Au lieu de pleurer, je ris.
Que je l'aimais tant, mon mari !

Quand je fus au cimetière,
Au lieu de dire *De profundis*
Pour le repos de son âme,
Je me mis à p..... sur lui.
Que je l'aimais tant, mon mari !

(1) Joigny (Yonne).

LA CHIENNE DE TÊTE DES MARIS.

Tout là-haut sur ces rochettes,
Mariez-vous, jeunes fillettes,
Il y a un cavalier honnête.
Hi, ha, ha, mariez-vous!
Mariez-vous, jeunes fillettes,
Mariez-vous!

Il y a un cavalier honnête.
Mariez-vous, jeunes fillettes.
On dit que je suis sa maîtresse.
Hi, ha, ha, etc.

On dit que je suis sa maîtresse.
Mariez-vous, jeunes fillettes.
Je ne la suis, ni ne veux l'être.
Hi, ha, ha, etc.

Je ne la suis, ni ne veux l'être.
Mariez-vous, jeunes fillettes.
Sont-ils amants, ils sont honnêtes.
Hi, ha, ha, etc.

Sont-ils amants, ils sont honnêtes.
Mariez-vous, jeunes fillettes.
Sont-ils époux, ils sont les maîtres.
Hi, ha, ha, etc.

Sont-ils époux, ils sont les maîtres.
Mariez-vous, jeunes fillettes.
Ils font le diable et la tempête.
Hi, ha, ha, etc.

Ils font le diable et la tempête.
Mariez-vous, jeunes fillettes.
Ils n'en font qu'à leur chienn' de tête.
Hi, ha, ha, etc.

Ils n'en font qu'à leur chienn' de tête.
Mariez-vous, jeunes fillettes.
Pour moi, je veux rester seulette.

Hi, ha, ha, mariez-vous !
Mariez-vous, jeunes fillettes,
Mariez-vous (1) !

(1) Yonne. —Collection de M. Le Maistre.

LE VOISIN
DU MARI BATTU PAR SA FEMME.

Venez tous écouter
Une chanson nouvelle
Que je vais vous chanter ;
C'est de M.....
Le maître du quartier :
Il s'est trop laissé battre
Par sa chère moitié.

Son voisin le plus proche,
Qui l'entendait crier,
En disant : —Sotte coche,
Tu veux donc m'étrangler !
S'il eût eu du courage,
Il eût dû le venger.
Pour avoir été lâche,
Il vient d'être jugé.

Le voilà sur un âne,
Tout comme un grand nigaud ;
Il vient du tribunal,
L'écrit derrièr' son dos.
Le jour du carnaval,
On juge les badins
Qui n'ont pas le courage
De venger leurs voisins (1).

(1) Villages des environs de Reims.—Notamment à Trois-Puits, le jour du Mardi-Gras, on promène sur un âne le voisin de l'homme battu par sa femme : il a le visage tourné du côté de la queue de sa monture; sur son dos est une couverture ornée d'un écriteau portant l'arrêt qui le condamne.

FORMULE DE L'ARRÊT RENDU CONTRE LE VOISIN DU MARI BATTU PAR SA FEMME.

C'est Henri-Claude G.....,
Ainsi nommé de son nom,
Qui est condamné à monter
Sur un âne ou un ânon.
Ce n'est pas qu'il ait mal fait :
Mais c'est pour n'avoir vengé
Son voisin.
Ahi ! Martin (1) !

(1) Le voisin condamné est celui qui se trouve le plus proche du côté de l'église. Ces vers sont placés sur l'écriteau qu'il porte sur le dos.

LE PETIT MARI.

Mon pèr' m'a donné un mari :
Mon Dieu! quel homme!
Quel petit homme!
Mon pèr' m'a donné un mari :
Mon Dieu! quel homme!
Qu'il est petit!

D'une feuille on fit son habit.
Mon Dieu! quel homme! etc.

Je le couchai dedans mon lit, etc.

De mon lacet je le cŏuvris, etc.

Mais dans mon lit il se perdit, etc.

J' pris une chandell', j' le cherchis, etc.

Le feu à la paillasse prit, etc.

Je trouvai mon mari rôti, etc.

Sur une assiette je le mis, etc.

Le chat l'a pris pour un' souris, etc.

Et v'là le chat qui l'emportit, etc.

—Au chat! au chat! c'est mon mari, etc.

De ma vie je n'avais tant ri, etc.

Prendre un mari pour un' souris! etc.

Pour me consoler, je me dis :
Mon Dieu! quel homme!
Quel petit homme!
Pour me consoler, je me dis :
Mon Dieu! quel homme!
Qu'il était p'tit (1)!

(1) Yonne, Marne.—Cette ronde est très-populaire en Champagne; partout elle a des variantes : elles portent parfois sur l'air et sur la facture du couplet. Voici l'une d'elles :

Mon père m'a donné un mari, *bis.*
Grand Dieu! il était si petit!
Ma tourlourifri!
Ma tourlourifra!
Non, j' n'irai plus, j' n'irai pas,
Je n'oserai pas,
Non, j' n'irai pas seulette au bois.

LE PETIT MARIÉ.

Je m' suis mariée Lundi
Avec un petit mari :
Il n'est pas plus gros qu'un' souris.

Voilà pourquoi je l'ai pris,
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en pourpoint.

Avec un demi-quart de toilette,
Je lui ai fait des manchettes
Et un petit habit aussi. — Voilà, etc.

Avec la coquille d'un limaçon,
Je lui ai fait une maison
Et une petite chambrette aussi.—Voilà, etc.

Avec une aiguille à tricoter,
Je lui ai fait une épée
Et une petite hallebarde aussi.—Voilà, etc.

Avec la coquille d'un œuf,
Je le couvre quand il pleut
Et quand il fait du soleil aussi.

Voilà pourquoi je l'ai pris,
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en pourpoint (1).

(1) Ardennes. — Collection de M. Nozot.

LE JOLI PETIT FIANCÉ.

Je me marierai jeudi, *bis.*
Avec un petit mari, *bis.*
Si petit, si joli, si gentil,
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en tous points.

D'un demi-quart de batiste, *bis.*
J'lui f'rai fair' six p'tit' chemises *bis.*
Et six p'tits béguins aussi :
Voilà pourquoi je l'ai pris si petit,
Si petit, si joli, si gentil.

De la peau d'une souris, *bis.*
J' lui f'rai faire un p'tit habit, *bis.*
Et un' p'tit' culotte aussi :
Voilà pourquoi je l'ai pris si petit, etc.

De deux sous de maroquin, *bis.*
J' lui f'rai fair' de p'tits brod'quins, *bis.*
Et de petit' bott' aussi :
Voilà pourquoi je l'ai pris si petit, etc.

De l'écaille d'un' noisette, *bis.*
J' lui f'rai faire un' p'tit' couchette, *bis.*
Et un' p'tit' commode aussi :
Voilà pourquoi je l'ai pris si petit, etc.

Du rognon d'un papillon, *bis.*
J' lui f'rai faire un p'tit bouillon, *bis.*

Et un p'tit hachis aussi :
Voilà pourquoi je l'ai pris si petit, etc.

De la cuisse d'une oie, *bis.*
Je l' nourrirai pendant six mois, *bis.*
Et au moins six jours aussi :
Voilà pourquoi je l'ai pris si petit,
Si petit, si joli, si gentil (1).

(1) Ardennes.—Collection de M. Nozot.

RONDE DE LA VIEILLE.

A Paris, il y a une danse *bis.*
Composée de jeunes gens,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
Composée de jeunes gens,
Tirelire sautant.

Il y survint une bonne vieille, *bis.*
Agée de quatre-vingts ans,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
Agée de quatre-vingts ans,—Tirelire, etc.

Retire-toi, ma bonne vieille! *bis.*
Ton temps est passé gaîment,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
Ton temps est passé gaîment,—Tirelire.

—Si tu savais ce qu'a la vieille, *bis.*
Tu ne la rebuterais pas tant,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
Tu lui parlerais doucement,—Tirelire.

—Dites-moi donc ce qu'a la vieille? *bis.*
—Elle a des tonneaux d'argent,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
Elle a des tonneaux d'argent.—Tirelire.

—Approche ici, ma bonne vieille. *bis.*
Nous nous marierons nous deux,
Tirelire sautant, sautant, la vieille, [lire, etc.
Nous nous marierons nous deux,—Tire-

Mets les pieds dedans la danse, *bis.*
Donne la main au plus galant,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
Donne la main au plus galant,—Tirelire.

Elle lui dit bas à l'oreille : *bis.*
—Menez-moi bien doucement,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
Menez-moi bien doucement,—Tirelire.

J'ai encore dans ma pochette *bis.*
Cinq ou six biaux mille francs,
Tirelire sautant, sautant, la vieille :
Je vous en ferai présent,—Tirelire, etc.

On l'a menée chez le maire :
—Mariez-moi cett' bell' enfant,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
Mariez-moi cett' bell' enfant.—Tirelire.

—Voilà vraiment belle mariée ! *bis.*
Elle a bien quatre-vingts ans,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
Elle a bien quatre-vingts ans,—Tirelire.

On a tant fait sauter la vieille (1), *bis.*
Qu'elle est morte en sautillant,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
Qu'elle est morte en sautillant,—Tirelire.

On a regardé dans sa poche : *bis.*
On y a trouvé trois liards d'argent,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,

(1) Au moment où l'on chante ce couplet, une jeune fille qui contrefait la vieille se laisse tomber.

On y a trouvé trois liards d'argent,—
[Tirelire, etc.

On a regardé dans sa bouche : *bis.*
On y a trouvé trois dents,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
On y a trouvé trois dents,—Tirelire, etc.

Une qui hoche et l'autre qui branle, *bis.*
Et l'autre qui s'envole au vent,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
Et l'autre qui s'envole au vent,—Tire-
[lire, etc.

On a regardé dans sa cave : *bis.*
On y a trouvé trois tonneaux d'argent,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
On y a trouvé trois tonneaux d'argent,—
[Tirelire, etc.

—Avec l'argent de la bonne vieille, *bis.*
J'en aurai une de quinze ans,
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
J'en aurai une de quinze ans (1),—Tire-
[lire, etc.

—Tu n'en auras pas une de quinze ans,
Car me voilà ressuscitée, [*bis.*
Tirelire sautant, sautant, la vieille,
Car me voilà ressuscitée,
Tirelire sautant (2).

(1) Quand finit ce couplet, la vieille se relève et chante celui qui suit.

(2) Ardennes.—Collection de M. Nozot.

RÉCITS ET LÉGENDES

LE JUIF-ERRANT EN CHAMPAGNE.

Le bruit couroit çà et là par la France,
Depuis six mois, qu'on avoit espérance
Bientost de voir un juif qui est errant,
Parmy le monde errant et souspirant.

Comme de fait, en la rase campagne,
Deux gentilshommes au pays de Champagne
Le rencontrèrent tout seul et cheminant,
Non pas vestu comme on est maintenant.

De grandes chausses il porte à la marine,
Et une juppe comme à la Florentine ;
Ung manteau long jusqu'en terre traînant :
Comme un autre homme il est, au demeu-
[rant.

Ce que voyant, lors ils l'interrogèrent
D'où il venoit, et ils luy demandèrent
Sa nation, le mestier qu'il menoit.
Mais, ce pendant, tousjours il cheminoit.

—Je suis, dit-il, juif de ma naissance,
Et l'un de ceux qui, par leur arrogance,
Crucifièrent le Sauveur des humains,
Lorsque Pilate en lava ses deux mains.

Il dit aussi qu'il a bien souvenance
Quand Jésus-Christ à tort receut sentence,
Et qu'il le vit de sa croix bien chargé,
Et qu'à sa porte il s'estoit deschargé.

Lors le juif par courroux le repousse,
L'injuriant, et plusieurs fois le pousse,
Et luy monstrant le supplice appresté
Pour mettre à mort sa grande majesté.

Nostre Seigneur bien ferme le regarde
En luy disant : — A cecy prends bien garde !
Je reposeray et tu chemineras :
Partant, regarde à ce que tu feras.

Tout aussitost le juif mit à terre
Son petit-fils et s'encourt à grand erre ;
Mais il ne sceut jamais en sa maison
Mettre le pied en aucune saison.

Hiérusalem, le lieu de sa naissance ;
Femme et enfans ne fut en sa puissance
Jamais de voir, ny pas un sien parent ;
Et par le monde s'en va ainsi errant.

De son mestier, cordonnier il dist estre :
Et, à le voir, il semble tout champestre ;
Il boit et mange avec sobriété,
Et est honneste selon sa pauvreté.

Longtemps il fut au pays d'Arabie,
Et aux déserts de la triste Lybie,
Et en la Chine, et en l'Asie mineur,
Jardin d'Eden et du monde l'honneur.

Comme en semblable au pays de l'Afrique,

Au mont Liban, au royaume Persique,
Et au pays de l'odoreux Levant,
Tousjours il va son chemin poursuivant.

Naguère estoit en la haute Allemagne,
En Saxonnie ; puis s'en va en Espagne,
Pour s'en aller les Anglois visiter,
Et nostre France puis après habiter.

Pour estre à bout de son pèlerinage
Et accomplir son désiré voyage,
Il n'a plus rien qu'un tiers de l'Occident
Et quelques isles pour aller, Dieu aydant.

Tout cela fait, le jugement attendre
Il faut de Dieu, et repentant se rendre,
Afin, dist-il, qu'entre les réprouvés
Par nos mérites nous ne soyons trouvés.

—Je fais, dist-il, icy bas pénitence.
Touché je suys de vraye repentance.
Je ne fais rien que d'aller tracassant
De pays en autre, demandant en passant.

Quand l'univers je regarde et contemple,
Je croy que Dieu me fait servir d'exemple
Pour tesmoigner sa mort et passion,
En attendant sa résurrection (1).

(1) *Hist. et Antiq. du diocèse de Beauvais.* P. Louvet, 1635, t. II, p. 688. — Après des détails aussi précis, il est difficile de révoquer en doute, non pas l'existence du Juif-Errant (l'opinion de l'histoire est depuis longtemps fixée sur ce point), mais son passage en Champagne. Cependant il faut reconnaitre que la date de ce notable évènement varie du XVI^e^ au XVII^e^ siècle.

LE RETOUR DU CAVALIER.

Cavalier des Ardennes,
Un jour, s'était marié.
Le jour des épousailles,
Il vint un mandement
Pour aller à la guerre,
Pour le roi, sept ans.

Au bout de sept années,
Il s'en est revenu :
Vient frapper à la porte
Comme un brave cadet.
Mais qui fut à la porte?
Ce fut la mariée.

Point ne l' reconnut-elle,
Tant il était changé.
— C'est aujourd'hui ma noce,
Nous somm's embarrassés.
Brave soldat de guerre,
Nous n' saurions vous loger.

Je m'adresse à la mère
(Que mon cœur aimait tant) :
— T'nez, voilà ma valise,
Mon or et mon argent.
— Brave soldat de guerre,
Vous logerez céans.

Mais, quand il vient l'heure,

L'heure du souper,
Deux de ses beaux-frères,
Venant le saluer :
— Brave soldat de guerre,
V'nez avec nous souper.

Mais, quand il vient l'heure,
L'heure du dessert :
— Qu'on m'apporte des cartes,
Des cartes, aussi des dés,
Voir qui aura la belle,
Ce soir, à son coucher.

Mais tous les gens des noces
Furent bien étonnés;
Se disaient l'un à l'autre :
— Mon Dieu ! qui est ici?
Voilà triste adventure
Qui advient aujourd'hui !

A gagné la partie;
Chacun en frémissait.
Alors ôte son casque,
Et tous l'ont reconnu.
Mais les yeux étaient creux;
Cependant flamboyaient.

— Où sont-elles, les bagues,
Aussi ces diamants
Que je vous ai donnés,
Il y a, ce soir, sept ans.
— Ils sont dans ma chambrette,
Dans ma chambre enfermés.

S'il vous plaît de m'attendre,
Je m'en vais les chercher.

— J' n'ai pas le temps d'attendre.
— Tenez, voilà les clefs.
— Nous irons bien ensemble !
Ensemble ils sont partis.

Mais s'en allaient les heures,
Ils ne revenaient pas.
Lassé de les attendre,
On alla les chercher.
Mais rien dans la chambrette
Qu'un linceul tout froid (1).

(1) Yonne, Ardennes. — Cette légende, qui n'a plus de rimes, est une altération d'une ancienne complainte. Nous l'avons refaite à l'aide de plusieurs versions. Nous devons la principale à M. Nozor.

LA LÉGENDE DE JEAN RENAUD.

Quand Jean Renaud d' la guerr' revint,
Il en revint triste et chagrin :
—Bonjour, ma mère ! —Bonjour, mon fils !
Ta femme est accouchée d'un petit.

—Allez, ma mère, allez devant !
Fait's-moi dresser un beau lit blanc ;
Mais faites-le dresser si bas,
Que ma femm' ne l'entende pas !

Et quand ce fut vers le minuit,
Jean Renaud a rendu l'esprit.
Sa mère se prit à pleurer,
Sa pauvre femme, à écouter.

—Ah ! dites, ma mère, ma mie,
Ce que j'entends pleurer ici ?
—Ma fille, ce sont les enfants
Qui se plaignent du mal de dents.

—Ah ! dites, ma mère, ma mie,
Ce que j'entends clouer ici ?
—Ma fille, c'est le charpentier
Qui raccommode le plancher.

—Ah ! dites, ma mère, ma mie,
Ce que j'entends chanter ici ?
—Ma fille, c'est la procession
Qui fait le tour de la maison !

—Mais, dites, ma mère, ma mie,
Pourquoi donc pleurez-vous ainsi ?
—Hélas! je ne puis le cacher,
C'est Jean Renaud qui est décédé.

—Ma mère, dites au fossoyeux
Qu'il fasse la fosse pour deux,
Et que l'espace y soit si grand
Qu'on y renferme aussi l'enfant (1) !

(1) Cette chanson a été recueillie dans le Vermandois, où elle est populaire.

LE PETIT DRAGON.

Trois petits dragons
Revenant de la guerre,
La la li déra,
Revenant de la guerre.

Le plus petit
Rapportait une rose,
La la li déra,
Rapportait une rose.

La fille du roi
Le vit par la fenêtre,
La la li déra,
Le vit par la fenêtre.

—Petit dragon,
Donnez-moi votre rose,
La la li déra,
Donnez-moi votre rose.

—Fille du roi,
Donnez-moi vos amours,
La la li déra,
Donnez-moi vos amours.

—Petit dragon,
Va parler à mon père,
La la li déra,
Va parler à mon père.

—Sire le roi,
Mariez votre fille,
La la li déra,
Mariez votre fille.

—Petit dragon,
Personn' ne la demande,
La la li déra,
Personn' ne la demande.

—Sire le roi,
C'est moi qui vous la d'mande,
La la li déra,
C'est moi qui vous la d'mande.

—Petit dragon,
Tu n'es pas assez riche,
La la li déra,
Tu n'es pas assez riche.

—Je suis plus riche
Que vous et votre fille,
La la li déra,
Que vous et votre fille.

J'ai cent chevaux
Dedans mon écurie,
La la li déra,
Dedans mon écurie.

Encore autant
Sur la verte prairie,
La la li déra,
Sur la verte prairie.

J'ai cent moutons

Dedans ma bergerie,
La la li déra,
Dedans ma bergerie.

Encore autant
Sur la verte prairie,
La la li déra,
Sur la verte prairie.

J'ai trois moulins
Tournant sur la rivière,
La la li déra,
Tournant sur la rivière.

L'un moud de l'or,
L'autre de l'argenterie,
La la li déra,
L'autre de l'argenterie.

Et l'autre moud
Les amours de ma mie,
La la li déra,
Les amours de ma mie.

—Petit dragon,
Tu auras donc ma fille,
La la li déra,
Tu auras donc ma fille.

—Vive le roi !
Je vous en remercie,
La la li déra,
Je vous en remercie (1).

(1) Nous devons cette jolie chanson à M. H. Faure. Elle est, nécessairement, du temps où les rois épousaient des bergères.

LES DRAGONS DE LA BRIE.

Nous étions trois dragons,
Triple, triple nom d'un escadron !
Nous étions trois dragons,
Triple nom ! sac à cordier !

Trois dragons du même rang,
Triple, triple nom d'un escadron !
Trois dragons du même rang,
Triple nom ! sac à cordier !

Nous avons billardé (1),
Triple, triple nom d'un escadron !
Nous avons billardé,
Triple nom ! sac à cordier !

En chemin rencontrons,
Triple, triple nom d'un escadron !
En chemin rencontrons,
Triple nom ! sac à cordier !

La bande à Somelier (2),
Triple, triple nom d'un escadron !
La bande à Somelier,
Triple nom ! sac à cordier !

(1) Déserté.
(2) La maréchaussée.

—Dragons, sont vos congés ?
Triple, triple nom d'un escadron !
Dragons, sont vos congés ?
Triple nom ! sac à cordier !

—Le congé qu' nous portons,
Triple, triple nom d'un escadron !
Le congé qu' nous portons,
Triple nom ! sac à cordier !

Il est sous nos souliers,
Triple, triple nom d'un escadron !
Il est sous nos souliers,
Triple nom ! sac à cordier !

—Vous avez désalté (1) !
Triple, triple nom d'un escadron !
Vous avez désalté !
Triple nom ! sac à cordier !

Vous serez fusillés !
Triple, triple nom d'un escadron !
Vous serez fusillés !
Triple nom ! sac à papier !

—Nous voilà condamnés,
Triple, triple nom d'un escadron !
Nous voilà condamnés,
Triple nom ! sac à cordier !

Faisons un bon dîner,
Triple, triple nom d'un escadron !
Faisons un bon dîner,
Triple nom ! sac à cordier !

(1) Déserté.

Bons vins et bons pâtés,
Triple, triple nom d'un escadron !
Bons vins et bons pâtés,
Triple nom ! sac à cordier !

A boire encore un coup,
Triple, triple nom d'un escadron !
A boire encore un coup,
Triple nom ! sac à cordier !

A la santé du roi !
Triple, triple nom d'un escadron !
A la santé du roi !
Triple nom ! sac à cordier !

Le roi a pardonné,
Triple, triple nom d'un escadron !
Le roi a pardonné,
Triple nom ! sac à cordier !

Vive, vive le roi !
Triple, triple nom d'un escadron !
Vive, vive le roi !
Triple nom ! sac à cordier (1) !

(1) Cette chanson, populaire dans les départements de l'Aube et de Seine-et-Marne, se prolonge au gré du chanteur. — Les propos échangés entre les dragons et le brigadier, les détails du dernier repas se prêtent à toutes les additions que lui fournit son imagination.

LA CHANSON DE PETIT JEAN.

Le p'tit Jean prend sa serpette,
Hum! hum! hum! tra déri déra!
Le p'tit Jean prend sa serpette,
Et s'en va couper du bois.

Laissa sa femme couchée,
Hum! hum! hum! tra déri déra!
Laissa sa femme couchée :
—Tu t'lèveras quand tu voudras.

Et quand tu seras levée,
Hum! hum! hum! tra déri déra!
Et quand tu seras levée,
A déjeuner tu m'apporteras.

Voilà dix heures sonnées,
Hum! hum! hum! tra déri déra!
Voilà dix heures sonnées,
Mon déjeuner ne vient pas.

Le p'tit Jean prend sa serpette,
Hum! hum! hum! tra déri déra!
Le p'tit Jean prend sa serpette,
Au logis s'en retourna.

Trouva sa femme couchée,
Hum! hum! hum! tra déri déra!
Trouva sa femme couchée,
Le bailli entre ses bras.

—Tiens, p'tit Jean, voilà ta soupe,
Hum! hum! hum! tra déri déra!
Tiens, p'tit Jean, voilà ta soupe
Et ton p'tit morceau de lard.

Pendant qu'il mangeait sa soupe,
Hum! hum! hum! tra déri déra!
Pendant qu'il mangeait sa soupe,
La chatte emporta le lard.

—Si je vas battre ma chatte,
Hum! hum! hum! tra déri déra!
Si je vas battre ma chatte,
Peut-être bien qu'elle me griff'ra.

Si je vas battre ma femme,
Hum! hum! hum! tra déri déra!
Si je vas battre ma femme,
Le bailli la défendra.

Il vaut mieux les laisser faire,
Hum! hum! hum! tra déri déra!
Il vaut mieux les laisser faire,
Que d' m'exposer à cela.

(1) Essoyes (Aube).—Collection de M. A. Lemoine.

LE LOURDAUD MOINE.

C'était un moine qu'on appelait Simon.
La belle jolie dame voulut savoir son nom,
En lui disant : — Compère Nicolas,
Compère Nicolas,
Vous viendrez d'main, à huit heures,
Mon mari n'y sera pas.

Le lourdaud moine, à huit heures, il s'en va.
La belle jolie dame la porte li ouvra,
En lui disant : — Compère Nicolas,
Compère Nicolas,
Montez dans ma chambre en haut :
Je vous suivrai pas à pas.

Le lourdaud moine, à la chambre il monta.
La belle jolie dame le suivit pas à pas,
En lui disant : — Compère Nicolas,
Compère Nicolas,
Posez là votre grande robe,
Et l'argent, s'il y en a.

Le lourdaud moine, sa robe il défaisa ;
La belle jolie dame l'argent li a pria,
En lui disant : — Compère Nicolas,
Compère Nicolas,
Allez voir devant la porte,
Si mon mari ne vient pas.

Le lourdaud moine à la porte il s'en va ;

La belle jolie dame la porte li ferma,
En lui disant : — Compère Nicolas,
Compère Nicolas,
Comptez les clous de la porte :
Vous saurez combien il y en a.

—Pour Dieu, Madame, rendez-moi donc [ma robe !
La belle jolie dame si tôt lui réponda,
En lui disant : — Compère Nicolas,
Compère Nicolas,
Je la ferai reteindre :
Mon mari s'en servira.

—Pour Dieu, Madame, rendez-moi mon [argent,
Afin que je me rende tantôt à mon couvent.
Ell' répond, disant : — Compère Nicolas,
Compère Nicolas,
Tant que ton argent dur'ra,
Mon mari s'en servira.

Le lourdaud moine au couvent s'en alla.
Les autres moines s'en sont tretous bien moqua,
En lui disant : — Compère Nicolas,
Compère Nicolas,
Dieu bénisse la commère
Qui t'a joué ce tour-là (1) !

(1) Ardennes, canton de Charleville. — Collection de M. Collin.

L'HONNÊTE GARÇON.

Après ma journée faite,
Voyez,
Après ma journée faite,
Du côté des noisetiers,
Houp, c'est ça, la rida la la,
Du côté des noisetiers,
M'en allant promener.

M'en allant promener,
Voyez,
M'en allant promener,
A mon chemin rencontre,
Houp, c'est ça, la rida la la,
A mon chemin rencontre
Une fille à mon gré.

Une fille à mon gré,
Voyez,
Une fille à mon gré.
J' l'ai prise par sa main blanche,
Houp, c'est ça, la rida la la,
J' l'ai prise par sa main blanche,
Au bois je l'ai menée.

Au bois je l'ai menée,
Voyez,
Au bois je l'ai menée.
Quand la belle fut au bois,
Houp, c'est ça, la rida la la,

Quand la belle fut au bois,
Elle s'est mise à pleurer.

Elle s'est mise à pleurer,
Voyez,
Elle s'est mise à pleurer.
—Que vous faut-il donc, belle,
Houp, c'est ça, la rida la la,
Que vous faut-il donc, belle,
Ici que vous pleurez?

Ici que vous pleurez,
Voyez,
Ici que vous pleurez.
—Je pleure que j' suis trop jeune,
Houp, c'est ça, la rida la la,
Je pleure que j' suis trop jeune
Pour vous accompagner.

Pour vous accompagner,
Voyez,
Pour vous accompagner.
Le garçon fort honnête,
Houp, c'est ça, la rida la la,
Le garçon fort honnête
Hors du bois l'a menée.

Hors du bois l'a menée,
Voyez,
Hors du bois l'a menée.
Quand la belle fut dehors,
Houp, c'est ça, la rida la la,
Quand la belle fut dehors,
Elle s'est mise à chanter.

Elle s'est mise à chanter,

Voyez,
Elle s'est mise à chanter.
—Que vous faut-il donc, belle,
Houp, c'est ça, la rida la la,
Que vous faut-il donc, belle,
Ici que vous chantez ?

Ici que vous chantez,
Voyez,
Ici que vous chantez.
—Je chante ce gros lourdeau,
Houp, c'est ça, la rida la la,
Je chante ce gros lourdeau
Qui n'a osé m'embrasser.

Qui n'a osé m'embrasser,
Voyez,
Qui n'a osé m'embrasser.
—Retournons-y donc, belle,
Houp, c'est ça, la rida la la,
Retournons-y donc, belle,
Cent écus vous aurez.

Cent écus vous aurez,
Voyez,
Cent écus vous aurez.
—Ni pour cent, ni pour mille,
Houp, c'est ça, la rida la la,
Ni pour cent, ni pour mille,
Jamais vous n' m'y raurez.

Jamais vous n' m'y raurez,
Voyez,
Jamais vous n' m'y raurez.
Quand on tient une poule,
Houp, c'est ça, la rida la la,

Quand on tient une poule,
Il la faut bien plumer.

Il la faut bien plumer,
Voyez,
Il la faut bien plumer.
Quand on tenait la fille,
Houp, c'est ça, la rida la la,
Quand on tenait la fille,
Il fallait l'embrasser (1).

(1) Ardennes, Aube, Seine-et-Marne.—Cette chanson se dit partout en Champagne, mais avec des variantes sans fin.

LA BERGÈRE D'ANDELOT.

Tout là-bas, dans la prairie,
En gardant mes blancs moutons,
J'étais, ma foi! réjouie,
Car je chantais des chansons.

J'entendis un grand tapage,
Je fus saisie d'effroi;
Aussitôt un bel équipage
Vint s'arrêter devant moi.

—N'avez-vous pas vu la chasse,
Me dit un jeune seigneur?
Dites le côté où l'on passe
Pour retrouver les chasseurs.

Je réponds, toute distraite :
—Votre suite n'est pas loin;
Tenez, prenez sur la draite :
C'est votre plus court chemin.

—Que ta mine m'enchante,
Me dit-il en riant.
Pour être belle et charmante,
De quoi vis-tu, belle enfant?

Aurais-tu, comme une reine,
Pain, vins, faisans et perdrix?
A la cour, où tout nous gêne,
On n'a pas ce coloris.

—Du pain bis et des pommes,
La soupe au lard seulement ;
Les fill's, les femm's et les hommes
Ne vivent pas autrement.

—Et pour boisson, ma bergère,
Buvez-vous de l'hypocras,
Vin des Riceys ou de Tonnerre,
Rosolis ou ratafiat ?

—Non : l'eau de cette fontaine,
Monseigneur, que voilà,
Nous est cent fois plus saine
Que toutes ces drogues-là.

—Permets que je te demande
Si ton repos est parfait.
N'as-tu pas lit de commande ?
Couches-tu sur le duvet ?

—Sur la mauvaise plume
Et de durs matelas,
Monseigneur, jamais le rhume
N'attaque nos estomacs.

Il fallut que je m'approche,
Car il voulut m'embrasser ;
Aussitôt fouillant dans sa poche,
Et pour me récompenser,

Dix louis d'or il me donne,
Me disant : — La belle, bonsoir !
J'aurai soin de ta personne,
Dans peu, je viendrai te voir (1).

(1) Andelot (Haute-Marne). — Je n'ai pu me procurer la fin de cette histoire.

LES BAIGNEUSES DE L'YONNE.

Pour trouver de jolis modèles,
Venez apprendre mon secret,
Vous qui, par goût, peignez les belles
Sans cotillon et sans corset.

Ecoutez la gente aventure !
Hier soir, un essaim coquet,
Dans l'Yonne, au bain, ôte ceinture,
Et cotillon, et blanc corset.

D'abord le fleuve avec ivresse
Jouit des plus charmants aspects.
Sans bruit, que d'appas il caresse
Sans cotillons et sans corsets !

Mais, tout-à-coup, gronde la foudre !
Les ris ont fait place aux regrets.
Comment fuir ? à quoi se résoudre
Sans cotillons et sans corsets ?

Deux Tritons, aux cris de nos belles,
Accourent d'un air satisfait,
Les ramènent dans leurs nacelles,
Mais sans jupon, mais sans corset.

Que j'ai vu de lis et de roses !
Un linge humide est indiscret :
Et comment cacher tant de choses
Sans cotillon et sans corset ?

Mais, hélas ! la beauté trop sage
Rendit mon plaisir imparfait :
Chacune attend, après l'orage,
Son cotillon et son corset.

Fallait-il aux regards du monde
Vous dérober, charmants objets ?
Vénus sortit du sein de l'onde
Sans cotillons et sans corsets (1).

(1) Sens (Yonne).—Collection L.-H. Tarbé, 1776.

LE BEAU MEUNIER.

—Beau meunier, beau meunier,
Veux-tu moudre mon blé ?
—Oui-da, la jeune fille,
Oui-da, si vous voulez, la la.

Tic, tic, tac, tac,
Mic, mic, mac, mac,
Chacun fera son tour, la lira.
Qui veut moudre, moudra la la,
Qui veut moudre, moudra.

—Oui-da, la jeune fille,
Oui-da, si vous voulez.
Passez sur cette planche,
Prenez garde de tomber, la la, etc.

Passez sur cette planche,
Prenez garde de tomber.
Voulant passer trop vite,
Le pied lui a glissé, la la, etc.

Voulant passer trop vite,
Le pied lui a glissé ;
Tomba dans la rivière,
Manqua de se noyer, la la, etc.

Tomba dans la rivière,
Manqua de se noyer.
Le meunier, fort habile,
Alla la repêcher, la la, etc.

Le meunier, fort habile,
Alla la repêcher ;
Demanda pour sa peine
Un joli p'tit baiser, la la.

Tic, tic, tac, tac,
Mic, mic, mac, mac,
Chacun fera son tour, la lira.
Qui veut moudre, moudra, la la,
Qui veut moudre, moudra (1).

(1) Yonne.—Collection de M. Le Maistre.

LA FILLE D'HONNEUR.

Il était une fille,
Une fille d'honneur,
Qui plaisait fort à son seigneur.
En son chemin rencontre
Ce seigneur déloyal
Monté sur son cheval.

Mettant le pied à terre,
Entre ses bras la prend :
—Embrasse-moi, ma belle enfant !
—Hélas ! répondit-elle,
Le cœur transi de peur :
Volontiers, Monseigneur.

Mon frère est dans ses vignes.
Vraiment, s'il voyait ça,
Il irait le dire à papa.
Montez sur cette roche,
Jetez les yeux là-bas.
Ne le voyez-vous pas ?

Tandis qu'il y regarde,
La fillette, aussitôt,
Sur le cheval ne fait qu'un saut :
—Adieu, mon gentilhomme !
Et, zeste, elle s'en va.
Monseigneur reste là.

Cela vous apprend comme

On attrape un méchant.
Quand on le veut, on se défend :
Mais on ne voit plus guère
De ces filles d'honneur
Refuser son seigneur (1).

(1) Yonne. — Collection de M. Le Maistre.

LA BELLE DE GRANCEY.

Au beau pays de Grancey,
Qu'est l' pays que j'habitais,
Y avait trois gentilshommes
Qu'étaient amoureux d' mè.

O vertinguè, o sis min fè
Et ioup ioup ioup e ioup min fè,
Ah! ah! qu'étaient amoureux d' mè,
In' dor' in' dor' ioup ioup ioup,
In' dor' in' dor' ioup min fè.

Y avait trois gentilhommes
Qu'étaient amoureux d' mè :
L'un était l' fils d'un prince,
L'autre était l' fils d'un rè.
O vertinguè, etc.

L'un était l' fils d'un prince,
L'autre était l' fils d'un rè;
Le troisième était comte,
Qu'était celui qu' j'aimais.
O vertinguè, etc.

Le troisième était comte,
Qu'était celui qu' j'aimais.
Il avait une bague :
Il me la mit au dè (1).
O vertinguè, etc.

(1) Doigt.

Il avait une bague,
Il me la mit au dè
En m' disant : Ma mignonne,
Je sis amoureux d' tè.
O vertinguè, etc... (1).

(1) Grancey (Haute-Marne). — Collection de M. A. Lemoine, d'Essoyes.

FLEURETTES DE JOUVENCE

BONSOIR.

Bonsoir, mon cœur et ma vie !
Bonsoir, ma douce ennemie,
Ma belle Olympe, bonsoir !
Bonsoir, plaisante brunette,
Ma mauvaise, ma doucette !
Bonsoir, jusqu'au revoir !

Que ne te puis-je, rebelle,
Ma tourte (1), ma colombelle,
Mon plaisir et mon amour,
Pour tout le mal que j'endure,
Donner un bonsoir qui dure
Tout jusques au point du jour (2) !

(1) Abrégé de tourterelle.

(2) Cette chanson, composée par Jacques Grevin, né à Clermont (Oise), vers 1540, nous rappelle un chœur à plusieurs parties, chanté, dans le département de l'Yonne, il y a cinquante ans. En voici le premier couplet :

Bonsoir, les voisins, bonsoir !
Bonsoir, les voisins ! bonsoir les voisins !
Bonsoir, les voisins, bonsoir !
Pourquoi faut-il si tôt nous séparer ?
Mais la nuit est faite pour dormir.
Bonsoir, les voisins, etc.

LA MARGUERITE DE SOUDRON.

A Soudron la grand' ville,
Luron lon fa lire lire,
A Soudron la grand' ville,
Ville que j'ai tant demeuré.

Y a-t-une petite
Luron lon fa lire lire,
Y a-t-une petite,
A qui j'ai mon cœur donné.

Las! quand je la vas voir,
Luron lon fa lire lire,
Las! quand je la vas voir,
Elle se met à soupirer.

—Qu'avez, la Marguerite?
Luron lon fa lire lire,
Qu'avez, la Marguerite?
Hélas! qu'avez à soupirer?

—J'ai beau pleurer, beau rire,
Luron lon fa lire lire,
J'ai beau pleurer, beau rire,
J'ai beau me desconforter.

L'on dit par tout' la ville,
Luron lon fa lire lire,
L'on dit par tout' la ville,
Qu'à la guerre vous en allez!

Vous n'estes pas gentilhomme,
Luron lon fa lire lire,
Vous n'estes pas gentilhomme :
Vous ne m'avez rien donné !

Tasta dans sa pochette,
Luron lon fa lire lire.
Tasta dans sa pochette :
Cent écus lui a donné.

Mitan pour avoir robe,
Luron lon fa lire lire,
Mitan pour avoir robe,
L'autre mitan pour épouser.

Avoir des pantouflettes,
Luron lon fa lire lire,
Avoir des pantouflettes,
Pour s'en aller promener (1).

(1) Soudron (Marne).—XVII[e] et XVIII[e] siècles.—Collection de M. Gillet.

LES TROIS JEUNES FILLES.

Nous étions trois jeunes filles,
Toutes trois à marier.
Nous nous d'mandions l'une à l'autre :
—Ma sœur, fait-il bon aimer?

Non, non, non, je n'ai pas d'amant;
Je passe mon temps gaillardement.

Nous nous demandions l'une à l'autre :
—Ma sœur, fait-il bon aimer?
Moi, qu'étais la plus jeunette,
Je courus m'en informer. — Non, etc.

Moi, qu'étais la plus jeunette,
Je courus m'en informer.
Je m'en fus chez ma voisine :
Ma voisine était couchée. —Non, etc.

Je m'en fus chez ma voisine :
Ma voisine était couchée.
Elle me dit par la fenêtre,
Que j'aurais un chevalier.—Non, etc.

Elle me dit par la fenêtre,
Que j'aurais un chevalier.
Chevalier ou gentilhomme,
Faut que je l'aille chercher.—Non, etc.

Chevalier ou gentilhomme,

Faut que je l'aille chercher.
—Bonjour donc, mon beau Monsieur.
Etes-vous à marier?—Non, etc.

Bonjour donc, mon beau Monsieur.
Etes-vous à marier?
Donnez-moi votre main blanche ;
Avec moi venez danser.—Non, etc.

Donnez-moi votre main blanche ;
Avec moi venez danser (1).
Retournez à votre place :
Vous n' serez pas mon chevalier.—Non.

Retournez à votre place :
Vous n' serez pas mon chevalier.
Voyez donc ce maladroit
Qui n'a pas su m'embrasser.

Non, non, non, je n'ai pas d'amant ;
Je passe mon temps gaillardement.

(1) Yonne.—Le jeune homme auquel la jeune fille qui chante tend la main, doit l'embrasser, et la chanson est finie ; s'il n'ose pas, on ajoute le dernier couplet.—Cette chanson a de nombreuses variantes.

L'AMOUREUX CORDONNIER.

J'suis cordonnier de mon métier ;
Les demoiselles j'vois volontiers.

Roubdoudoub, la marionnette,
Et allons donc, marions-nous !

J'en aima une, j'en aima deux,
L'un' de la ville, l'autr' du faubourg, etc.

Telle de la vill' j'ai demandée :
Les parents me l'ont refusée, etc.

Du chagrin que j'en prendrai,
Père capucin j' me ferai, etc.

Dès que je serai tonsuré,
A l'église je prêcherai, etc.

Tout en prêchant, je pleurerai :
Tout l' mond' sera bien étonné, etc.

D'y voir un capucin pleurer
Pour une fille à marier.

Roubdoudoub, la marionnette,
Et allons donc, marions-nous (1) !

(1) Villy et Malandry (Ardennes).—Collection de M. Nozot.

NANETTE ET JACQUOT.

Ecoté don, Nanette,
Lai plinthe de Jaco,
Qui a ben en colaire
Contre Monsieu Molo :
I li è phonin dâ z'harbe
Tô le lon de l'été,
Du chienden, da vipaire.
I ne m'ai pa poyé ! !

Quant l'ailoète chante,
Vôs aipelé Jaco ;
Quand lai grand bige vente,
Vô ne li dithe mo :
I n'é ni sô, ni maille,
Ni pain, ni sei, ni bô ;
I grieule ai lai pothe
Pu paîle que lai mô.

Revenan d'Autrevîe (1),
Chairgé come in chevo,
En rentran dan lai vîe,
Jé pothié vo faigô :
On m'ai fé lai grimaisse,
Quan l'euvraige ai-z-eu fé.
I m'en fu, en colaire,
Me côché san sôpé.

(1) Autreville, village des environs de Chaumont.

Encô ine aute ruge,
Qui m'ai ben pu greuvé :
Jé poyé vo deu cruche,
Que j' n'aivô pas caissé.
Le bari d'Autrevie,
Qui s'a treuvé padu,
Trente sô de jonée
Vô m'aite raibaitu.

Quan vôs aivé dâ reste,
Vô ne m'en baillé pa ;
Vô pothié vos hodiès
Ai lai fam Thiauta ;
Et Jaco, et Thelenne
N'en son pa pu contan,
D'aivô prin tan de poine
Aprè le boillon blan (1).

(1) Patois de Chaumont.—Collection de M. J. Carnandet.

LE ROSSIGNOL.

J'ai un grand voyage à faire,
Je ne sais qui le fera.
Si je l' dis à l'alouette,
Tout le monde le saura.

La violette double, double,
La violette doublera.

Si je l' dis à l'alouette,
Tout le monde le saura.
Si je l' dis au rossignol,
Le voyage se fera.—La violette, etc.

Si je l' dis au rossignol,
Le voyage se fera.
Rossignol prend son vol,
Au jardin d'amour s'en va.—La violette.

Rossignol, prends son vol,
Au jardin d'amour s'en va.
Trouvant la porte fermée,
Par la fenêtre il entra.—La violette, etc.

Trouvant la porte fermée,
Par la fenêtre il entra :
Trouva tout' ces dam's à table,
Humblement les salua.—La violette, etc.

Trouva tout' ces dam's à table,

Humblement les salua :
—Bonjour l'un', bonjour l'autre,
Bonjour l'amie que voilà! —La violette.

Bonjour l'un', bonjour l'autre,
Bonjour l'amie que voilà!
Votre amant m'envoie vous dire
Que vous ne l'oubliez pas.—La violette.

Votre amant m'envoie vous dire
Que vous ne l'oubliez pas.
—J'en ai bien oublié d'autres:
J'oublierai bien celui-là.—La violette.

J'en ai bien oublié d'autres:
J'oublierai bien celui-là.
Si les hommes sont trompeurs,
Pourquoi ne l' serions-nous pas?

La violette double, double,
La violette doublera (1).

(1) Reims, collection de M. P. Dubois.—Cette ronde est très-populaire dans les Ardennes, notamment à Francheval et dans les environs de Mézières.—Naturellement, les variantes abondent.—Dans l'une, le jardin d'amour devient le jardin du Maure; dans une autre, la chanson finit ainsi :

Vous avez raison, la belle,
Car ma foi! il n' vous aim' pas.

A Villy et Malandry, le refrain est :

Tenez, amant, voilà la rose :
Mais la rose n'y est pas.

et la moralité est :

Tenez vos amours secrètes,
Afin qu'ell' dur' plus longtemps.

CE QUE VALENT HOMMES ET GARÇONS.

Je me suis levée de grand matin :
C'était pour aller au jardin.

Lantura, lanture,
Allons danser, lantura, lurelure,
Alllons danser, lurelure.

C'était pour aller au jardin,
Et y cueillir le romarin.—Lantura, etc.

Et y cueillir le romarin.
Un oiseau m' sauta sur la main.—Lantura.

Un oiseau m' sauta sur la main,
Et il me dit en son latin.—Lantura, etc.

Et il me dit en son latin
Que les hommes ne valent rien.—Lantura.

Que les hommes ne valent rien,
Et les garçons encor' bien moins.—Lantura, etc.

Et les garçons encor' bien moins.
Pour les filles, j'en dis du bien.—Lantura.

Pour les filles, j'en dis du bien;
Ell' sont gentill' : j' les aime bien.

Lantura, lanture,
Allons danser, lantura, lurelure,
Allons danser, lurelure (1).

(1) Yonne.

LE GALANT DES ARDENNES.

Quand j'ai sorti du not' village,
J'avos quinze ans;
J'avos in pantalon du toile,
Comme in galant.

J'avos des solés (1) d'écurie :
N'y avot des claues (2).
Quand j' marchos sus les pavés,
J' faisos des traues (3).

J'avos in bai cravate du soie :
N'y avot des glands,
Qui m' pendint sus l'estoumac,
Coumme in président.

J'avos une belle perruque bin fine,
En soies d' pourciaux ;
Tous les jours, j' la démêlos,
Aveu in r'tieau (4).

J'avos in bai chépai (5) du paille :
Il estot rond ;
I m' pendot sus les espalles,

(1) Souliers.
(2) Clous.
(3) Trous.
(4) Râteau.
(5) Chapeau.

Allant tout le long.

J'avos pour mi les dimages,
Des bais sabots.
I n'y avot bin, chose certaine,
Quinze lives du bos (1).

(1) Patois ardennais.—Collection de M. Nozot.

LE SEIGNEUR ET LA BERGÈRE.

—Bonjour, mon aimable bergère,
Le tendre objet de mon cœur !
Je viens dessus la fougère
M'offrir pour ton serviteur.

—Qui wi-je divant miz ouyes ?
Oh ! min Dieu ! qui j'a iou pouie !
Nia m' cœur qui tremb' com' oune fouye,
D' voye in hom' ch'i hisdeux.

—Que manque-t-il à mon corsage,
Bell', pour vous épouvanter ?
Je vous donne mon cœur en gage,
Je demande vos amitiés.

—Vous m' fio là di drol' di contes !
Non, je n' vo vos nin yaimer.
Quand vos s'ri tôt seuye au monde,
Co je n' vorait nin m' marier !

—Si tu connaissais mes richesses,
Bell', tu quitterais ce hameau ;
Je te ferais la maîtresse
De toutes mes ferm's et châteaux.

—Ji m' moque di tot's vos richasses,
D' vos cinses, et d' vost' chastiax.
Bo to sola fou d' vot' tiace :
J'aim' bin miax m' bergi Colas.

—Ne méprise pas mes richesses,
Et encore moins qui je suis :
Je suis né de grande noblesse
Respectée dans le pays.

—Fusschi porchi, fusschi comte,
Fusschi baron, iou marquis,
Ji m' moque di tots vos contes :
Jamais vos n' couchero avu mi.

—Adieu, ingrate bergère !
Puisque vous n' m' voulez pas,
Je m'en irai sur la fougère,
Pleurer l'heure de mon trépas.

—Vaz é ! j' seri bin, bin auge !
Dieu t' conduige les jimbes au yaut !
Tu n' déchistrais nin tes chausses,
Sé ti n'es que d' l'ève jusqu'au co (1) !

(1) Patois des environs de Sedan.—Collection de M. Collin.

Traduction : — 2e couplet. — Qui vois-je là devant mes yeux ? Ah ! mon Dieu ! que j'ai eu peur ! Mon cœur tremble comme la feuille de voir un homme si hideux.

4e Couplet.—Vous me faites là de drôles de contes. Non, je ne vous veux aimer. Quand vous seriez tout seul au monde, je ne me voudrais pas marier.

6e Couplet.—Je me moque de toutes vos richesses, de vos fermes, de votre château..... J'aime bien mieux mon berger Colas.

8e Couplet. — Fussiez-vous porcher, fussiez-vous comte, fussiez-vous baron ou marquis, je me moque de tous vos contes: jamais vous ne coucherez avec moi.

10e Couplet. — Va-t-en ! j'en serai bien, bien aise ! Dieu te conduise les jambes en haut ! Tu ne déchireras pas tes chausses, si tu n'as que de l'eau jusqu'au col !

LA JEUNE FILLE DANS L'EMBARRAS.

Ce sont les filles de cheux nous,
Tra la la la la li déra,
Ce sont les filles de cheux nous ;
Elles sont gentilles,
Elles sont gentilles, au gai,
Elles sont gentilles.

Elles s'en vont au cabaret,
Tra la la la la li déra,
Elles s'en vont au cabaret,
Boire chopine,
Boire chopine, au gai,
Boire chopine.

Elles en ont bu quatorze pots,
Tra la la la la li déra,
Elles en ont bu quatorze pots
Et une pinte,
Et une pinte, au gai,
Et une pinte.

Elles ont mangé quatorze pains,
Tra la la la la li déra,
Elles ont mangé quatorze pains
Et une miche,
Et une miche, au gai,
Et une miche.

Elles ont mangé quatorze lapins,

Tra la la la la li déra,
Elles ont mangé quartorze lapins.
Et une lapeine,
Et une lapeine, au gai,
Et une lapeine.

Elles ont mangé quatorze bœufs,
Tra la la la la li déra,
Elles ont mangé quatorze bœufs,
Et une génisse,
Et une génisse, au gai,
Et une génisse.

Et quand ce vint pour payer,
Tra la la la la li déra,
Et quand ce vint pour payer
L'écot des filles,
L'écot des filles, au gai,
L'écot des filles.

Elles avaient tout's pour payer,
Tra la la la la li déra,
Elles avaient tout's pour payer,
Hors la petite,
Hors la petite, au gai,
Hors la petite.

On lui prit son cotillon,
Tra la la la la li déra,
On lui prit son cotillon,
Et sa cheminse,
Et sa cheminse, au gai,
Et sa cheminse.

Et son amant, passant par là,
Tra la la la la li déra,

Et son amant, passant par là,
Se mit à dire,
Se mit à dire, au gai,
Se mit à dire.

—Rendez-lui son cotillon,
Tra la la la la li déra,
Rendez-lui son cotillon,
Et sa cheminse,
Et sa cheminse, au gai,
Et sa cheminse.

Et j'ai l'argent dans mon gousset,
Tra la la la la li déra,
Et j'ai l'argent dans mon gousset,
A son service,
A son service, au gai,
A son service (1).

(1) Châlons-sur-Marne.—Collection de M. Gillet.—Cette chanson satirique est aussi très-populaire dans les Ardennes. Nous en avons vu deux versions; l'aventure est mise sur le compte des filles de Vrigne-aux-Bois.

LA VIEILLE COQUETTE.

J'ai demandé à la vieille
Quelle robe elle voulait.
La vieille m'a répondu :
—De satin, si ça se pouvait.

—Comment, la vieille! une robe de satin!

Ah! ah! ah! requinquez-vous, vieille!
Ah! ah! ah! requinquez-vous donc!

J'ai demandé à la vieille
Quelles dentelles elle voulait.
La vieille m'a répondu :
—De Malines, si ça se pouvait.

—Comment, la vieille! une robe de satin, des dentelles de Malines!

Ah! ah! ah! requinquez-vous, vieille!
Ah! ah! ah! requinquez-vous donc!

J'ai demandé à la vieille
Quel mari elle voulait.
La vieille m'a répondu :
—De quinze ans, si ça se pouvait.

—Comment, la vieille! une robe de satin! des dentelles de Malines! un mari de quinze ans!

Ah! ah! ah! requinquez-vous, vieille!
Ah! ah! ah! requinquez-vous donc (1)!

(1) Yonne.—Cette chanson n'a d'autres bornes que celles que lui donne l'imagination de la jeune personne qui conduit la ronde.

LES BAINS DE LA SAINT-JEAN.

La veill' de la Saint-Jean,
M'en allant promener,
J'ai rencontré ma mie
Qui s'en allait baigner.

Lon la,
Dansons là, Joliette,
Dansons là sur l'herbette!

Je lui ai dit : —Ma mie,
Prenez garde de vous *nier*,
Car si vous vous niez,
Nous n'irons plus jouer.—Lon la, etc.

Ell' mit un pied dans l'eau
Et l'autre s'y échappa,
Voulant s'y rattraper
Dessous un pommier doux.—Lon la, etc.

—Beau pommier, beau pommier,
Qu'est si chargé de fleurs
Que mon cœur d'amour.—Lon la, etc.

Il n'y faut qu'un p'tit vent
Pour envoler ces fleurs.
Il n'y faut qu'un jeune amant
Pour y gagner mon cœur.

Lon la,
Dansons là, Joliette,
Dansons là sur l'herbette (1)!

(1) Marne.—Bertoncourt (Ardennes).

JOLIETTE.

Voici trop ben des amoureux !
Dedans la danse il y en a deux.

Moi, qu'es si joliette,
Pensez-vous que mon cœur
Vit sans amourette?

D'un j'en ferai mon amoureux,
Puis nous nous fiancerons nous deux.—
[Moi, etc.

Puis nous nous fiancerons nous deux,
Puis nous nous marierons nous deux.—
[Moi, etc.

Puis nous nous marierons nous deux,
Puis nous nous coucherons nous deux.—
[Moi, etc.

Puis nous nous coucherons nous deux,
Dans un beau lit couvert de fleurs.—Moi.

Dans un beau lit couvert de fleurs,
Des *fleures* rouges, des *fleures* bleues.—
[Moi, etc.

Des *fleures* rouges, des *fleures* bleues :
C'est la couleur des amoureux.

Moi, qu'es si joliette,
Pensez-vous que mon cœur
Vit sans amourette (1)?

(1) Pourru-aux-Bois (Ardennes). — Collection de M. Nozot.

PAUVRE NANETTE!

Allait Nanette
Dans son jardin,
Soir et matin,
Cueillir violette,
Rose et jasmin.

Donnait fleurettes
Et ses bouquets
De blanc muguet
Aux bachelettes
Qui n'en avaient.

M'amie Nanette,
Ell' soupirait!
On lui disait :
—Qu'a m'amiette?
Qui lui déplaît?

—S'rai bientôt mère
D'un bel enfant!
Bien lâchement
M'a fuie son père
Au régiment.

Trop suis pauvrette
Pour le garder.
Des grenadiers
A la cornette
Faut l'envoyer.

Pauvre Nanette !
Cœur délaissé,
Ici vivrai !
Triste et seulette,
Ici mourrai (1) !

(1) Hamboin (Seine-et-Marne).

MISÈRE ET BONHEUR.

Quand la feuille était verte,
Tra la la la li dera la la,
Quand la feuille était verte,
J'avais quatre amoureux.

A présent elle est sèche,
Tra la la la li dera la la,
A présent elle est sèche,
Je n'en ai plus que deux.

Mon père me demanda,
Tra la la la li dera la la,
Mon père me demanda :
—Lequel veux-tu des deux ?

—Je n'en veux pas de riches ,
Tra la la la li dera la la,
Je n'en veux pas de riches :
Ils sont trop glorieux.

Je veux mon amant Pierre,
Tra la la la li dera la la,
Je veux mon amant Pierre ;
Son cœur est généreux.

Il me mène à la danse,
Tra la la la li dera la la,
Il me mène à la danse,
M'y mène et me ramène.

A la sortie de la salle,
Tra la la la li dera la la,
A la sortie de la salle,
Nous nous disons nous deux :

—Quand nous s'rons en ménage,
Tra la la la li dera la la,
Quand nous s'rons en ménage,
Que nous serons heureux !

Nous s'rons pauvres peut-être,
Tra la la la li dera la la,
Nous s'rons pauvres peut-être,
Mais nous serons heureux (1).

(1) Yonne, Marne.—Dans les Ardennes, il existe de cette chanson une version qui se termine ainsi :

Nous voudrions à boire,
Tra la la la li dera la la,
Nous voudrions à boire,
Et du bon vin mousseux.

LES GARÇONS DE DAIGNY.

Il nous faut danser au rond :
C'est par faut' de violon,
Car les garçons de Daigny
N'avont pas pour les payer.

Ma bonne dam', quand je vous vois,
Je ne puis vous oublier.

Car les garçons de Daigny
N'avont pas pour les payer ;
Mais ils avont bien d' l'argent
Pour au cabaret aller.—Ma bonne, etc.

Mais ils avont bien d' l'argent
Pour au cabaret aller.
Ils s'en vont dessus le bal :
Ce n'est pas pour y danser.—Ma bonne.

Ils s'en vont dessus le bal :
Ce n'est pas pour y danser ;
C'est pour voir s'ils trouveront
Quelque chose à s'y moquer.—Ma bonne.

C'est pour voir s'ils trouveront
Quelque chose à s'y moquer.
Mais il y a un' petite
Qui les a bien rabégués (1).—Ma bonne.

(1) *Rabéguer*, railler, faire enrager.

Mais il y a un' petite
Qui les a bien rabégués :
—Monsieur, ramassez vos chausses
Qui traînont sur vos solés (1).—Ma bonne.

Monsieur, ramassez vos chausses,
Qui traînont sur vos solés.
Vous avez des grand's oreilles
Qu'on y vann'rait bien du blé.—Ma bonne.

Vous avez des grand's oreilles
Qu'on y vann'rait bien du blé.
Regardez sur vos paupières :
Les souris y ont brouté. — Ma bonne.

Regardez sur vos paupières :
Les souris y ont brouté.
Regardez sur votre tête :
Les poux y vont patiner. — Ma bonne.

Regardez sur votre tête :
Les poux y vont patiner ;
On les compt'rait bien par mille,
On les m'sur'rait par quartés.

Ma bonne dam', quand je vous vois,
Je ne puis vous oublier (2).

(1) Souliers.

(2) Daigny, près de Sedan (Ardennes). — Collection de M. Nozot.

LA ROSE DE COLIN.

Là haut, sur ces côtes,
La bell' s'endormit,
Oui !
Par là il y passe
Colin, son ami,
Oui !

Les gens qui sont jeunes
Se marieront-ils ?
Oui !

Par là il y passe
Colin, son ami ;
Cueillit une rose :
Sur son sein la mit.—Les gens, etc.

Cueillit une rose :
Sur son sein la mit.
La rose était fraîche :
La bell' s'éveillit.—Les gens, etc.

La rose était fraîche :
La bell' s'éveillit.
—Ah ! mon Dieu, dit-elle,
Qui m'a mis ceci ?—Les gens, etc.

Ah ! mon Dieu, dit-elle,
Qui m'a mis ceci ?
Répond sa voisine :
—Colin, votre ami.—Les gens, etc.

Répond sa voisine :
—Colin, votre ami.
—Ah! mon Dieu, dit-elle,
Je n'ai point d'ami.—Les gens, etc.

Ah! mon Dieu, dit-elle,
Je n'ai point d'ami.
—Fillette gentille
N'est pas sans ami.—Les gens, etc.

Fillette gentille
N'est pas sans ami!
—Mais, reprit la belle,
Quel habit a-t-il?—Les gens, etc.

Mais, reprit la belle,
Quel habit a-t-il?
—Il a des bas rouges
Et des par'ments gris.—Les gens, etc.

Il a des bas rouges
Et des par'ments gris.
—Ah! mon Dieu, dit-elle,
C'est bien mon ami.

Les gens qui sont jeunes
Se marieront-ils?
Oui (1)!

(1) Boutancourt, Mouzon (Ardennes).—Dans le département de l'Yonne, cette chanson se dit avec quelques variantes. Elle commence ainsi :

Là haut, sur la tour,
La bell' s'endormit.
Oui!
Mais par ici passe
Colin, son ami.
Les gens qui sont jeunes,
Pourquoi dorment-ils?
Oui!

LES PETITES JALOUSES.

C'est à la rue du Grand-Pont,
A la cinquième maison,
Il y a trois jeunes filles
A marier, cela, dit-on.

Vole, vole comme la plume,
Légèrement,
Comme le vent.

La plus jeune, c'est ma mie :
Elle est belle à la raison.
Je lui demand' jour en jour :
—Quand est-c' donc nous nous marierons?
[—Vole, etc.

—Nous nous marierons à Pâques,
Quand les jours y seront grands.
Entre Pâques et Pentecôte,
En ce joli mois de Mai.—Vole, etc.

Les lapins sont en garenne,
Les oiseaux sur leurs buissons,
Comme font ces jeunes filles,
Sur les genoux de leurs mignons.—Vole.

Je ne le dis pas pour moi,
Car, pour moi, je n'en ai pas;
Je le dis pour les jalouses :
Dans cette danse il y en a trois.—Vole.

Si c' n'était qu' l'honneur des dames,
J' les nommerais toutes trois.
Il n'y a pas d'honneur qui tienne,
J' vais les nommer toutes trois.—Vole, etc.

Voici l'une, voici l'autre ;
L'autr', je la tiens par les doigts.
Cell' que je tiens par les doigts,
C'est la plus jalouse des trois.

Vole, vole comme la plume,
Légèrement,
Comme le vent (1).

(1) Marne, Ardennes, notamment dans l'arrondissement de Rethel.—Cette ronde n'est pas sans variantes. Parfois on dit, couplet 5e,

Je le dis pour ces jaloux.

Et couplet 6e :

Je les nommerais tous les trois.

Couplet 7e :

Voici l'un, voici l'autre.

LA PETITE BUCHERONNE DES ARDENNES.

J'ai pris ma jolie serpette,
Lire, lire et lire,
Au vert bois j' m'en suis allé,
Lire et lire au gué.

Je pensais être seulette,
Lire, lire et lire,
Un galant j'y ai trouvé.—Lire, etc.

Il m'a demandé : —La belle,
Lire, lire et lire,
Votre fagot est-il fait?—Lire, etc.

S'il n'est pas fait, allons le faire,
Lire, lire et lire,
Je serai votre valet.—Lire, etc.

—J'aimerais mieux être morte,
Lire, lire et lire,
Enterrée, empoisonnée.—Lire, etc.

Que d'avoir donné mon cœur,
Lire, lire et lire,
A un si fier mirgalet.—Lire, etc.

Je le donnerai à un autre,
Lire, lire et lire,
Qui saura mieux ce que c'est,
Lire et lire au gué.

LA BERGÈRE DE LÉTANNE.

C'est à Létanne, ce lieu plaisant,
Bergère, allons gaîment,
Où il y a tant d' si beaux amants,
Tant gai, tant gai, tant joliment.
Bergère, allons, gai, gai,
Ma mie, allons gaîment.

Il y en a un qui m'aime tant,
Bergère, allons gaîment ;
Car il me dit à chaque instant,
Tant gai, tant gai, tant joliment, etc.

Car il me dit à chaque instant :
—Bergère, allons gaîment,
Marions-nous, car il est temps, etc.

Marions-nous, car il est temps,
Bergère, allons gaîment.
Ni dans un an, ni dans deux ans, etc.

Ni dans un an, ni dans deux ans,
Bergère, allons gaîment:
—Au fait, fille qui mari prend, etc.

Au fait, fille qui mari prend,
Bergère, allons gaîment,
Elle n'a qu'à dire : —Adieu bon temps!
Tant gai, tant gai, tant joliment.
Bergère, allons gai, gai,
Ma mie, allons gaîment (1).

(1) Létanne (Ardennes).—Collection de M. Nozot.

LA JEUNE FILLE DE REVIN.

L'aut' jour, à r'vinant de l'Ausprêle,
Dischindant drè l'Ecuyer,
Tji rasconte on tjon' Bauchelle,
Qui m' r'venait co bin assez ;
Tj' ly dit : — Bel', que fy adroci,
Tout au mitan d' vos pachi,
Scarnetant par ci, par là,
Après Tjacques ou Nicolas ?
Re, ri, tre, tra,
La, la, la !

—Tji n'sus min bia, tjone Bauchelle,
Mais tj'ai de bia patacons,
Tj' en ai plin une escarcelle
Et co plin un vi chaudron.
Bel', si vo vouro m'amer
Et qu' vo vouro m'espoiser,
Por mi tj' n' demande nin mia;
Ca tj' vos aime assez po ça.
Re, ri, tre, tra,
La, la, la !

—Ouais den stila qu'il est drole !
A ous qui vient stiquer s' nez?
Vo f'ri mia d'aller à scole.
Vos asto bin affrenté.
Compèr', passou vos chimoin,
Ou sinon v's arons de m' moin.
Tji vos appell'rai, grand via,

A causé ainsi que ça.
Re, ri, tre, tra,
La, la, la (1) !

(1) Patois de Revin (Ardennes). — Nous devons ces jolis couplets à Monseigneur Nanquette, évêque du Mans. Qu'on nous pardonne de mêler son nom à toutes ces folies ! Lettré, bon, aimable, digne enfant de la Champagne, il avait bien voulu sourire à notre œuvre : qu'avec elle vivent les regrets que nous donnons à la mémoire de l'ami que nous avons perdu !

LE BOUQUET DE MARJOLAINE.

En revenant de l'Ardenne,
Tire ton joli bas de laine,
Je rencontre un capitaine,
Tire ton, cache ton, tire ton bas,
Tire ton joli bas de laine,
Car on le verra.

Je rencontre un capitaine,
Tire ton joli bas de laine;
Il m'a appelée vilaine.
Tire ton, cache ton, tire ton bas,
Tire ton joli bas de laine,
Car on le verra.

Je ne suis pas si vilaine,
Tire ton joli bas de laine,
Car le fils du roi qui m'aime,
Tire ton, cache ton, tire ton bas,
Tire ton joli bas de laine,
Car on le verra.

Car le fils du roi qui m'aime,
Tire ton joli bas de laine,
M'a fait cadeau, pour étrenne,
Tire ton, cache ton, tire ton bas,
Tire ton joli bas de laine,
Car on le verra.

M'a fait cadeau pour étrenne,

Tire ton joli bas de laine,
D'un bouquet de marjolaine.
Tire ton, cache ton, tire ton bas,
Tire ton joli bas de laine,
Car on le verra.

D'un bouquet de marjolaine,
Tire ton joli bas de laine.
S'il fleurit, je serai reine,
Tire ton, cache ton, tire ton bas,
Tire ton joli bas de laine,
Car on le verra.

S'il fleurit, je serai reine,
Tire ton joli bas de laine.
Tu ne me diras plus vilaine,
Tire ton, cache ton, tire ton bas,
Tire ton joli bas de laine,
Car on le verra (1).

(1) Yonne, Marne.

LE BOUQUET DE MARJOLAINE.

VARIANTE.

En revenant de la Lorraine,
Avec mes sabots,
J'ai rencontré trois capitaines,
Avec mes sabots,
Dondain, avec mes sabots.

J'ai rencontré trois capitaines,
Avec mes sabots ;
L'un me prend et l'aut' me mène,
Avec mes sabots, etc.

L'un me prend et l'aut' me mène,
Avec mes sabots;
L'autr' m'a appelée vilaine,
Avec mes sabots, etc.

L'autr' m'a appelée vilaine,
Avec mes sabots.
—Je n' suis d'jà pas si vilaine,
Avec mes sabots, etc.

Je n' suis d'jà pas si vilaine,
Avec mes sabots,
Puisque le fils du roi m'aime,
Avec mes sabots, etc.

Puisque le fils du roi m'aime,
Avec mes sabots.

Il m'a donné pour étrenne,
Avec mes sabots, etc.

Il m'a donné pour étrenne,
Avec mes sabots,
Un bouquet de marjolaine,
Avec mes sabots, etc.

Un bouquet de marjolaine,
Avec mes sabots;
Je l' planterai dans la plaine,
Avec mes sabots, etc.

Je l' planterai dans la plaine,
Avec mes sabots;
S'il revient, je serai reine,
Avec mes sabots, etc.

S'il revient, je serai reine,
Avec mes sabots;
S'il meurt, je perdrai mes peines,
Avec mes sabots,
Dondain, avec mes sabots (1).

(1) Ardennes.—Collection de M. Nozot.

LES MAUVAIS SUJETS DE CHAUMONT.

—Lai petite chambellère,
Aileume de lai lemère!
Et vius por evôrer,
Evôrer tô châssis!
—J'entens quèqu'eu qui cogne!...
Ç'a mes éroilles qui me connent...
Vô notre ché qui mionne!
Ç'a sû de par iqui.

—Ce n'a pas de pas d'aimeux :
Ç'a dé bé messieux quiqu'eux
Qui mèn' eune vie haineux.
—Ça jabit comme eun bouil!
—I vô de ville en bées,
Charchant dé damoiseles.
—Y en a ben dé pu bêtes
Ai lai ville qu'au faubô.

—Charchant quêque racaille,
Quêque bouchô de boutoille,
Ça ç'a de franches canailles!
I nô pas vaillant maille,
Qu'all' soit mân n'employîe,
Ça ç'a de franches canailles.
I vendroient ben leux éroilles,
S'all' n'étoient ben attachies.

Et pô preuve de c' que j'vô beille,
C'étoit ai la veille de Noël,

Qui vô dessûs lai guiêce
Adorer Jésus de Nazareth (1).
Mais leux ceuches sô si lasses,
Qui d'mandent eune paillasse
Pô poser leux kercasse,
En qué leu que ce soit.

—Mène lé dedans l'étaule,
Qu'î se couv'ent, ô ben jemô,
Qu'î mettent sû leux épaules
De beunes beutes de foin.
Qu'î se couvent ben de paille,
I-z-airô chaud comme da cailles.
Si jemô tu les révoilles,
Je te masquerai le groin.

. . . . . .

Ce peut monstre de nateure,
Que maudit soit sa ferseure !
Ca il a eune regeudeure
Qu'a pu peute que lai neu.
J'aimerois meu pâde lai vie
Qu' d'ailer dans not' écueirie
Teute seule, dès lai meneu (2).

(1) Allusion à un usage local. On allait, sans doute, dans les champs, à quelque distance de la ville, jouer, à l'heure propice, la scène de la crèche de Bethléem et de l'adoration des bergers.

(2) Cette chanson n'a d'autre intérêt que d'être écrite en patois populaire de Chaumont. En voici la traduction donnée par M. J. Carnandet. qui l'a publiée en 1850 :

—La petite chambrière, allume de la lumière ! et viens pour ouvrir, ouvrir ton châssis. — J'entends quelqu'un qui cogne : c'est mes oreilles qui me cornent. Voilà notre chat qui miaule : c'est sûrement par ici.

—Ce n'est pas des amis : c'est quelqu'un des beaux mes-

LE BERGER DE VILLERS.

J'avo enne bialle vechte bleue
Qu'èto queudu en filé blanc.
On aro in dit in persident,
Oui, in persident, saperdi!

J'avo enne bialle culotte bleue
Qu'èto toute trouée au cul.

sieurs, qui mènent une vie haineuse.— Ça crie comme un bouvillon. — Ils vont de la ville aux portes, cherchant des demoiselles. — Il y en a de bien plus belles à la ville qu'au faubourg.

—Cherchant quelque racaille, quelque bouchon de bouteille. Car c'est de franches canailles! Ils n'ont pas vaillant maille, qu'elle ne soit mal employée. Car c'est de franches canailles! Ils vendraient bien leurs oreilles, si elles n'étaient bien attachées.

Et pour preuve de ce que je vous baille, c'était à la veille de Noël, qu'ils vont sur la glace adorer Jésus de Nazareth; mais leurs cuisses étaient si lasses, qu'ils demandent une paillasse, pour reposer leur carcasse en quelque lieu que ce soit.

—Mène-les dans l'étable; qu'ils se couvrent, ou bien jamais, qu'ils mettent sur leurs épaules de bonnes bottes de foin. Qu'ils se couvrent bien de paille : ils auront chaud comme des cailles. Si jamais tu les réveilles, je te masquerai le groin (de coups).

..... O laid monstre de nature, que maudite soit sa fressure! Car il a un regard qui est plus laid que la nuit! J'aimerais mieux perdre la vie que d'aller dans notre écurie toute seule, dès la minuit.

Les quatre premiers vers sont dans la bouche des mauvais sujets de Chaumont. Le surplus de la chanson est une conversation entre la petite chambrière et une servante.

J' lavo iu à la potence,
A in pendu, saperdi!

J'avo enne bialle perruque
De piau d'poureia.
J' la découmélo tous les dimanches,
Avec un ratiau, saperdi!

J'avo enne belle paire ède guetes
Et enne paire ède sabots nus (1).
J' m'en allo garder nos vaches
Et pis nos bus, saperdi!

J' fis la rencontre de Jenn'ton,
Qu'allo garder ses blancs moutons.
J' li dis d'in air joïeux :
—Voite que j' si biau, saperdi!

Elle me r'luque
Et me dit comme ça :
—T'es l'air d'in loup garou,
Ah! oui, vraiment, saperdi!

J'èto tout en colère d'emme voir
Ainsi rengrogné, et tout ainsi lui dis-je :
—On sait c' qui t' fait parler,
C'est la jalousaie, saperdi!

Pour attraper toutes les fies d' Villers,
Queuque biau jour j' men irai à S'dan,
Pour y prendre femme comme mi,
Si j'en trouve, saperdi (2)!

(1) Neufs.

(2) Patois des Ardennes.—Collection de M. Nozor.—Les deux premiers vers de chaque couplet se disent sans chanter ; on danse en rond, en chantant les deux derniers.

LA TENTATION.

Par derrière notre maisonnette,
Il y a un pigeon blanc
Qui disait à son langage :
—Mariez-vous, car il est temps.

La plume s'envole, vole,
La plume s'envole au vent.

Qui disait à son langage :
—Mariez-vous, car il est temps.
—Comment puis-je me marier?
Je suis servante à présent.—La plume.

Comment puis-je me marier?
Je suis servante à présent,
—Combien gagnez-vous, la belle?
Combien gagnez-vous par an?—La plume.

Combien gagnez-vous, la belle?
Combien gagnez-vous par an?
—Je gagne bien vingt-cinq francs,
Une ceinture d'argent.—La plume, etc.

Je gagne bien vingt-cinq francs,
Une ceinture d'argent.
—Venez me servir, la belle :
Je vous en donn'rai cinq cents.—La plume.

Venez me servir, la belle :
Je vous en donn'rai cinq cents.

Vous n'aurez rien à faire,
Qu'à cirer mes souliers blancs.—La plume.

Vous n'aurez rien à faire,
Qu'à cirer mes souliers blancs,
A traire notre vachette,
A r'faire mon p'tit lit d' camp.—La plume.

A traire notre vachette,
A r'faire mon p'tit lit d' camp.
Vous couch'rez avec ma mère,
Avec moi le plus souvent.—La plume, etc.

Vous couch'rez avec ma mère,
Avec moi le plus souvent.
—Je ne couche point avec d'homme
Que j' n'épouse auparavant.—La plume.

Je ne couche point avec d'homme
Que j' n'épouse auparavant,
La couronne dessus ma tête,
Devant Dieu, tous mes parents.

La plume s'envole, vole,
La plume s'envole au vent (1).

(1) Ardennes.—Collection de M. Nozor.

V'LA C' QUE C'EST QU' D'ALLER AU BOIS !

Tous nos tendrons sont aux abois ;
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois !
Nos bûcherons sont gens adroits.
Quand on va seulette
Cueillir la noisette,
Jamais l'amour n' perd ses droits.
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois !
Jamais l'amour n' perd ses droits,
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois !
L'autre jour, ce petit sournois
Dormait à l'ombrage
Sous un vert feuillage ;
Dorine approche en tapinois.—V'là, etc.

Dorine approche en tapinois,
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois !
Elle dérobe son carquois,
En tire une flèche
Propre à faire une brèche,
Dont elle se blessa, je crois, etc.

Dont elle se blessa, je crois,
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois !
Depuis ce temps, je l'aperçois
Qui pleure, qui rêve.
Morguienne ! elle endève.
L'imprudente s'en mord les doigts, etc.

Sa sœur Colette, une autre fois,
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois !
Craignant qu'un loup dans ces endroits
Ne vînt la surprendre,
Pour mieux s'en défendre,
Prit pour guide un jeune grivois, etc.

Prit pour guide un jeune grivois,
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois !
Mais l'Amour, sûr de ses exploits,
Est de la partie,
Sans qu'on se défie.
On croit être deux, on est trois, etc.

Lise craignait de faire un choix,
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois !
Sa vache s'égare une fois :
La pauvre fillette,
Suivant la clochette,
Dans un taillis trouve un matois, etc.

Dans un taillis trouve un matois,
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois !
Dont il lui faut subir les lois.
La jeune bergère
Appela sa mère,
Qui ne put entendre sa voix :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois (1) !

(1) Yonne.—Collection de M. Le Maistre.

LE BIAU COLAS.

L'autre jour, le biau Colas,
Au fond d'un buisson solitaire,
Vit la fille du grand Lucas
Qui dormait sur la fougère.
Il la tirait par le bras :

—Mon p'tit cœur, vous n' m'aimez guère,
Car tout ça n' vous touche pas.
Hélas ! vous ne m'aimez pas.

Je rôtis de vos appas,
Vous n'en êtes que plus fière ;
Mon cœur pousse des hélas
Qui feraient fendre une pierre ;
Vous m' réduisez au trépas.—Mon p'tit.

Quand vous allais tout là-bas,
Dans les champs de votre mère,
D'œufs durs, de fromages gras,
J' remplis votre pannetière ;
Je vous y donne le bras.—Mon p'tit, etc.

Je n' fais plus que trois repas,
Et devant votre chaumière,
Tout d'bout comme un échalas,
Je passe la nuit entière.
Mes soupirs font peur aux chats.—Mon p'tit, etc.

Lison, voulant fuir Colas,
Sentit rompre sa jarr'tière.

Ça li fit faire un faux pas :
—Ah! méchant, qu'allez-vous faire ?
Vous m' mettrez dans l'embarras.
Je le vois bien, vous n' m'aimez guère.
[—Mon p'tit, etc.

Finirez-vous donc, Colas?
Je l'irai dire à votre mère.
Ouf! vous me tordez le bras!
Agit-on de c'te manière?
Quel tourment j'endure, hélas!
Aye! aye! aye! Vous n' m'aimez guère.
[—Mon p'tit, etc.

Il prit deux baisers ou trois,
Sur le sein de la bergère.
Puis il se croisit les bras
Et resta là sans rien faire.
—Vous êtes donc las, Colas!
Je l'vois bien, vous n' m'aimez guère,
Car tout ça n' vous touche pas.
Hélas! vous ne m'aimez pas (1).

(1) Yonne.—Collection de M. Le Maistre.

LA JEUNE FILLE DE MOUZON.

Mon père m'envoye à l'herbe,
Glandinette,
A l'herbe à la saison,
Glandinon.

Je vais à la fontaine,
Glandinette,
La fontain' de Mouzon,
Glandinon.

Je n'y cueillis pas d'herbe,
Glandinette,
J'y cueillis du cresson,
Glandinon.

La fontaine était haute,
Glandinette,
Tombée je suis au fond,
Glandinon.

Par là vint à passer,
Glandinette,
Trois garçons de Mouzon,
Glandinon.

—Que donn'rez-vous, la belle?
Glandinette,
Nous vous retirerons,
Glandinon.

Vot' petit cœur volage?
Glandinette,
Savoir si nous l'aurons,
Glandinon.

—Mon petit cœur volage,
Glandinette,
N'est pas pour des garçons,
Glandinon.

C'est pour mon amant Pierre,
Glandinette,
Qui est dans ces vallons,
Glandinon.

C'est pour moi qu'il endure,
Glandinette,
La pluie et les glaçons,
Glandinon.

Mais à mon aide Pierre,
Glandinette,
Est arrivé d'un bond,
Glandinon.

M' sauva de la fontaine,
Glandinette.
Toujours nous aimerons,
Glandinon (1).

(1) Ardennes, Marne.—Le refrain de cette chanson rappelle, sans doute, l'exercice du *droit de glandée*, c'est-à-dire du droit octroyé aux pauvres gens de ramasser les glands dans les forêts seigneuriales. Les archevêques de Reims furent seigneurs de Mouzon jusqu'au règne de Charles V.

LA VENGEANCE DE NANETTE.

Jarny! Pierrot, tiens, tu m' fache
Avec tes bieux fichus airs!
Tu m' fais toujours la grimache
Et me lorgne de travers.
Près d' toi si j' passe et rapasse,
Tu t' piaffes comme un dindon :
Et de moi tu t'imbarache
Comme de Colin Tampon.

D'puis qu' che Mossieu d' nos village
T'a fait v'nir dân s'in catieu,
Tu nous viens friser el' langage,
Tu te r'inquinque, tu t' fais bieu.
A cause é qu' tu verche à boire
A tous ches Mossieus cossus,
O s' n'yru, s'ot voulu t' croire,
Volontiers baiser ton c...

Avant qu' t'euch' qu' des manchettes,
Une cocarde à tin capiau,
Tu gaiolois la Nanette,
Tu l'y pourléquois l' musiau ;
Tu m' trouvois belle et gentille :
A présent, quand t'es près d' moi,
Nos baudet, quand ô l'étrille,
N'est my pus sérieux qu' toi.

D'puis qu' j'ai vu qu'à cheq' danse,
Tu ne m' prends pu el main,

J'ai bien sentu d' l' manigance
Q' tu n' m'aimu pu in brin.
V'là qu' j'in fûs si chagraine
Et si troublée du cerviau
Qu' j' men s'ru tréperché l' bédaine,
Si j'eussi iu min grend coutiau.

D'puis q' je m' su aperchu comme
De moi tu t'étois moqué,
Avé l' fieu du grand Guillaume
Je m' sus imberlicoqué.
Pour em vinger d' tes outrages,
J' l'attirois dans not' gardin;
J' commencîmes not mariage
Tout justement par el fin (1).

(1) Vermandois et Beauvoisis.

LE ROSIER.

En revenant des noces,
J'étais bien fatigué.
Au bord d'une fontaine,
Je me suis reposé.

Retour, retour,
Retour la la.

Au bord d'une fontaine
Je me suis reposé.
Sur une haute branche
Le rossignol chanta.—Retour, etc.

Sur une haute branche
Le rossignol chanta :
Le rossignol qui chante
A donc le cœur bien gai.—Retour, etc.

Le rossignol qui chante
A donc le cœur bien gai.
Je ne suis pas de même :
Ma maîtress' m'a chassé.—Retour, etc.

Je ne suis pas de même :
Ma maîtress' m'a chassé,
Pour un bouquet de roses
Que je lui dérobai.—Retour, etc.

Pour un bouquet de roses
Que je lui dérobai.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.—Retour, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
Et que le rosier même
Fût encore à planter.—Retour, etc.

Et que le rosier même
Fût encore à planter,
Et que la terre entière
Fût encore à créer.

Retour, retour,
Retour la la (1).

(1) Yonne, Seine-et-Marne.—Dans les Ardennes, on trouve cette variante :

Le mien n'est pas de même :
Ma maîtress' m'a quitté
Pour un bouton de rose
Qu'un autre lui a donné.

LES TROIS PRINCESSES.

Derrièr' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole,
Derrièr' chez mon père
Y a un pommier doux,
Et iou !
Y a un pommier doux.

Trois belles princesses,
Vole, mon cœur, vole,
Trois belles princesses
Sont couchées dessous,
Et iou !
Sont couchées dessous.

—Çà, dit la première,
Vole, mon cœur, vole,
Çà, dit la première,
Je crois qu'il y fait jour,
Et iou !
Je crois qu'il y fait jour.

—Çà, dit la seconde,
Vole, mon cœur, vole,
Çà, dit la seconde,
J'entends le tambour.
Et iou !
J'entends le tambour.

—Çà, dit la troisième,

Vole, mon cœur, vole,
Çà, dit la troisième,
C'est mon ami doux,
Et iou!
C'est mon ami doux.

Il va à la guerre,
Vole, mon cœur, vole,
Il va à la guerre,
Combattre pour nous,
Et iou!
Combattre pour nous.

S'il gagne bataille,
Vole, mon cœur, vole,
S'il gagne bataille,
Il aura mes amours,
Et iou!
Il aura mes amours.

Qu'il perde ou qu'il gagne,
Vole, mon cœur, vole,
Qu'il perde ou qu'il gagne,
Il les aura toujours,
Et iou!
Il les aura toujours (1).

(1) Ardennes.—Collection de M. Collin.—*Chansons historiques de la France*, Leroux de Lincy.

LES TROIS PRINCESSES.

VARIANTE.

Dans l' jardin de mon père,
Il y a pommier d'Août :
Les pommes qu'il porte,
N'y a rien de si doux.

Si j' n'avais pas d'amant,
M'en donneriez-vous ?

Les pommes qu'il porte,
N'y a rien de si doux.
Trois filles du prince
Sont endormies dessous.— Si, etc.

Trois filles du prince
Sont endormies dessous.
La plus jeune s'éveille :
—Ma sœur, il est jour.—Si, etc.

La plus jeune s'éveille :
—Ma sœur, il est jour.
—Allons ! allons ! dit-elle,
Ce n'est pas le jour.—Si, etc.

Allons ! allons ! dit-elle,
Ce n'est pas le jour.
—Pourtant une lumière
A brillé sur nous.—Si, etc.

Pourtant une lumière
A brillé sur nous.
Oui, c'est l'épée claire
De mon ami doux.—Si, etc.

Oui, c'est l'épée claire
De mon ami doux :
Il est en bataille,
Gagnera partout.—Si, etc.

Il est en bataille,
Gagnera partout,
Gagnera mon cœur
Et tous mes amours.

Si j' n'avais pas d'amant,
M'en donneriez-vous (1) ?

(1) Givry (Ardennes).—Collection de M. Nozor.—Marne, avec quelques variantes.

CHANSONS DE MÉTIERS.

LE TRAVAIL.

Un jour d'été, je m' suis levé;
Je descendis dans mon jardin.

Gentil coq li qui bertin,
Bis cajoli,
Gentil coq li qui.

Je descendis dans mon jardin,
Pour y cueillir un romarin.—Gentil, etc.

Pour y cueillir un romarin.
Un rossignol vint sur ma main.—Gentil.

Un rossignol vint sur ma main;
Il me dit trois mots en latin.—Gentil, etc.

Il me dit trois mots en latin:
—Mes bons enfants, travaillez bien.—Gentil.

Mes bons enfants, travaillez bien,
Car si vous n' travaillez pas bien.—Gentil.

Car si vous n' travaillez pas bien,
Vous n'aurez rien avec votr' pain.—Gentil.

Vous n'aurez rien avec votr' pain,

Et puis vous mourrez de faim.

Gentil coq li qui bertin,
Bis cajoli,
Gentil coq li qui (1).

(1) Ardennes.—Collection de M. Nozor.

LA CHANSON DU PETIT PASTOUREAU.

Quand j'étais chez mon père
Tout petit pastouriau,
J'allais garder mes bêtes
Dessous le grand ormiau.

Eh! houp, la, la!
Gens de la Brenne,
Qu'en dira-t-on
D' la montaigne?
La faridondaine!
Houp! la, lon!
Tra, la, la, la, la, la, la laire!

Le loup, il est venu,
M'a mangé le plus biau.
S'il n'eût été goulu,
Qu'il m'eût laissé la piau!—Eh! houp.

Pour m'en faire une veste
Et m' garantir de l'iau,
Et le bout de la queue,
Pour mettre à mon capiau!— Eh! houp.

Et puis l'os de la cuisse,
Pour m' faire un calumiau
Pour fair' danser les filles
Dessous le grand ormiau.

Eh! houp, la, la!

Gens de la Brenne,
Qu'en dira-t-on
D' la montaigne?
La faridondaine!
Houp! la, lon!
Tra, la, la, la, la, la, la laire (1)!

(1) Pailly, Brennes (Haute-Marne). — Collection de M. Carnandet. — La Brenne, petit ruisseau qui prend sa source au village de Brennes-lès-Langres.

LA PETITE LINGÈRE.

Il y a dans Paris un' petite lingère
Qui coud bien menu, mais elle n'en fait guère.

Ah! jamais j' n'ai vu
Si menu coudre.
Ah! jamais j' n'ai vu
Coudre si menu.

Elle fait des bonnets pour la fille du maire;
Elle va les porter jusqu'au presbytère. — Ah!

Elle aura cinq sous, à c' que dit ma mère,
Et puis un baiser pour la p'tite lingère.

Ah! jamais j' n'ai vu
Si menu coudre.
Ah! jamais j' n'ai vu
Coudre si menu (1).

(1) Mézières et ses environs.—Collection de M. Nozot.

LE GRENADIER DE CHAMPAGNE.

Je me suis engagé
Pour aller à la guerre.

Trinquons, cher voisin !
Trois pas en avant !
Demi-tour à droite !
Chargez ! bourrez !
Armez ! tirez !
Voilà comme on voit
Le militair' françois !

Partout en garnison,
Où le roi nous appelle. — Trinquons.

Dansons des rigaudons
Avec les demoiselles. — Trinquons, etc.

Voici les ennemis !
Courons à la victoire ! — Trinquons.

Ils sont battus ou pris.
Viv' le roi ! viv' la gloire !

Trinquons, cher voisin !
Trois pas en avant !
Demi-tour à droite !
Chargez ! bourrez !
Armez ! tirez !
Voilà comme on voit
Le militaire françois (1) !

(1) Gouaix (Seine-et-Marne).

LA CHANSON DES RUBANIERS.

Menons réjouissance,
Compagnons rubaniers,
Sans tarder.
Tout chacun, dans la France,
Des rubans veut porter,
Laridé.

Faut pousser la navette,
Compagnons rubaniers.

A la cour, c'est la mode
De porter des rubans,
Des rubans,
Dont chacun s'accommode
Pour être lestement,
Des rubans.—Faut, etc.

Les gentilshommes en portent
Aux épaules et chapeaux,
Des plus beaux,
Sur les manches de sorte,
Des neufs faits à propos,
Comme il faut.—Faut, etc.

. . . . . .

(1) Il y avait à Reims, sous Henri IV, des fabriques de rubans de soie brochés d'or et d'argent.

LE LOUVETIER DES ARDENNES.

Gais louvetiers, c'est jour de fête.
C'est grande chasse en la forêt.
Bientôt nos chiens seront en quête :
Allons, partons, car tout est prêt.
Partons ! pif ! paf ! c'est jour de fête.
Pif ! paf ! gare à nos coups !
Tayaut ! tayaut ! gare à la bête !
A nous les loups.

Je suis grand louvetier du roi
Et passé maître en vénerie.
Jamais un loup n'a devant moi
Fait un pas sans perdre la vie.
Aussi, dès l'aube au rendez-vous,
Je suis à la Fontaine-aux-Loups,
Sonnant et chantant,
Au loin répétant :
Harloup ! vlao !
Harloup ! vlao !

Voici mon histoire en deux mots :
Dans les forêts de nos Ardennes,
J'étais un lieur de fagots,
Pauvre d'argent, riche de peines ;
Mais, quand j'apercevais un loup,
Il était mort du premier coup.
J'ait fait même, un jour,
Coup double, à mon tour.—Harloup !

Un jour, me voyant en forêt,
Le roi me dit : — Viens à Versailles !
—Sire ! hélas ! lui dis-je à regret,
Là-bas, vous n'avez que des cailles.
Sire, à Versailles, y pensez-vous ?
Toujours des cerfs, jamais des loups !
Jamais de danger,
Ni d'homme à venger.—Harloup !

—Soit ! je te fais grand louvetier,
Me dit le roi ; par tes prouesses,
Sache ennoblir ton beau métier,
Tu peux compter sur mes largesses.
En apprenant ça, de plaisir
Ma pauvre mère pensa mourir.
Depuis ce jour là
Je chante, oui-da,
Harloup ! vlao !
Harloup ! vlao (1) !

(1) Cette jolie chanson est de M. Ernest Bourget ; M. P. Henrion en a fait la musique.—Editeur, Colombier, 1851.— Le pays des Ardennes est celui de la grande chasse. Et il en fut ainsi dès l'origine de notre histoire. Sous les Carlovingiens, le droit de chasse exclusif dans ces forêts était le privilége de la couronne. Quand Charles le Chauve dépouilla les fils de Lothaire de cette contrée, il en prit officiellement possession en y faisant les chasses d'automne (869).

LE RETOUR DU SOLDAT ARDENNAIS.

En revenant de la guerre,
M'en retournant au pays,
J'ai rencontré une belle,
Sur un gazon fleuri.
Aussitôt, j'mis pied à terre,
Je lui ai dit : —Mon cœur,
Je suis venu pour te plaire :
Prends-moi pour ton serviteur. *bis.*

—Voëte don stilà, qu'il est drôle
Dou m' veni véci arréner !
J' n'entins nin vos' paroles,
Je n' sais nin comme vot visai.
Vous avost un moë langage;
J' n'entins nin vos rojons.
Allez s'fou do m' village,
Et su m' layé sou m' gazon. *bis.*

—Quoi ! vous ne pouvez comprendre,
Mon adorable beauté ?
Vous faites foin de m'entendre,
Par votre naïveté.
Si ma langue est étrangère,
Je suis garçon du pays;
Je suis venu pour te plaire :
Prends-moi pour ton favori. *bis.*

—J' commince pa vous estindre:
Vy vouru es mi galant.

J'èn ai un qu'est voïe aux Indes,
Qui do rèv'ni da youn' an.
Im' m'a rescrit l' s'moine passée,
Qu'il avo broumin d' l'argent;
J'esto co sa bin aimée.
Por vous, M'sieu, vous n'aurez rin. *bis.*

Que le ciel te favorise,
Te ramène ton bien-aimé!
Ne serais-tu pas surprise
De le revoir à tes pieds?
Souviens-toi, belle Françoise,
Que c'est moi qui ai profité
De tes aimables caresses,
Là, au pied de ce rocher. *bis.*

Vla trois quot qué j' vous r'voëte :
J' commince pa vous r'couniche.
Serait-ce nin vous l' fils d' nosse bourg'-
[maisse?
J'ai co vosse bié din m' poche.
Vino véci qué j'vous rabrasse!
Serez tout dis m' bi naimé.
Diminche qui vint, c'est nosse fiéce,
Nous nous pourrons bin marier (1). *bis.*

(1) Ardennes.—Collection de M. Nozor.—Le soldat revient des Indes : on peut donc dater cette chanson du dernier siècle.—Le patois dont se sert la jeune fille est celui de la frontière ardennaise. Voici à peu près ce qu'elle répond :

2e Couplet : Voyez donc celui-là, qu'il est drôle, — de nous venir ici parler!—Je n'entends rien à vos paroles.—Je ne connais pas votre visage.—Vous avez un mauvais langage.—Je n'entends rien à vos raisons.—Allez-vous-en hors de mon village—et laissez-moi sur mon gazon.

4e Couplet : Je commence à vous entendre.—Vous voudriez être mon galant?—J'en ai un, qui est allé aux Indes,

LE RETOUR DU SOLDAT WALLON.

LE SOLDAT.

Bonjour, ma mie ! Excusez ma hardiesse.
Pourriez-vous bien m'enseigner un chemin,
Là où je pourrai boire un coup à mon aise,
Malgré que ce n'est pas tout mon dessein ?
C'est pour vous, belle, ici que je m'adresse :
Pourrais-je avoir un moment d'entretien ?

LA JEUNE FILLE.

Allez-vo-z-é là-bas, auprès deul tèche :
Vo-zy troverez à boire et à mougny.
Vô v'nev' ici pou m' faire de bel' courèches ;
Vô v'nev' ici, c'est pou vo moquer d' mi.
Allez-vo-z-é ! j' n'ai qu' fair' d' vô bel' mou-
[nières :
J'ai m' chin dri mi, qui pora bé agni.

LE SOLDAT.

Tout mon dessein, c'est de vous dir', la
[belle,

—qui doit revenir dans un an.—Il m'a écrit la semaine passée—qu'il avait beaucoup d'argent ;—que j'étais encore sa bien-aimée.—Pour vous, Monsieur, vous n'aurez rien.

6e Couplet : Voilà trois heures que je vous regarde : — je commence à vous reconnaître.—Seriez-vous le fils de notre bourgmestre?—J'ai encore votre lettre dans ma poche.—Venez ici que je vous embrasse!—Vous serez toujours mon bien-aimé.—Dimanche qui vient est notre fête, — nous nous pourrons bien marier.

Que vos beaux yeux ontsu charmer mon cœur.
Recevez-moi pour votre amant fidèle ;
Vous goûterez aussi de mes faveurs.
De mon ardeur j'ai su braver le zèle,
Je suis vainqueur : donnez-moi votre cœur.

LA JEUNE FILLE.

J'ai un galant qu'esto vraimé à l' guerre.
V'là l' paix fouaite, j'espère bin qui r'vinré.
I' m' racont'ré ses poënes et ses misères,
I' m' racont'ré de quan i' s' né nallé.
Quand i' r'vinré, nô nô d'vis'rons d'affoëres.
A noss dicauss', j'espère bin que ça s' fré.

LE SOLDAT.

Peut-on savoir quel est son nom, la belle,
Ou tout au moins le nom du régiment?
J'ai traversé la Saxe et la Bohême :
Je connais l' nom de plusieurs bataillons.
Assurément, dans l'armée de France,
Je connais l' nom de plusieurs bataillons.

LA JEUNE FILLE.

I' esto dragon dedans l' régiment d' Lige.
V'là chix ans qu'il estôt engagi.
J' n' sau vroment el nom del compagnie,
J' n' sau vroment el nom del régiment.
C'ess-t-un blondin d'en bel' phisiounoumille.
Sass' nom, c'est Pire ; sa surnom, c'est [Maurtin.

LE SOLDAT.

De votre amant, j'en ai des nouvelles.
Regardez-moi : je suis fait comme lui.

Tu m'as promis de m'y être fidèle,
Au coin d'un bois : ne t'en souviens-tu pas?
J'ai des ducats en quantité, la belle,
Dès aujourd'hui, je t'en fais un présent.

LA JEUNE FILLE.

A vô-z-oï, vô f'ri quausi bin rire ;
A vô-z-oï, vô li r'semblez quausi ;
Vô-z-avez là ene barlafe al visaige,
E' qu' m' ben-aimé estot ainsi maurqué.
C'est-ce pou m' tromper qu' vous m' faites [un foëx message ;
C'est-ce pou m' tromper qu' vous voulez [m'attraper.

LE SOLDAT.

J'ai un billet de votre caractère,
Qui est signé, la bell', de votre main.
Malgré les maux que l'on souffre à la guerre,
Je l'ai toujours porté soigneusement.
Au bout du temps, la paix vint à se faire :
J'ai obtenu mon congé absolu.

LA JEUNE FILLE.

Jean-Pire Maurtin, vinve ici que j'te bauge !
C'est-ce-t-un plaugi que de t' réveve ici.
Em' père et mère i' seran bin binauge,
Quan i' saran que tu estot r'venu.
Pou nous r'galer, j' frans n' vante au laure.
Après l' souper, j' porans bin nô d'viser (1).

(1) Ardennes.—Collection de M. Collin.— Le patois dans lequel s'exprime la jeune fille est celui dont on se sert des deux côtés de la frontière : il s'étend dans le Hainaut, le Luxembourg, dans le Brabant et dans le pays de Liége, contrées souvent occupées et parfois possédées par la France.— Voici la traduction des couplets wallons :

2e Couplet. — Allez-vous-en auprès de l'église: — vous y

LE PAUVRE.

Pauvre, pauvre que je suis,
Qui vas, qui viens dans ce pays,
Je serai toujours pauvre ;
Je marierai mes filles
Avecque des guenilles ;
Je marierai mes garçons
Avec cent coups de bâton.

trouverez à boire et à manger. — Vous venez ici pour me faire de belles caresses ; — vous venez ici, c'est pour vous moquer de moi. — Allez-vous-en, je n'ai que faire de vos belles manières. — J'ai mon chien derrière moi, qui pourrait bien aboyer.

4e Couplet. — J'ai un galant qui est parti pour la guerre. — Voilà la paix faite, j'espère bien qu'il reviendra. — Il me racontera ses peines et ses misères ; — il me racontera tout depuis qu'il s'en est allé. — Quand il reviendra, nous nous parlerons d'affaires. — A notre fête, j'espère bien que cela se fera.

6e Couplet. — Il était dragon dans le régiment de Liége. — Voilà déjà dix ans qu'il s'est engagé. — Je ne sais vraiment le nom de sa compagnie ; — je ne sais vraiment le nom du régiment. — C'est un blondin d'une belle physionomie. — Son nom, c'est Pierre ; son surnom, c'est Martin.

8e Couplet. — A vous entendre, vous me feriez quasi rire. — A vous entendre, vous lui ressemblez presque. — Vous avez là une balafre au visage, — et mon bien-aimé était ainsi marqué. — C'est pour me tromper que vous me faites un faux message ; — c'est pour me tromper que vous voulez m'attraper.

10e Couplet. — Jean-Pierre Martin, viens ici que je t'embrasse ! — C'est un plaisir que de te revoir ici. — Mon père

Riche, riche que je suis,
Qui vas, qui viens dans ce pays,
Je serai toujours riche.
Je marierai mes filles
Avec cent mille livres ;
Je marierai mes garçons
Avec cent coups de bâton (1).

et ma mère seront bien contents, — quand ils sauront que tu es revenu. — Pour nous régaler, nous ferons une omelette au lard. — Après le souper, nous pourrons bien parler.

(1) Yonne. — Collection de M. Le Maistre.

LA CHANSON DU TISSEUR DE SUIPPES.

— Bonjou, mon cousi.
Gn'y-t-i longtemps qu' v' ête à Suippes?
— J'y sunne de jeudi,
Par la oiture don maite Philippe.
— J' sunne bien abaï
D'uve voir, mon cousi.
Ennetrez et purnez une chaière,
Qu' je jususse bié à nonte aise.
Cousi, voulez v' bié penre in ver de vi,
En attendant la soupe à maindi ?

— Eh bié, mon cousi,
Etev' bié cherchié à famille?
— J'avons cinq enfants :
Deux garçons et trois filles.
Nos garçons tissont
Et nos filles filont.
Mi j' bats su la cloye,
Ma fem' fait des boudis à moye.
Nuit et jour, uj' chantons
Fanfan l' tulipe, la mèr' Gaudichon.

— Coubié usse vend l'aune
Du voute médiocre fabrique?
— Est-ce la grand aune
Ou la petite métrique?
Gagny j' n'i y mi mèche :
L'aune est grande comme une perche.
—Ah! grand Dieu, qu' ça sent don l'huile!
— C'est d' la blouse pouyas', qu'on file.
J'alons charger c'la manique et trichal :
Puis j' nous mettront à faire dou schal (1).

(1) Suippes (Marne).

LA CHANSON DU LABOUREUR.

Ung chascun debvroit honnorer
Ceulx qui bien sçavent labourer
La terre, qui porte semence.
Laboureur se doit cotenter
De son estat, sans appeter
Honneur mondain ou excellence.

Qui est-ce qui baille
Blef, vin et vitaille,
Vivres et mangeaille?
N'est-ce pas labeur?
Soit froment ou paille,
Soit dénier ou maille,
Rien n'avons, qui vaille,
Sans le Créateur.

Labeur norrit les régions,
Labeur soustient les nacions;
Labeur doit-on magnifyer.
Mais Dieu, en qui nous nous fyons,
Car il conduyt noz actions,
Et fait le grain fructifyer.

Qui ne semeroit
Ou moissonneroit,
La faim nous feroit
Morir en martire.
Qui ne maintiendroit
Labeur en son droit,
Grand mal en viendroit (1).

(1) Cette chanson, composée en 1482, par G. Flameng, chanoine de Langres, est tirée de la *Vie et Passion de Monseigneur saint Didier, évêque de Langres*, publiée par M. J. Carnandet, 1855.

LE GUEUX.

La charité, Mesdames,
A un pauvre passant.
Un liard de votre bourse
Me rendra bien content.

Je vais mon train,
Toujours mendiant mon pain,
Je vais mon train.

Dedans le creux d'un arbre
J'y bâtis ma maison;
Je n'y paye ni louage
Ni contribution. — Je vais, etc.

Je n'ai pas de vaisselle
Comme y en a chez le roi;
Je n'ai qu'une gamelle,
Où je mange et je bois. — Je vais, etc.

Je n'ai pas de carrosse,
Non plus que de cocher;
Je n'ai qu'un' pauvre crosse
Pour m'aider à marcher. — Je vais, etc.

Au coin d'une muraille,
Lorsque le soleil luit,
Je sais livrer bataille
A tous mes ennemis. — Je vais, etc.

Quand un gueux me chagrine,
Je l'attrape soudain;

Je le prends par l'échine
Et lui casse les reins. — Je vais, etc.

Le pèr' de mon grand-père
Etait le roi des gueux;
Et moi, dans ma misère,
Je suis toujours joyeux.

Je vais mon train,
Toujours mendiant mon pain,
Je vais mon train (1).

(1) Arrondissement de Rethel.

LE MARINIER DE PONT-SUR-YONNE.

Un beau jour, mon bled gardant
A Pont, près d'un bois charmant,
En chemin ai rencontré,
Trois fillettes à mon gré.

Qu'on ôte son chapeau
Au capitaine de vaisseau !

— Marinier, beau marinier,
Combien vendez-vous vot' bled ?
— Entrez, demoisell's, entrez !
S'il vous va, vous l'achet'rez. — Qu'on ôte.

La plus jeun', la plus osée,
Dedans la barque est entrée.
Aussitôt qu'ell' est dedans,
V'là la voile mise au vent. — Qu'on ôte.

— Marinier, virez à bord,
J' vous donn'rai mon anneau d'or.
— Non, pour or ni pour argent,
J' ne suis pas maître du vent. — Qu'on.

— Marinier, bon marinier,
J' suis la fill' d'un officier.
— Quand tu serais fill' de roi,
Passerai nuit avec toi. — Qu'on ôte, etc.

— Marinier, épouse-moi,
Mais sois officier du roi.

L' marinier va-z-à Lorient,
S'enrôler sous l' drapeau blanc. — Qu'on.

Feu d' babord et de tribord !
A mort les Anglais ! à mort !
A Versaill's, le roi lui dit :
— Embrasse-moi, mon ami. — Qu'on ôte.

Les épaulett's t'a gagnées.
V'là la croix, brav' marinier.
Vas à Pont, vas épouser
La fille d' mon officier. — Qu'on ôte, etc.

D'vant les parents et l' curé
Le mariage est célébré.
D'Auxerr' jusqu'à Montereau,
On disait sur terr', sur l'eau :

Qu'on ôte son chapeau
Au capitaine de vaisseau (1) !

(1) Sens (Yonne). — On disait : « A Pont, les belles filles. »

LES BOHÉMIENS.

Nous sommes venus d'Egypte,
Cinq ou six de nos amis :
C'est pour rendre visite
Aux dames de ce pays.

Oh! la Traqué,
La signora Traquou,
La Bacara,
Le comte de Rabigou,
Le baron de la Romaca,
La commère Achéca!

Nous allons de fête en fête,
Parcourant tout le pays;
Nous avons les mains faites
Comme des chapons rôtis. — Oh! etc.

Boute, boute, belle brune,
La pièce dans la main :
Selon ta bonne fortune,
Nous te dirons ton destin. — Oh! etc.

Tu seras, belle princesse,
La mère de six enfants.
Si pour toi l' ciel s'intéresse,
Le nombre en sera plus grand. — Oh (1) !

(1) Yonne. — D'où vient cette chanson? Des personnes âgées, quand j'étais jeune, la chantaient à Sens. — Est-ce une réminiscence de théâtre? est-ce un fragment de complainte? L'air sur lequel se chantent ces couplets peut le faire supposer. Les Bohémiens, en Champagne, ne font que passer, et, comme le dit le second couplet, ils vont de fête en fête, disant la bonne aventure.

D'où viennent-ils? le sait-on bien?
Où vont-ils? on n'en sait rien.

LES TEINTURIERS DE REIMS.

Les teinturiers, vrais enfants de Maurice,
De leur patron honorent les exploits;
Et, comme lui, s'ils détestent le vice,
De la morale ils respectent les lois.
Que de héros l'on voit, dans notre histoire,
Eternisés par quelque grand forfait!
Le teinturier a toujours la main noire,
Mais son cœur est aussi blanc que du lait!

Un teinturier, pour rendre témoignage,
Devant le juge, un beau jour, fut cité.
— Otez vos gants! lui dit-on, c'est l'usage!
Levez la main! Dites la vérité!
— Oter mes gants! c'est à ne pas y croire!
Vos quatre-z-yeux manquent donc leur effet?
Le teinturier a toujours la main noire,
Mais son cœur est aussi blanc que du lait!

Un teinturier à l'aimable Rosine
Contait tout bas, dans l'ombre de la nuit,
Certain secret qu'ici chacun devine,
Et qui, souvent, dans neuf mois porte fruit.
— Vilain trompeur! est-ce qu'on peut vous croire?
De vos couleurs on connaît trop l'effet.
— Le teinturier a toujours la main noire,
Mais son cœur est aussi blanc que du lait!

Si sa noblesse est de nouvelle date,

Il pourrait dire au tremblant ..... :
— Ce fier ruban, dont la couleur te flatte,
Est resté pur, quand ton cœur est déteint.
Vivre et mourir probe, voilà ma gloire !
Et malgré toi, la liberté me plaît !
Le teinturier a toujours la main noire,
Mais son cœur est aussi blanc que du lait (1) !

(1) 1848. — Chanson faite à Reims, pour être chantée à la Saint-Maurice, fête des teinturiers.

LE DROIT DE TABLIER (1).

L'aimable gaîté nous rassemble,
Typographes, à ce banquet ;
Nous allons donc chanter ensemble
Droits de *tablier*, de chevet :
Plus d'un, parmi vous, se rappelle
Qu'un jour je chantai l'oreiller :
Aujourd'hui matière nouvelle,
Il faut chanter le *tablier*.

Pour sujet d'une chansonnette
Si l'on m'offrait le *tablier*,
Je pourrais, entrant en goguette,
Amis, longtemps vous égayer.
Et cuisinière et couturière
Ont chacune leur tablier ;
Mais chez elles l'on ne voit guère
Payer le droit de *tablier*.

Le *tablier* qui nous importe,
C'est le tablier d'ouvrier ;
Il en est de plus d'une sorte,
De peau, de toile, de papier.
Tout aussi bien que la matière,
On voit la forme varier ;
Chacun en fait à sa manière,

(1) Chaque apprenti imprimeur doit un *droit de tablier*, évalué à six livres, lorsqu'il entre dans l'état. (MOMORO, *Manuel de l'imprimeur*, page 316.)

Suffit d'avoir un tablier.

Un auteur célèbre (1), en son livre,
Vante beaucoup le *tablier ;*
Un homme est indigne de vivre
S'il peut rougir du *tablier.*
Aussi voyons-nous, par la ville,
Maçon, forgeron, charpentier,
Et plus d'un artisan utile
Porter gaîment le tablier.

Chez nous, sous peine de l'amende,
Il faut rougir du *tablier ;*
L'étiquette nous recommande
De le laisser dans l'atelier.
Gardez-vous bien, Muse indiscrète,
D'aller ici trop babiller :
Amis, respectons l'étiquette,
Mais honorons le tablier.

Lorsqu'un empereur de Russie
Se fit maçon ou charpentier,
Pour manier rabot et scie,
Il lui fallut un *tablier.*
Delaunois, notre commun maître,
N'a pas honte de l'employer :
Qui pourrait craindre de paraître
Dorénavant en tablier?

Mais, direz-vous, que faut-il faire
Pour honorer le *tablier?*
Camarades, la chose est claire,
Il ne faut que bien travailler.

(1) Jean-Jacques Rousseau, *Emile.*

Car pour faire mainte calance (1),
Jouer, chanter et babiller,
Typographes, en conscience,
Est-il besoin de *tablier?*

Amis, dès le lundi sans peine,
Affublons-nous du *tablier;*
De tous les jours de la semaine
Employons bien jusqu'au dernier;
Le dimanche est une autre affaire,
C'est le jour à s'endimancher;
Pour le repos, pour la prière,
Il ne faut point de *tablier.*

Amis, je n'ai plus rien à dire
Sur le beau droit de *tablier;*
Si je voulais encore en rire,
Je pourrais bien vous ennuyer.
Quittons, si vous voulez, la table,
Pour retourner à l'atelier;
Quelqu'un de vous est-il capable
De reprendre son *tablier* (2)?

(1) *Calance,* en jargon typographique, est ce que fait un *caleur*, c'est-à-dire un ouvrier indolent, qui n'aime point le travail, qui ne fait que niaiser dans une imprimerie, et détourner les autres du travail, en jasant avec eux. (Momoro, page 83.)

(2) Reims, 1824. — Auteur, N.-L.-M.-D. Cirier. — Collection P. Dubois.

RONDE DES TISSEURS ARDENNAIS.

Roulons ci, roulons là,
Roulons la navette,
Et le bon temps viendra.
Et le lundi, ils vont boire chopinette.
Roulons ci, roulons là,
Roulons la navette,
Et le bon temps viendra.

Et le lundi ils vont boir' chopinette,
Et le mardi, ils vont voir leurs maîtresses.
Roulons ci, roulons là, etc.

Et le mardi, ils vont voir leurs maîtresses,
Et l' mercredi, ils vont r'boir' chopinette.
Roulons ci, roulons là, etc.

Et l' mercredi, ils vont r'boir' chopinette,
Et le jeudi, ils faisont leur couchette.
Roulons ci, roulons là, etc.

Et le jeudi, ils faisont leur couchette,
Et l' vendredi, commencent leur semaine.
Roulons ci, roulons là, etc.

Et l' vendredi commencent leur semaine,
Et l' samedi : — Nous faut de l'argent, maître.
Roulons ci, roulons là, etc.

Et l' samedi : — Nous faut de l'argent,
[maître.

— T'en n'auras pas qu' la pièce n' soit faite.
Roulons ci, roulons là, etc.

— T'en n'auras pas qu'la pièce n' soit faite.
— Faite ou non faite, m' faut de l'argent,
[maître.
Roulons ci, roulons là, etc.

— Faite ou non faite, m' faut de l'argent,
[maître.
J' prends ma navett', j' te la f... par la tête.
Roulons ci, roulons là, etc.

J' prends ma navett', j' te la f... par la tête,
Et l'espouleux, je l' f... par la fenêtre.
Roulons ci, roulons là, etc.

Et l'espouleux, je l' f... par la fenêtre.
Moi, j' m'en irai boire une chopinette.
Roulons ci, roulons là,
Roulons la navette,
Et le bon temps viendra (1).

(1) Ardennes. — Collection Nozot.

ÉTUDES ZOOLOGIQUES

LES TOURTERELLES.

J'ai perdu ma tourterelle !
N'est-ce point celle que j'oï ?
Je veux aller après elle.

Tu regrettes ta femelle.
Hélas ! aussi fais-je moi !
J'ai perdu ma tourterelle.

Si son amour est fidèle,
Aussi est ferme ma foi.
Je veux aller après elle.

Ta plainte se renouvelle :
Toujours plaindre je me doi.
J'ai perdu ma tourterelle.

En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voi.
Je veux aller après elle.

Mort, que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se donne à toi.
J'ai perdu ma tourterelle !
Je veux aller après elle (1) !

(1) Jean Passerat, auteur de ces vers, a voulu faire de l'harmonie imitative ; en répétant les mêmes mots, il reproduit le chant monotone et plaintif de la tourterelle.

LA CHANSON DE LA CIGALE.

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont
Les lauriers sont coupés. [coupés ;
La belle que voilà, la lairons-nous passer ?
La lairons-nous passer?

Belle, entrez dans la danse,
Eh ! voyez comme on danse !
Sautez, dansez,
Embrassez cell' que vous aimez.

La belle que voilà, la lairons-nous passer ?
La lairons-nous passer?
Mais les lauriers du bois, les lairons-nous faner ?
Les lairons-nous faner ?—Belle, etc.

Mais les lauriers du bois, les lairons-nous
Les lairons-nous faner? [faner ?
Non, chacune, à son tour, voudra les ramasser,
Voudra les ramasser.—Belle, etc.

Non, chacune, à son tour, voudra les ramas-
Voudra les ramasser. [ser,
Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser,
Ne faut pas la blesser.—Belle, etc.

Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser,
Ne faut pas la blesser.
Le chant du rossignol la viendra réveiller,
La viendra réveiller.—Belle, etc.

Le chant du rossignol la viendra réveiller,
La viendra réveiller ;
Et aussi la fauvette, avec son doux gosier,
Avec son doux gosier.—Belle, etc.

Et aussi la fauvette, avec son doux gosier,
Avec son doux gosier ;
Et Jeannon la bergère, avec son beau panier,
Avec son beau panier.—Belle, etc.

Et Jeannon la bergère, avec son beau panier,
Avec son beau panier,
Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier,
Et la fleur d'églantier.—Belle, etc.

Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier,
Et la fleur d'églantier.
Cigale, ma gentille, allons, faut bien chanter,
Allons, faut bien chanter.—Belle, etc.

Cigale, ma gentille, allons, faut bien chanter,
Allons, faut bien chanter ;
Car les lauriers du bois sont déjà repoussés,
Sont déjà repoussés.—Belle, etc. (1)

(1) Ardennes. — Collection de M. Collin.

LE MÉDECIN RATON.

Au jardin de mon père,
Un bel oiseau y a,
Un bel oiseau dans la volette,
Un bel oiseau y a.

Le bel oiseau s'envole
Dessus un chêne au bois,
Dessus un chêne dans la volette,
Dessus un chêne au bois.

La branche étant séchée,
Le bel oiseau tomba :
Il est tombé dans la volette,
Il est tombé en bas.

Il s'est cassé une aile ;
Il s'est tordu le cou;
Il s'est tordu dans la volette,
Il s'est tordu le cou.

Faut chercher le méd'cin,
Le médecin Raton,
Le médecin dans la volette,
Le médecin Raton.

Le méd'cin jur' qu' jamais
L'oiseau ne reviendrait,
Ne reviendrait dans la volette,
Ne reviendrait jamais.

V'là ma chanson finie,
Je ne chanterai plus.
Jamais on n' chante dans la volette,
Jamais on n' chant'ra plus (1).

(1) Revin (Ardennes). — Collection de M. Nozot. — Cette chanson se répète aussi à Reims et dans ses environs, mais avec des variantes : la plus notable est une conversation de trois couplets entre l'enfant et le bel oiseau. — La mesure des couplets étant différente, l'air doit aussi varier.

DITS DU LIMAÇON ET DU HANNETON (1).

Colimaçon borgne (2),
Montre-moi tes cornes :
Je te dirai où ta mère est morte.
Elle est morte à Paris, à Rouen,
Où l'on sonne les cloches.
Bi, bim, bom,
Bi, bim, bom,
Bi, bim, bom.

Hanneton, vole, vole !
Ton mari est à l'école.
Il a dit qu' si tu volais,
Tu aurais d' la soupe au lait.
Il a dit qu' si tu n' volais pas,
Tu aurais la tête en bas (3).

(1) Marne, Aube, Yonne.

(2) Reims. — Variante : « Escargot couvert. »

(3) Reims. — Ce couplet remplace un texte plus ancien qui commençait par ces mots :

Arnould, prends, prends
La clef des champs.

Arnould est encore le nom donné par les enfants de Reims au hanneton : ils appellent *pain d'arnould* le fruit de l'orme. — Le hanneton a des antennes semblables à des cornes. — Saint Arnould était, en Champagne, le patron des maris trompés.

L'ALOUETTE.

D'ji attrappe one auluette ;
D'ja lî ploma li beïthche,
Li beïthche di l'auluette,
Et li lon la,
D'ji attrappe one auluette.

D'ji attrappe one auluette ;
D'ja lî ploma li tiesse,
Li tiesse, li beïthche de l'auluette,
Et li lon la, etc.

D'ji attrappe one auluette ;
D'ja lî ploma li cresse,
Li cresse, li tiesse, li beïthche di l'auluette,
Et li lon la, etc.

D'ji attrappe one auluette ;
Djà lî ploma zone ouïll,
Zone ouïll, li cresse, li tiesse, li beïthche, etc.

D'ji attrappe one auluette ;
D'ja lî ploma l'autre ouïll,
Zone ouïll, l'autre ouïll, li cresse, li tiesse,
[li beïthche, etc.

D'ji attrape one auluette ;
D'ji lî ploma zone heïë,
Zone ouïll, l'autre ouïll, li cresse, etc.

D'ji attrappe one auluette;
D'ji lî ploma l'autre heië,
Zone heië, l'autre heië, zone ouïll, etc.

D'ji attrappe one auluette ;
D'ja lî ploma zone patte,
Zone patte, zone heië, l'autre heië, etc.

D'ji attrappe one auluette ;
D'ji lî ploma l'autre patte,
Zone patte, l'autre patte, zone heië, l'autre heië.

D'ji attrappe one auluette ;
D'ji lî ploma li quaie,
Li quaie, zone patte, l'autre patte, etc. (1)

(1) Chanson en patois ardennais, canton de Givet. — Collection de M. Nozot.— Glossaire : *Zone, one,* une.— *Quaie,* queue.— *Heië,* aile. — *Ouïll,* œil. — *Cresse,* crête. — *Tiesse,* tête. — *Beïthche,* bec.

LES ABEILLES.

Estant couché près des ruchettes
Où faisoient du miel les avettes (1),
En ces mots je vins à parler :
— Mouches, vous volez à vostre aise ;
Et ma maistresse est si mauvaise,
Qu'elle m'empesche de voler.

Vous volez sur les fleurs écloses
Et moissonnez les douces choses
Du thym, du safran rougissant,
Et du saule à la feuille molle :
Mais sur les moissons je ne vole,
Dont j'aime à estre jouissant.

Mouches, de Jupiter nourrices,
Des odeurs, qui vous sont propices,
Vous faites la cire et le miel :
Et moi, des beautés de ma dame
Je ne produis rien en mon âme
Que plaintes, que dueil et que fiel.

On dit, ô colères abeilles,
Qu'en vos pointures nompareilles
Vostre destin se voit borné :
Mais celle dont les traits je porte,
Las ! en me perçant, n'est pas morte
De la mort qu'elle m'a donné.

(1) Abeilles.

Ho! je vouldrois estre une mouche
Pour voleter dessus la bouche,
Sur les cheveux et sur le sein
De ma dame belle et rebelle :
Je piquerois cette cruelle,
Au hazard d'y mourir soudain (1).

(1) Ces vers sont d'Amadis Jamyn, né à Chaource, près Troyes, mort en 1585.

BAYETTE.

C'était un drôle de moine,
Qui l' galant faisait ;
C'était un drôle de moine,
Qui répétait lan lan laridette,
Répétait tour tour louridon :
Las! qui m'aimerait?

En son chemin rencontre
Un' fill' qui pleurait.
En son chemin rencontre
Fill' qui t'nait son lan lan laridette,
Qui t'nait son tour tour louridon,
T'nait son pot au lait.

— Que pleurez-vous donc, la belle?
— Ma vache à traire j'ai.
J'ai ma vache à traire, dit-elle ;
Et j'ai mal à mon lan lan laridette,
J'ai mal à mon tour tour louridon.
J'ai mal à mon doigt.

— Que m' donneriez-vous, la belle,
Si je le faisais?
—Cent écus de ma pochette,
Je vous les lan lan laridette,
Je vous les tour tour louridon,
Je vous les donn'rais.

Le moine prit la sellette

Et le pot au lait.
— Tourne ton ..., Bayette,
J'aurai de ton lan lan laridette,
J'aurai de ton tour tour louridon,
J'aurai de ton lait.

Bayette fut la plus fine :
Elle joua du jarret.
Bayette fut la plus fine :
Elle joua du lan lan laridette,
Elle joua du tour tour louridon,
Elle joua du jarret.

Elle renversa le moine
Et le pot au lait;
Elle renversa le moine
Et le pot au lan lan laridette,
Et le pot au tour tour louridon,
Et le pot au lait (1).

(1) Marne, Yonne, Ardennes.

LA CHANSON DE LA CHARRUE AUX BŒUFS.

Or éheu! de pardieu! éheu!
Fromentin et Rogeul,
Et Grivel, ce bon bœuf!
Alez toute la voye :
Que larrons ne vous voye!
Vous emmeineroient à Troyes,
Et de Troyes à Châlons,
Changer à bons Lyons.
De traire vous semon!
Et d'aller au chavon
Teure bonnot faillon (1)!

(1) Chaumont, Langres. — Cette chanson est tirée de la *Passion de Monseigneur saint Didier, évêque de Langres*, publiée, en 1855, par M. J. Carnandet (p. 69 et 79). — Nicolas Flameng, auteur de ce mystère, composé en 1482, la fait chanter par un charruyer qui cause avec Didier ; elle était alors populaire.

LE COQ.

Quand le coq veut chanter,
Il bat trois fois de l'aile.
C'est pour prouver l'amitié
Qu'il a pour sa poulette.

Cou cou ri cou,
Tout d'un coup,
Répondez-y, belle.

Les filles de notre quartier
Ont minettes jolies;
Elles sont de bonne amitié,
Honnêtes et polies.—Cou cou ri cou.

Sera jaloux qui voudra!
Pour moi, je m'en moque.
J'aimerai qui m'aimera;
Je rends la réciproque.—Cou cou ri cou.

Ma belle, allons-nous-en!
Laissons là la danse!
Allons-nous-en en chantant,
En grand' réjouissance. — Cou cou ri [cou (1).

(1) Yonne.

LES AGNEAUX DES ARDENNES.

Tant qu'à notre fontaine,
Ou dans son frais ruisseau,
Moutons baignent leur laine,
Y a danse au préau.

Ho! ho! ho!
Les agneaux vont aux plaines,
Ho! ho! ho!
Et les loups sont aux bos.

Mais, parfois, par vingtaines,
On s'éloign' des troupeaux,
Pour aller, sous les chênes,
Qu'ri herbaige nouveau.—Ho! etc.

Et ces ombres lointaines
Dérobent leurs bourreaux.
Maugré leurs plaintes vaines,
Les loups croqu'nt les agneaux.—Ho!

—T'es mon agneau, Mad'laine,
La ville, c'est le bos!
Oh! pour Dieu! donc, ma reine,
Ne t'en vas pas du hameau! — Ho (1)!

(1) Collection de M. Collin. — Cantons d'Omont et de Flize.

L'ANE DE MADELON.

A l'âne! à l'âne! à l'âne!
Oui, c'est bien là mon âne ;
Oui, c'est bien là mon âne Martin,
Qui allait au moulin.

A l'âne! à l'âne! à l'âne!
Oui, c'est bien là mon âne.

Madelon s'en fut au moulin,
Filant sa quenouille de lin,
Assis' dessus son âne.—A l'âne! etc.

Quand le meunier la vit venir,
De rire il ne put se r'tenir :
—Attachez là votre âne.—A l'âne! etc.

Tandis que le blé se moulait,
Le meunier la belle embrassait,
Et le loup mangeait l'âne.—A l'âne!

—J'ai dix écus dans mon gousset :
Prenez-en trois, laissez-en sept,
Et ach'tez un autr' âne.—A l'âne! etc.

Quand son mari la vit r'venir,
De dire il ne put se tenir :
—Ce n'est pas là mon âne.—A l'âne!

Mon âne avait les quatr' pieds blancs

Et les oreill's en rabattant :
Ce n'est pas là mon âne.—A l'âne ! etc.

—Tu ne sais donc pas, grand nigaud,
Que les ânes changent de peau.
Oui, c'est bien là ton âne.—A l'âne (1) !

(1) Yonne. — Collection de M. Le Maistre. — On chante encore dans l'Yonne une autre chanson de la même famille ; elle commence par :

En revenant, revenant du bois ;
J'ai perdu la queue de mon âne.
Ah ! pauvre âne !
Il était si joli, etc.

L'ANE DU MEUNIER.

Quand le meuler revint du bois,
Ha trouvé soun ane,
(Ç'te pouvre ane!)
Que l' loup y é mjé sa machoi,
(Ç'te pouvr' machoi!)
Qui mjo si ben la épine.
La beurdondaine,
La épine, itout les çardons,
La beurdondon.

Quand le meuler revint du bois,
Ha trouvé soun ane,
(Ç'te pouvre ane!)
Que l' loup y é mjé ses oueil,
(Ses pouvre oueil!)
Qui çasso si ben les moisses,
La beurdondaine,
Les moisses, itout les mousrons,
La beurdondon.

Quand le meuler revint du bois,
Ha trouvé soun ane,
(Ç'te pouvre ane!)
Que l' loup y é mjé soun écine,
(Ç'te pouvre écine!)
Qu' mougno si ben la fournée,
La beurdondaine,
La fournée, itout le garçon,
La beurdondon.

Quand le meuler revint du bois,
Ha trouvé soun ane,
(Ç'te pouvre ane!)
Qne l' loup y é mjé sa queue,
(Ç'te pouvre queue!)
Qu'écraso si ben les moisses,
La beurdondaine,
Tout à l'entour du troufignon,
La beurdondon.

Quand le meuler revint du bois,
Ha trouvé soun ane,
(Ç'te pouvre ane!)
Que l' loup y é mjé son c..,
(Ç'te pouvre c.. !)
Qui sèo si ben des çataines,
La beurdondaine,
Des çataines, itout des marrons,
La beurdondon (1).

(1) Cette chanson en patois du Morvan a été colligée dans le département de l'Yonne. Voici le sens des mots de patois qu'elle renferme : Meuler : meunier.—Mjé : mangé.—Çardons : chardons.—Oueil : oreilles.—Çasso : chassait.—Moisses : mouches. — Mousrons : moucherons. — Ecine : échine.—Mougno : menait.—Çataines : châtaignes.

VENDANGES ET CHANSONS

VIGNON, VIGNETTE.

Vignon, vignon,
Vignon, vignette !
Qui te planta, il fut preudon ;
Tu fus taillée à la serpette,
Vignon, vignon,
Vignon, vignette !

Vignon, vignon,
Vignon, vignette !
Il m'est bien advis que j'allaite,
Quand tu coule en mon gorgeron.
Vignon, vignon,
Vignon, vignette (1) !

(1) Collection Gr.-Th. Tarbé.—Cette chanson se retrouve, à quelques variantes près, dans le *Tiers-Livre de chansons composées en trois parties*, etc. Paris, Ed. Leroy et Rob. Bollard, 1553.

LA RONDE DES VENDANGEURS DE TONNERRE.

C'est la petite Thérèse
Qui voudrait du chasselas ;
Alle en voit beaucoup cheux Blaise,
Mais Blaise n'en donne pas.
V'là qu'un soir alle s'échappe
Pour l'y voler du raisin.
Las ! doit-on mordre à la grappe
Dans la vigne à son voisin ?

—Ce sont les moineaux, je gage,
Dit notre homme en ajustant
Un chapiau, comm' c'est l'usage,
Sur un bâton de sarmant.
Les oiseaux, par cette attrape,
S'enfuiront de mon jardin ;
Ils iront mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin.

Il croyait qu'on intimide
Fillette comme un oisiau ;
Mais, bin ! rian ne la décide
A fuir devant un chapiau.
Or, Thérèse en rit sous cape,
Et, le soir, nouveau larcin :
All' revient mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin.

Blaise, à la parfin, s'apprête

Li même à faire le guet.
Du chapiau couvrant sa tête,
I' s' plante au lieu du piquet.
La belle y viant, il la happe
Par son jupon de basin :
—Vous v'nez donc mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin ?

Voilà que Blaise en furie,
Pour la punir comme il faut,
Fait d'abord tant qu'alle crie,
Et puis qu'all' ne sonne mot.
Reste à savoir s'il la frappe.....
Contentons-nous du refrain :
N'allons pas mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin (1).

(1) Yonne. —Collection de M. Le Maistre.

AU SOUPER DES VENDANGES.

Le vin est chose nécessaire :
Le ciel ne nous le défend pas;
Il eût fait la vendange amère,
S'il eût voulu qu'on s'en privât.

L'amour est chose nécessaire,
Le ciel ne nous le défend pas.
Il nous eût fait des cœurs de pierre,
S'il n'eût pas voulu qu'on aimât.

Donc buvons tous à la ronde!
Trinquons, rions, amusons-nous,
Et, de peur que l'amour ne gronde,
Voisin, voisine, embrassez-vous (1).

(1) Châlons-sur-Marne, 1750. — Collection de M. F. Clicquot.

BON TEMPS.

Or qui m'aymera, si me suyve!
Je suis Bon Temps, vous le voyez ;
En mon banquet nul n'y arrive,
Pourveu qu'il se fume ou estrive,
Ou ait ses esprits fourvoyez.
Gens sans amour, gens desvoyez
Je ne veulx, ne ne les appelle ;
Mais qu'ilz soient gectez à la pelle!

Je ne semons en mon convive
Que tous bons rustres avoyez ;
Moy, mes supportz, à plaine rive,
Nous buvons, d'une façon vive,
A ceulx qui y sont convoyez.
Danceurs, saulteurs, chantres, oyez,
Je vous retiens de ma chapelle,
Sans estre gectez à la pelle.

Grongnars, fongnars, hongnars je prive :
Les biens leur sont mal employez.
Ma volunté n'est point retive ;
Sur toutes est consolative,
Frisque, gaillarde, et le croyez.
Jureurs, blasphémateurs, noyez (1),
S'il vient que quelcun en appelle,
Qu'il ne soit gecté à la pelle.

Prince Bacchus, telz sont rayez,
Car d'avec moy je les expelle.
De mon vin clairet essayez,
Qu'on ne doibt gecter à la pelle (2).

(1) Renégats.

(2) Cette chanson est de Roger de Collerye, poète champenois, contemporain de François Ier. Ses œuvres ont été publiées en 1536 et réimprimées en 1855. — D'Héricault-Janet.

LE VIN DE TONNERRE.

Loin d'ici le docte Apollon,
Et ses Muses rebelles ;
Buveur d'eau, va sur l'Hélicon
T'enflammer auprès d'elles ;
Pour chanter le vin,
Ce nectar divin,
Cher enfant de la treille,
Je suis inspiré,
Quand j'ai savouré
Une bonne bouteille.

Doux jus, qui donnes tant d'attraits
A ce flacon que j'aime,
Où puises-tu, pour tes bienfaits,
Ta qualité suprême ?
Viens-tu des coteaux
De Nuis, de Bordeaux,
D'Espagne, ou de Madère ?
Viens-tu de Tokay,
D'Aï, d'Epernay ?
Non... Tu nais à Tonnerre.

Toi, qui plais par tes vers joyeux,
Par ta philosophie ;
Aimable Horace, si ces lieux
T'eussent donné la vie,
Ce jus tonnerrois
Eût enflé parfois
Ta veine poétique ;

Tu l'aurais chanté ;
Tu l'aurais vanté
Plus que ton vieux Massique (1).

J'estime tous les vins fameux :
Chacun a son mérite ;
A des précautions contre eux
Pourtant je vous invite ;
Dans un grand festin,
On peut, sur la fin,
En boire un petit verre ;
Mais, précédemment,
Buvez largement
Du bon vin de Tonnerre.

Approuvez ce prudent avis,
Docteurs en médecine ;
On trouve dans ce jus exquis
Une vertu divine.
Oui, jus enchanteur,
Par ta douce odeur
L'âme se sent ravie ;
Et lorsqu'on te boit,
Notre corps reçoit
L'élixir de la vie.

Vomorillon (2), à déjeuner,
Rend les estomacs libres ;
Vin des Perrières (3), à dîner,
En échauffe les fibres ;
Dessert arrivant,

(1) Bon vin chanté par Horace.
(2) Vin blanc de Tonnerre, première qualité.
(3) Vin rouge de Tonnerre, première qualité.

On rit en buvant
L'Olivotte (1) à plein verre ;
Alors la gaîté
Produit la santé,
Par le vin de Tonnerre.

Dans ce nectar, le preux Déon (2)
Prit son cœur et son âme ;
En vuidant souvent ce flacon,
Il cessa d'être femme.
On nierait en vain
Un fait si certain
Pour le siècle, où nous sommes ;
Ma foi, par tes feux,
Nectar merveilleux,
Les femmes sont des hommes.

Béni soit l'illustre Probus (3),
Qui fit planter nos vignes ;
Chantons cet ami de Bacchus,
Pour ces faveurs insignes.
Les plus beaux exploits
Des plus vaillants rois
Feraient moins pour sa gloire.
Tonnerrois, buvons,
Et souvent disons :
Honneur à sa mémoire !

Quand, pour célébrer nos tonneaux,
J'osai prendre la lyre ;

(1) Vin rouge de Tonnerre, superfin.

(2) Le célèbre chevalier Déon est né et a demeuré longtemps à Tonnerre.

(3) Empereur romain, qui permit de planter des vignes dans les Gaules.

L'excellent jus de nos coteaux
M'avait mis en délire ;
O témérité !
M'as-tu mérité
D'être exclu de Tonnerre ?...
Mais j'y reviendrais
En boire à longs traits,
Malgré toute la terre (1).

(1) Cette chanson est de M Piat, ancien principal de collége. — Collection de M. Le Maistre.

LES VINS DE CHAMPAGNE.

.... Le mari deffent
Que l'on ne face nulle noise
A sa femme, comment qu'il voise,
Et qu'om souffre sa voulenté,
Jusques ara elle enfanté...
Descoulourée est tainte et pale
Et devient envieuse et male.
Une fois veult piez de mouton,
Or veult manger cendre ou charbon...
Or veult lièvre, or veult connins.
Or lui refault de plusieurs vins,
Vin de Saint Jehan et vin d'Espaigne,
Vin de Ryn et vin d'Alemaigne,
Vin d'Aucerre et vin de Bourgongne,
Vins de Beaune et de Gascongne,
Vin de Chabloix, vin de Giury (1),
Vins de Vertus, vins d'Irancy,
Vins d'Orliens et de Saint Poursain
(Avoir tel femme n'est pas sain),
Vin d'Ay, vin de La Rochelle ;
Garneche fault et Ganachelle,
Vin grec et du vin muscadé.
Marvoisie elle a demandé,
Verjus veult avoir, vin Gouès.
Et si veult de divers brouès....
Or veult ris ; or veult avenas,

(1) Givry.

Boire au voirre, puis aux henaps,
Aux escuelles, à un platel.
Or veult de l'eau d'un putel
Ou de l'eau de la fontaine,
Du puits, de Marne, eaux de Saine,
De Loire, de Dordonne et d'Oyse
Et d'Aisne. Et convient qu'on y voise.
Or la boit au henap d'argent,
Or aux tasses, entre la gent,
A part, à la pinte et au pot.
Qui femme prent plus que sot (1).

(1) Eustache Deschamps, *Miroir du mariage* (1400-1420). — Ce passage donne la liste des vins alors estimés des gourmets. Il y nomme les vins de la Champagne. Cette mention est une des plus anciennes connues.

LE COUP DE TONNERRE.

Chacun, à son goût, ici-bas,
Célèbre l'objet qu'il préfère ;
Moi, qui n'aime que le fracas,
Je chante le coup de Tonnerre.
Grand Dieu du pays tonnerrois,
Toi, Jupiter, que je révère,
Viens, daigne aider ma faible voix
A chanter le coup de Tonnerre!

Un soldat est brave, dit-on,
Lorsque, le jour d'une bataille,
On le voit braver le canon,
La fusillade et la mitraille.
Je suis plus courageux que lui,
Sans avoir fait jamais la guerre,
Car on m'a vu jusqu'aujourd'hui
Affronter le coup de Tonnerre.

Si chacun pouvait, ici-bas,
Se choisir la mort qu'il préfère,
Chacun serait dans l'embarras
Sur le choix qu'il aurait à faire.
N'aimant que le bruit et le vin,
Au ciel élevant mon plein verre,
Je demanderai pour demain
A mourir d'un coup de Tonnerre.

Gardez-vous bien, conseille-t-on,
D'un dîner sans cérémonie

Et du meilleur vin du canton :
De les offrir c'est perfidie.
On ne croit plus à ce dit-on,
Répété par toute la terre,
Quand on dîne ici sans façon
Et qu'on boit un coup de Tonnerre.

Pour la musique du pays
Et la bourgeoise comédie,
J'adopte le commun avis,
Et sans mystère je m'écrie :
— Musiciens, acteurs savants,
Cela soit dit sans vous déplaire,
Je préfère à tous vos talents
Le plus petit coup de Tonnerre.

Socrate, tout le monde le sait,
Avait un vrai démon de femme,
Qui, souvent, manquait au respect
Qu'à son mari doit une dame.
Un jour, la mégère en fureur
Répandit sur son front austère
Un vase plein d'une liqueur
Qui ne valait pas le Tonnerre.

Le sage essuya ses cheveux
Et dit sans se mettre en colère :
— La pluie a toujours, en ces lieux,
Suivi le fracas du tonnerre.
Ici, quand le soleil longtemps,
Longtemps a fécondé la terre,
Et que la pluie arrive à temps,
On compte sur un bon Tonnerre.

Tonnerrois, mon triste refrain
Fut dans le dessein de vous plaire,

Et de faire passer un vin
Que l'on boit à trop petit verre.
En cherchant à vous divertir,
Si j'ai produit l'effet contraire,
Sans hésiter, pour me punir,
Frappez-moi d'un coup de Tonnerre (1).

(1) Yonne. — Collection de M. Le Maistre. — Cette chanson fut composée par R. M., baron de Chamadon, capitaine d'artillerie, tué à Leipsick.

CHANT DU VIGNERON CHAMPENOIS.

De terre en terre,
La voilà, la jolie terre.
Terri, terrons, terrons le vin.
La voilà, la jolie terre en vin,
La voilà, la jolie terre.

De terre en plante,
La voilà, la jolie plante.
Planti, plantons, plantons le vin.
La voilà, la jolie plante en vin,
La voilà, la jolie plante.

De plante en pousse,
La voilà, la jolie pousse.
Poussi, poussons, poussons le vin.
La voilà, la jolie pousse en vin,
La voilà, la jolie pousse.

De pousse en branche,
La voilà, la jolie branche.
Branchi, branchons, branchons le vin.
La voilà, la jolie branche en vin,
La voilà, la jolie branche.

De branche en feuille,
La voilà, la jolie feuille.
Feuilli, feuillons, feuillons le vin.
La voilà, la jolie feuille en vin,
La voilà, la jolie feuille.

De feuille en grappe,
La voilà, la jolie grappe.
Grappi, grappons, grappons le vin.
La voilà, la joli grappe en vin,
La voilà, la jolie grappe.

De grappe en cueille,
La voilà, la jolie cueille.
Cueilli, cueillons, cueillons le vin.
La voilà, la jolie cueille en vin,
La voilà, la jolie cueille.

De cueille en cuve,
La voilà, la jolie cuve.
Cuvi, cuvons, cuvons le vin.
La voilà, la jolie cuve en vin,
La voilà, la jolie cuve.

De cuve en foule,
La voilà, la jolie foule.
Fouli, foulons, foulons le vin.
La voilà, la jolie foule en vin,
La voilà, la jolie foule.

De foule en presse,
La voilà, la jolie presse.
Pressi, pressons, pressons le vin.
La voilà, la jolie presse en vin,
La voilà, la jolie presse.

De presse en tonne,
La voilà, la jolie tonne.
Tonni, tonnons, tonnons le vin.
La voilà, la jolie tonne en vin,
La voilà, la jolie tonne.

De tonne en broc,
Le voilà, le joli broc.
Broqui, broquons, broquons le vin.
Le voilà, le joli broc en vin,
Le voilà, le joli broc.

De broc en verre,
Le voilà, le joli verre.
Verri, verrons, verrons le vin.
Le voilà, le joli verre en vin,
Le voilà, le joli verre.

De verre en bouche,
La voilà, la jolie bouche.
Bouchi, bouchons, bouchons le vin.
La voilà, la jolie bouche en vin,
La voilà, la jolie bouche.

De bouche en ventre,
Le voilà, le joli ventre.
Ventri, ventrons, ventrons le vin.
Le voilà, le joli ventre en vin,
Le voilà, le joli ventre.

De ventre en pisse,
La voilà, la jolie pisse.
Pissi, pissons, pissons le vin.
La voilà, la jolie pisse en vin,
La voilà, la jolie pisse.

De pisse en terre,
La voilà, la jolie terre.
Terri, terrons, terrons le vin.
La voilà, la jolie terre en vin,
La voilà, la jolie terre (1).

(1) Châlons-sur-Marne.—Collection de M. Gillet.

LA VIGNERONNE.

Vignerons, oyez bonne nouvelle !
La vigne est pleine de raisin.
Buvons donc du jus de la treille :
Enivrons-nous de ce bon vin.

Vénus m'a défendu de boire,
Bacchus m'a défendu d'aimer.
Lequel des deux faut-il donc croire ?
Faisons à notre volonté (1).

(1) Everly, Gouaix (Seine-et-Marne). — Ces couplets se chantent après la vendange; le violon soutient le chœur, et les vignerons, en chantant, exécutent une danse traditionnelle, dont l'usage se perd. Il n'y a plus que les vieux ménétriers qui puissent jouer *la Vigneronne*.

LA CHANSON DU PRESSOIR, A LUDES.

B. a. ba.—B. e. be.—B. i. bi.—B. o. bo.—B. u. bu.

Pelle en haut,
Pelle en bas.
Pelle avec son joli p'tit manche,
Et pelle qui n'en a pas.

C. a. ca.—C. e. ce.—C. i. ci.—C. o. co.—C. u. cu.

Pelle en haut,
Pelle en bas.
Pelle avec son joli p'tit manche,
Et pelle qui n'en a pas (1), etc.

(1) Dans les villages de la montagne de Reims, ceci se chantait en chœur dans les pressoirs, à la fin de la vendange.—On dessinait sur les murs, à la craie ou au charbon, les quatre pelles sus-décrites, et, en chantant, les vendangeurs exécutaient avec des pelles une manœuvre conforme aux paroles.—Le chœur commençait, dans chaque pressoir, quand arrivaient ceux qui goûtaient le vin pour le curé et le maître d'école.

LA MARCHE DE LA VENDANGE, A LUDES.

Magnific-un,
Magnific-deux,
Magnific-trois,
Magnific-at.

Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus.

On ne sait pas quel homm' vous êtes;
On ne saurait vivre avec vous.
Vous n'allez jamais à la messe,
On ne vous y voit pas du tout.

In Deo salutari meo ; quia respexit humilitatem ancillæ suæ.

On ne sait pas, etc. (1)

(1) Dans les villages de la montagne de Reims, quand la vendange était finie, on revenait en procession. En tête, on portait un jeune garçon au haut d'une double échelle. Chaque vendangeur tenait un vieux balai, au centre duquel une chandelle était allumée. Quand le cortége arrivait sur la place de l'église, on faisait un feu de joie avec tous les balais.

LES VENDANGES DE L'AUXERROIS.

J'ons peursuré (1) tous ces pinots d' Coulanges
Et j'en avions du gigier (2) au betris (3) :
Nous estoumacs étaient dans les vendanges,
Sauf vout' respect, tous pleins comme des gouris (4).
J' chantions tertous coume en r'venant d' Pontoise.
Les gargaris (5) sont faits pour évaler.
Et puis j' disions sous les yeux d' nous peutoises (6) :
— J' soumes pas si quiots (7) que d' nous laisser challer (8). *bis.*

A l'Arquobuse (9), on a vu des gendarmes
Se fai harner (10) par nous lanciers-peullons ;
De nous fumelles (11) y bizounint les charmes
Et s' coulinint jusque dans l' pofoulon.

(1) Pressuré.
(2) Estomac.
(3) Ventre.
(4) Porc.
(5) Gosier.
(6) Nos femmes.
(7) Bêtes.
(8) Laisser mourir de soif.
(9) L'Arquebuse, jardin public où l'on dansait autrefois à Auxerre.
(10) Battre.
(11) Femmes.

Et v'là-ti-pas qu' tous ces berlus (1) d' [la ville
Par var cheux nous vouriont nous éraller (2).
J'ons pas tertous le c... dans un' subille (3);
J' soumes pas si quiots que d' nous laisser [challer. *bis.*

Quand le bon Gueu (4), avec sou' égu- [melle (5),
Voulut greffer les coûtes (6) au pé (7) [d' Caïn :
— Vas pas, qui dit, quand t'auras ta fu- [melle (8),
Escalouner (9) les poumes de nout' jardin.
Tout en prougniant (10) coume si j' fesins [(11) des fousses (12),
Tes chirusiens (13), j' les frins (14) ben détaler.
Et pis (15) l' traigneau (16) en charillera (17) [ben d'autres.
J' soumes pas si quiots que d' nous laisser [challer. *bis.*

(1) Jeunes gens en lunettes.
(2) Battre.
(3) Sébile.
(4) Bon Dieu.
(5) Son couteau.
(6) Côtes.
(7) Père.
(8) Femme.
(9) Abattre à coups de pierre.
(10) Provigner, façon de vigne.
(11) Nous faisions.
(12) Fosses.
(13) Chirurgiens.
(14) Ferions.
(15) Puis.
(16) Tombereau, voiture, corbillard.
(17) Conduira, emportera.

De ce bon vin, qu'aiguignonne (1) la pa-
[resse,
Et d' la figure nous rougit le tetin (2) !
Dans ces chaquiaux (3) ou qu' y' nia très-
[ben d' la graisse (4),
Je n' parlons pas du poil qu'est dans la
[main (5).
Un vrai peullon (6), l' matin avant l'aurore,
Sous la rouquille (7), on le voit défiler
Vers les finages, où j' pourrons dire encore :
—J' soumes pas si quiots que d' nous laisser
[challer. *bis.*

Ces pour (8) de gueu (9) pimint (10) sous
[la pipie (11) !
Bacchus disait : — Pas moins faut d' la santé.
Quand j'entendrons les fluquiots (12) d' la
[patrie,
Battons-nous ben, mais pou la liberté.
Et j'infuserons (13) pa (14) l' pipiot (15) des
[futailles,
A seule fin de nous mieux régaler,

(1) Qu'aiguillonne.
(2) Le nez.
(3) Châteaux.
(4) Fortune, bonheur.
(5) Avoir un poil dans la main, être paresseux, bon à rien.
(6) Vigneron.
(7) Goutte d'eau-de-vie.
(8) Pauvre.
(9) Enfants malheureux.
(10) Se pâmaient.
(11) La soif.
(12) Fusils, canons.
(13) Introduirons.
(14) Par.
(15) Le goulot, bondon.

Tous les lauriers chapoutés (1) aux batailles :
J' soumes pas si quiots que d' nous laisser [challer (2) ! *bis.*

(1) Coupés, enlevés.

(2) Yonne.—Collection de M. Lorin.— A cette chanson, il nous faut joindre ce dicton populaire :

Enfant d'Auxerre, nourri de vin,
Apre à la gueule, léger de main.

LES MISÈRES DES VIGNERONS D'AUXERRE.

Grand Gueu (1) ! queu métié d' galère
Que d'êt' vigneron !
Toujours à galer (2) la terre,
Dans tout' les saisons !
J'aurions d' l'argent plein une toune
Et pis (3) qu'un baron,
Qu'on n' dirait pas : C'est un houme,
Mais un vigneron,
C'est un vigneron !

Dès l' matin, j' prenons nout' houte
Et tous nous houquiots (4),
Nous saciots (5) et nous enloupes (6),
Et nous grous sabiots ;
Et pis j'allons boi la goutte
A peine pou six yards :
Ça nous fait casser une croûte,
Et ça chasse le brouillard ;
Ça chasse le brouillard !

A midi, chacun épourte

(1) Grand Dieu !
(2) Gratter, piocher.
(3) Plus.
(4) Outils.
(5) Petite serpe.
(6) Espèce de grandes guêtres de toile.

Une brassiée (1) d' courtiaux (2);
J' fons du feu entre deux mouttes (3),
Et pis j'ons ben chaud.
J'entêmons la politique,
Qu' y' nia pas d'avocats
Ni d' notaire qui vous explique
Mieux les lois d' l'état,
Mieux les lois d' l'état.

Le soir, quand j' rentrons des vignes,
Qui n'est pas trou tard,
J'apercevons sus la ville
Un épais brouillard ;
C'est les cheminées d' nous cambuses (4)
Qui sont enflammées ;
Nous cambusières (5) qui s'émusent
A fai nout' soupé,
A fai nout' soupé.

Dieu ! quel soupé délectable !
D' la boune soupe aux pois !
Des poumes de terre sus la table !
J' nous lichons les doigts.
Du picton (6) dans une grand' cruche
Et qu'est ben bouchée :
Des paissiaux (7) en guise de bûche,
Pou nous réchauffer,
Pou nous réchauffer (8).

(1) Brassée.
(2) Echalas usés.
(3) Mottes.
(4) Maisons.
(5) Femmes.
(6) Du vin.
(7) Paisseaux, échalas.
(8) Yonne.—Collection de M. Lorin.

LA SEMAINE DU VIGNERON D'AUXERRE.

Le lundi, j' buvons la goutte
Pou' aller sombrer (1) :
J' partons, qu'on y voit pas goutte ;
Faut tout d' même marcher !
L' bourgeois, qu'a pas grand' conscience,
Qui nous voit challer (2),
Quand j'arrosons nou' pitance,
Ça l' fait ben réchigner (3). *bis.*

L' mardi, j' vons pourter d' la terre ;
J'avons des pourteux (4).
L' bourgeois, qu'aime à prendre l'air,
N'est pas paresseux.
Pour donner du fil à r'tordre,
Il s'est planté là,
A rester sans en démordre,
Jusqu'au soir coume ça. *bis.*

L' mercredi, c'est autre chose !
J'allons fai' des prouins (5) ;
Nout' bourgeois avec sa blaude (6)
Tout aussitôt vient ;

(1) Façon de la vigne.
(2) Avoir grand soif.
(3) Faire la grimace.
(4) Porteurs.
(5) Provins, façon de la vigne.
(6) Blouse.

Y veut nous montrer à tordre
Tous nous brins d' sarmant.
Allez donc vous y fai (1) mordre,
Par var (2) ces savants ! *bis.*

Le jeudi, qué' mauvaise chance !
J'allions pou roueller (3).
L' bourgeois était là d'avance :
Grand Gueu, qué pied-d'-nez !
Y dit qu' la terre n'est pas dure,
Qu'avant faut pieucher (4).
J' disons : — J' craignons la pâture (5).
Chacun son méquier. *bis.*

Le vendredi, c'est tout coume !
J'allons pou planter :
J'étains une douzaine d'houmes ;
Ça d'vait ben aller.
L' bourgeois épourte la bouteille,
Qu'était ben bouchée,
Y' avait d'dans deux litres à peine :
Y' a pas d' quoi s' souler. *bis.*

L' sam'di, pou fini la s'maine,
J'allons pou biner (6).
La bourgeoise, à perdre haleine,
Vient nous y trouver :
—Je n' veux pas du tout qu' l'on bine,

(1) Au figuré, allez donc attraper, en faire accroire.
(2) Par var, auprès de.
(3) Façon de la vigne.
(4) Piocher.
(5) Crainte de mettre à l'air les jeunes racines, appelées pâture.
(6) Façon de la vigne.

Quand ça murit ben.
C'est une choûse qu'on s'imagine,
Pou manger (1) l' raisin. *bis.*

L' dimanche, quand j'allons au bal,
Pou r'garder danser,
J'entendons dire : — Viens, j' régale (2),
Et j' soume mis d' coûté !
J'avons ben l' nez long d'une aune,
Car, à chaque instant,
Y nous trait' tertous d' pieds-jaunes (3) :
Dieu, qu' c'est-y vexant (4) ! *bis.*

(1) Empêcher la vigne de prendre du fruit.
(2) Je paye à boire.
(3) Gens qui travaillent la terre.
(4) Yonne.—Collection de M. Lorin.

VIVE LE CHAMPAGNE (1) !

Vive le Champagne !
Ce vin pétillant,
Charmant,
Châteaux en Espagne
Fait faire souvent.
Versé par les belles,
Ce vin capiteux,
Fameux,
Fait passer près d'elles
Des moments heureux. — Vive, etc.

S'il mousse et pétille,
Dans tous les esprits
Surpris,

(1) Ces couplets nous ont été communiqués par M. H. Faure, avec la note ci-après : — « Cette chanson était fort en vogue dans tout le vignoble de la Champagne, et notamment à Avize, Oger, Le Mesnil. Elle était ordinairement terminée par l'invocation suivante, que l'on chantait avec de grandes et nombreuses modulations :

Oh ! nuit ! oh ! nuit !
Protége nos orgies !
Bacchus ! Bacchus !
Daigne nous soutenir !
Vive le Champagne ! »

Chacun connaît le célèbre débat engagé, à la fin du règne de Louis XIV, en l'honneur des vins de Champagne et de Bourgogne ; les pièces du procès sont trop longues pour être ici rapportées : Bénigne Grenan, Bourguignon, professeur au collége d'Harcourt, écrivit, en l'honneur des vins de son

Franche gaîté brille,
Au milieu des ris.
En foule on se presse
Autour du flacon
Fécond,
Et plus douce ivresse
Bannit la raison.—Vive, etc.

La moindre secousse
Fait au loin jaillir,
Partir,
Sa brillante mousse,
Qu'on aime à saisir.
Versez sans attendre!
Ce vin disparaît
D'un trait;
Buveur d'en répandre
A toujours regret.—Vive, etc.

Le vin de Bourgogne
Est partout fêté,
Vanté,
Et plus d'un ivrogne
Connaît sa bonté.
Pour moi, sans lui nuire,

pays, une belle ode latine que La Monnoye traduisit en vers français. Voici de cette traduction les 5e et 6e strophes :

Jusqu'aux cieux le Champagne élève
De son vin pétillant la riante liqueur :
On sait qu'il brille aux yeux, qu'il chatouille le cœur,
Qu'il pique l'odorat d'une agréable sève.

Mais craignons un poison couvert :
L'aspic est sous les fleurs. Que seulement, par grâce,
Quand Beaune aura primé, Reims, occupant la place,
Vienne légèrement amuser le dessert.

Le vin j'aime mieux
Mousseux ;
Bons mots il inspire
Et rend plus joyeux. — Vive, etc.

Le Bordeaux réclame
D'un éloge à part
Sa part ;
Je ne puis sans blâme
Le mettre à l'écart ;
Mais qu'un autre vante
Ce vin généreux,
Très-vieux,
Pour moi, je ne chante
Que le vin mousseux. — Vive, etc.

C'est, chose incroyable,
Que, qui trop en boit,
L'on voit,
En sortant de table,
Ne pas aller droit ;
Voulant se contraindre,
S'il fait un faux pas,
Hélas !
Au lieu de le plaindre,
On rit aux éclats. — Vive, etc.

L'impertinence était forte : aussi le Rémois Charles Coffin, professeur au collége de Beauvais-Dormans, répondit-il, en 1712, par une ode latine que La Monnoye mit aussi en français. Citons-en quelques vers :

Qu'Horace du Falerne entonne les louanges,
Que de son vieux Massique il vante les attraits :
Tous ces vins si fameux n'égaleront jamais
Du charmant Sillery les heureuses vendanges.

Aussi pur que le verre où la main l'a versé,
Les yeux les plus perçants l'en distinguent à peine.

La beauté trop sage,
Savourant ce vin
Divin,
Devient moins sauvage
Et se met en train.
Son voisin la presse ;
Il est de son cœur
Vainqueur.
Douce et double ivresse,
Voilà leur bonheur.—Vive, etc.

A Bacchus, ensemble,
Offrons tous nos vœux,
Joyeux,
Pour qu'il nous rassemble
Souvent en ces lieux,
Afin que l'Aurore,
Le verre à la main,
Demain,
Nous retrouve encore
Chantant ce refrain.—Vive, etc.

Qu'il est doux de sentir l'ambre de son haleine
Et de prévoir le goût par l'odeur annoncé !

D'abord à petits bonds une mousse argentine
Etincelle, pétille et bout de toutes parts :
Un éclat plus tranquille offre ensuite aux regards
D'un liquide miroir la glace cristalline.

Mais voyez un peu les effets du vin de Sillery : rien qu'en en parlant, Collin perdit la tête au point de manquer de respect au cidre. Un franc Normand, Ch. Ybert, releva le gant et répondit par une ode non moins belle et non moins latine que les deux premières, et La Monnoye, le traducteur infatigable, en fit encore la translation en vers français.— La cause est encore pendante, et du nord au midi, de l'est à l'ouest, on continue à faire, sur le fond du procès, des expertises qui se répètent toujours et ne concluent jamais. En attendant l'arrêt définitif, disons gaiment :

Vive le Champagne ! etc.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

CHANTS POPULAIRES.

Pages

Préface. v

DEUXIÈME PARTIE.

CHAMPAGNE ET CHAMPENOIS.

Les Champenois au XIVe siècle. 3
Les Champenois. 4
Les Champenois (1550-1577). 6
Défense des Champenois. 7
Les Enfants de la Champagne. 9
Le Comté de Brie, chanson royale de 1393. . 13
Ballade contre le comté de Brie. 15
La Promenade du Jard, à Châlons-sur-Marne. . 16
Chaumontais et Langrois. 17
Adieux à Reims (1388). 19
Reims au XVIIe siècle. 21
Les Rémoises du XVIIe siècle. 22

Pages

Le Voyage à Reims. 23
Les Rémois d'aujourd'hui. 26
Le Rendez-Vous de la foire de Reims. . . . 28
La Foire de Reims au XVIe siècle. 30
Sens au XVIe siècle. 32
Sens au XIXe siècle. 32
Troyes en Champagne (1385). 33

CHANSONS D'US ET COUTUMES.

Le premier Jour de l'an. 37
Le Jour des Rois. — La Part de Dieu. . . . 39
La Chanson du jour des Rois. 40
La Chanson du roy de la fève. 41
La Ronde du jour des Rois. 42
Le Mardi-Gras. 44
La Quête du Mardi-Gras. 44
La Chanson du Mardi-Gras à Moiremont. . . 45
Le Chant des Brandons (Ier dimanche de Carême) 47
Le Samedi-Saint 48
Les Œufs de Pâques. 49
La Fleur d'aubépine. 50
Le Mai. 51
Aux Mai! aux Mai! 52
La Ronde du mois de Mai. 53
Minuit du 1er Mai. 55
Le joli mois de Mai. 57
La Quête du Mois de Mai. 59
La Chanson de Mai. 60
Les Trimouzettes. 61
La Chanson de la Trimouzette. 63
Les Trimouzettes de Selles. 64
Les Trimazots. 66

Pages

Chanson de la fontaine d'Azon (20 Juillet). . . 67
La Toussaint, ou les Niflettes de Provins. . . 68
Le Dit du couvre-feu, à Provins. 69
Les petits Pâtés de Melun. 70
La Chanson de Guinando (Novembre). . . . 71
Le Dict de la Sainte Luce. 73
Exorcismes au nom de saint Nicaise, de saint Estricque et de sainte Gertrude (14 Décembre) 74
L'Oraison du loup. 76
L'Oraison de saint Chassetruble. 77
Exorcismes contre les mulots et autres animaux malfaisants. 78

MARIÉS ET MAL MARIÉS.

La Requête de la mariée. 79
La Mariée à son mari, à sa famille. 80
La Requête de la mariée 81
La Chanson de la mariée. — Les Adieux. . . 82
Chant de grâces après le repas nuptial. . . 83
La Ronde du mariage. 86
Le Chaudeau, ou le Lendemain des noces. . . 88
La Question d'argent. 90
La mal Mariée. 92
Le bon Mari de Nogent-sur-Seine. 94
Le Buveur et sa Femme. 96
Le Mari soupçonneux. 98
Michaud, ou le Mari de soixante ans. . . . 101
Jeune Femme et vieux Mari. 103
Jeune Femme et vieux Mari. 104
La bonne Femme de Joigny. 106
La Chienne de tête des maris. 107
Le Voisin du mari battu par sa femme. . . . 109

Pages

Formule de l'arrêt rendu contre le voisin du mari battu par sa femme. 110
Le petit Mari. 111
Le petit Marié. 113
Le joli petit Fiancé. 114
Ronde de la vieille. 116

RÉCITS ET LÉGENDES.

Le Juif-Errant en Champagne. 119
Le Retour du cavalier. 122
La Légende de Jean Renaud. 125
Le petit Dragon. 127
Les Dragons de la Brie. 130
La Chanson de petit Jean. 133
Le lourdaud Moine. 135
L'honnête Garçon 137
La Bergère d'Andelot. 141
Les Baigneuses de l'Yonne. 143
Le beau Meunier. 145
La Fille d'honneur. 147
La Belle de Grancey. 149

FLEURETTES DE JOUVENCE.

Bonsoir. 151
La Marguerite de Soudron. 152
Les trois jeunes Filles. 154
L'amoureux Cordonnier. 156
Nanette et Jacquot. 157
Le Rossignol. 159
Ce que valent Hommes et Garçons. 161
Le galant des Ardennes. 162

Pages

Le Seigneur et la Bergère. 164
La jeune Fille dans l'embarras. 166
La vieille Coquette. 169
Les Bains de la Saint-Jean. 170
Joliette. 171
Pauvre Nanette 172
Misère et Bonheur 174
Les Garçons de Daigny. 176
La Rose de Colin. 178
Les petites Jalouses. 180
La petite Bûcheronne des Ardennes 182
La Bergère de Létanne. 183
La jeune fille de Revin 184
Le Bouquet de marjolaine. 186
Le Bouquet de marjolaine. — Variante. . . 188
Les mauvais Sujets de Chaumont. 190
Le Berger de Villers. 192
La Tentation. 194
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois. 196
Le biau Colas. 198
La jeune Fille de Mouzon 200
La Vengeance de Nanette. 202
Le Rosier 204
Les trois Princesses. 206
Les trois Princesses. — Variante. 208

CHANSONS DE MÉTIERS.

Le Travail. 210
La Chanson du petit pastoureau. 212
La petite Lingère. 214
Le Grenadier de Champagne. 215

Pages

La Chanson des rubaniers. 216
Le Louvetier des Ardennes. 217
Le Retour du soldat ardennais. 219
Le Retour du soldat wallon. 221
Le Pauvre. 224
La Chanson du tisseur de Suippes. 226
La Chanson du laboureur. 227
Le Gueux. 228
Le Marinier de Pont-sur-Yonne. 230
Les Bohémiens. 232
Les Teinturiers de Reims. 233
Le Droit de tablier. 235
Ronde des tisseurs ardennais. 238

ÉTUDES ZOOLOGIQUES.

Les Tourterelles 240
La Chanson de la cigale. 241
Le Médecin Raton. 243
Dits du limaçon et du hanneton. 245
L'Alouette. 246
Les Abeilles. 248
Bayette. 250
La Chanson de la charrue aux bœufs. . . . 252
Le Coq. 253
Les Agneaux des Ardennes. 254
L'Ane de Madelon. 255
L'Ane du meunier. 257

VENDANGES ET CHANSONS.

	Pages
Vignon, vignette.	259
La Ronde des vendangeurs de Tonnerre. . .	260
Au Souper des vendanges.	262
Bon Temps.	263
Le Vin de Tonnerre.	264
Les Vins de Champagne.	268
Le Coup de Tonnerre.	270
Chant du vigneron champenois.	273
La Vigneronne.	276
La Chanson du pressoir, à Ludes.	277
La Marche de la vendange, à Ludes	278
Les Vendanges de l'Auxerrois.	279
Les Misères des vignerons d'Auxerre. . . .	283
La Semaine du vigneron d'Auxerre	285
Vive le Champagne!	288

Reims, Imprimerie de P. DUBOIS, rue de l'Arbalète, 9.

PQ
1168
T3
t.2

Tarbé, Prosper
Romancero de Champagne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY